

CARACCIOLI, Louis Antoine de, Marquis

Le véritable mentor, ou L'éducation de la noblesse / par le Marquis Caraccioli... -- Quatrieme édition. -- A Liège : De l'Imprimerie de J. F. Bassompierre..., 1761

XXI, [3], 311 p., A-O12 ; 12°

1. Nobleza 2. Noblezia 3. Educación 4. Hezkuntza I. Título

R-5085 Enc. piel con hierros dorados en el lomo y cantos

LE
VÉRITABLE
MENTOR,
OU

L'ÉDUCATION
DE LA NOBLESSE,
PAR LE MARQUIS CARACCIOLI,
*Colonel au Service du Roi de Pologne,
Électeur de Saxe.*

QUATRIÈME ÉDITION.

Educate filios in disciplina & correptione Domini.

Eph. ch. 6. v. 4.



A LIÈGE,
De l'Imprimerie de J. F. BASSOMPIERRE,
Libraire, rue Neuvice.

M. DCC. LXI.

Avec Approbation & Permission.



AVERTISSEMENT.

LE Public ayant paru
desirer cet Ouvrage,
imprimé à Breslaw en 1756,
j'ai cru devoir le faire réim-
primer. Je me serois dispen-
sé de donner cette nouvelle
Edition, si tous les Exem-
plaires de la première se fus-
sent répandus; mais la guer-
re empêchant, depuis deux
ans, le commerce de la Li-
brairie de Breslaw, ils y sont
en captivité, supposé qu'ils
n'aient pas servi à bourrer
quelques fusils.

iv *AVERTISSEMENT.*

Cet Ouvrage n'est qu'un essai sur l'Education ; matière qui exigeroit encore des Volumes , quoiqu'elle semble épuisée. On ne vit jamais tant de Livres sur la manière de bien élever la Jeunesse , & jamais la Jeunesse ne fut plus ignorante , plus indocile & plus corrompue. Ceux qui sont chargés de l'instruire , ne s'appliquent qu'à répandre un certain vernis sur les mœurs & sur les passions , qui n'en change que la forme. Aussi ne sommes-nous

AVERTISSEMENT. v

plus que des ombres de nous-mêmes, & avons-nous toute la peine à pouvoir démêler un homme au milieu de la multitude. Un certain *papillotage* qu'on ne fauroit définir, nous dénature en quelque sorte ; de maniere que notre ame, créée pour réfléchir , se perd dans le sein des bagatelles & dans un flux de mots qui ne signifient rien. Nous nous frisons, nous jouons, nous babillons ; & nous voilà. Nous ne prenons des sciences qu'une super-

vj *AVERTISSEMENT.*

ficie très-légere , & nous n'apprenons que deux ou trois phrases de Catéchisme , fans en pénétrer le sens , ni en approfondir les raisons.

On ne doit plus s'étonner si les Sages manquent ; la source en est tarie. Les Colleges n'enseignent qu'une Langue morte , & il faudroit des Académies qui formassent le cœur en ornant l'esprit. Le génie s'étouffe sous les loix d'une éducation austere , pédantesque & toute de routine. Il suffit

AVERTISSEMENT. vij
qu'on se leve à telle heure,
qu'on aille en Classe, qu'on
récite quelques vers Latins,
qu'on traduise de la Prose;
& tout est merveilleux. Où
sont les Maîtres attentifs à
faire éclore l'esprit, à l'é-
chauffer & à lui donner l'es-
for? Il reste concentré dans
la sphere d'un Rudiment,
ou d'une Profodie, jusqu'à
ce qu'il aille se noyer dans
un déluge de questions ri-
dicules qu'on nomme *Logi-
que & Morale.*

Quittons ce point de vue,
& représentons-nous main-

viii. *AVERTISSEMENT.*

tenant l'éducation que donnent les Gouverneurs. Ils font de la meilleure intelligence avec le monde , pour inspirer le goût des frivolités. Ils s'efforcent de subtiliser tellement les choses , que tout s'évapore , & qu'il ne reste à la Jeunesse qu'un certain jargon & un certain air qui la rendent automate. On ne travaille point sur l'ame , ce fonds si riche & si fertile , mais sur les sens. On les accoutume à n'estimer que ce qui les flatte , & à respirer , du matin au soir ,

AVERTISSEMENT. ix
des voluptés criminelles.
On les amuse par des Spec-
tacles , on les endort par
des concerts efféminés, on
les enivre dans des repas
sumptueux ; de sorte que
l'ame s'éclipse , & que les
jeunes Gens, avant de savoir
ce qu'ils font, se croient
tout-à-fait matériels.

Tous les Gouvernements
en conséquence cherchent
aujourd'hui des hommes de
génie , & n'en trouvent pas.
Le Sanctuaire regrette ses
Bossuet ; le Ministère, ses *Richelieu* ; l'Art militaire , ses

x *AVERTISSEMENT.*

Turenne; la Chaire, les *Bourdaloüe*; le Barreau, les *Patru*. On en pourroit dire autant de toutes les Sciences, qui n'ont presque plus de disciples, & qui sont bientôt prêtes à tomber dans l'oubli. Combien d'ignorants qui les travestissent, qui les décharnent, & qui les font servir à autoriser leurs préjugés! La véritable Philosophie, ainsi que la vertu, sont devenues un objet de dérision: & quoique chacun s'efforce de se dire homme de bien,

AVERTISSEMENT. xj
& de s'afficher pour Auteur, on n'estima jamais moins le galant homme & les Auteurs.

Nos inconféquences, qui caractérisent le siècle présent, naissent, n'en doutons pas, de ce que nous recevons une éducation sans principes, une éducation toute de fantaisie. Il semble en effet que l'éducation soit un système de Philosophie, qu'on puisse accommoder selon son caprice, & prendre ou laisser lorsqu'on veut. Delà vient

cette grande difficulté d'établir des regles infaillibles d'éducation , & d'en parler d'une maniere qui plaise à tout le monde ; de là vient que cet Ouvrage fera contredit par tous ceux qui auront des préjugés , ou en faveur des Spectacles, ou en faveur du Jeu. Personne ne veut se dépouiller des idées qui sont favorites , & c'est toujours sur elles qu'on fonde ses jugements.

Qu'on réforme l'éducation , qu'on la dégage des

AVERTISSEMENT. xiiij
inutilités dont on la sur-
charge, en un mot, qu'on
la spiritualise & qu'on la
simplifie, & les grands hom-
mes renaîtront.

Mais comment faire pour
réussir ? La chose n'est pas
impossible. Il faut choisir
des Gouverneurs capables,
qui puissent, dans leurs en-
tretiens, perfectionner ce
que les Précepteurs ont
ébauché dans les études ;
des Gouverneurs qui soient
tout ensemble agissants &
& méditatifs, sérieux & en-
joués, solitaires & socia-

xiv *AVERTISSEMENT.*

bles , mais qui ne soient jamais pédants. Lorsqu'on voudra les récompenser & les estimer, on les trouvera. Combien de cinquièmes étages renferment dans des Villes, comme Naples, Londres & Paris, de pauvres Gentilshommes d'un mérite rare ; mais qui ne font point du goût du siècle, parce qu'ils n'ont rien de frivole ; & qui ne veulent point être Gouverneurs, parce que le monde est assez stupide pour en faire peu de cas ? On croit

AVERTISSEMENT. xv

fortement qu'il est plus honorable de conduire , en qualité de Capitaine , une troupe d'Ouvriers , ou de Payfans, qu'on nomme Soldats , que de commander à de jeunes Seigneurs , & de leur former le cœur & l'esprit. Je le répète : si les parents veulent considérer un Gouverneur comme il doit l'être , ils en trouveront. Nous avons vu , depuis peu, des Chevaliers de Malthe & de Saint-Louis , des Capitaines , & même des Colonels, se prêter volon-

xvj *AVERTISSEMENT.*

tiers à l'éducation d'une Jeunesse distinguée, parce qu'on les distinguoit eux-mêmes. Des Souverains deviennent bien quelquefois Sujets d'une Couronne étrangère, & quittent leurs propres Etats pour faire la fonction de Gouverneurs de Province, & pour en percevoir les revenus; pourquoi des Gentilshommes rougiroient-ils de se charger de l'éducation d'un Seigneur? Mais les hommes, dans leurs démarches, ainsi que dans leurs opi-

AVERTISSEMENT. xviij
nions , font toujours in-
conféquents.

On n'a point un esprit de
justesse & de proportion ,
parce qu'on ne se décide
que par le préjugé. Quoi
qu'il en soit , l'éducation est
l'art des arts ; & celui qui en
connoît le prix , & qui s'ap-
plique à former de vrais
amis , de bons parents & de
dignes Citoyens , mérite
d'être honoré. On voit
combien Alexandre estima
son Précepteur Aristote , &
combien Philippe se félici-
toit d'avoir pu donner à son

xviii *AVERTISSEMENT.*

filz un Guide aussi intelligent & aussi sage.

J'ai intitulé ce Livre : *Le Véritable Mentor*, pour le distinguer de tant d'ames mercenaires qui font le métier de Gouverneur, comme un Cordonnier fait des souliers. Tout est mécanique dans leurs idées, ainsi que dans leurs actions. Le mot de Mentor est fynonyme de Gouverneur, & il est devenu célèbre, depuis que l'élégant Fénelon l'a employé dans son *Télémaque* pour désigner Miner-

AVERTISSEMENT. xix

ve. Mentor originairement étoit un ami d'Homere.

On ne trouvera dans cette Edition que quelques corrections & fort peu d'additions. Ce ne sont pas toujours les Ouvrages les plus volumineux qui sont les meilleurs. Tous les Ecrivains ne pensent pas, comme certains Auteurs Italiens & Allemands, qui n'estiment un Livre que lorsqu'il est plein de dissertations & de citations. Aussi ont-ils coutume de ne mettre que cent pages de leur

xx *AVERTISSEMENT.*

cru dans un *in-folio* qui en contient mille.

J'ai cru devoir inférer à la fin de cet Ouvrage, un petit article sur les voyages & sur les observations qu'on doit faire dans les principales Villes de l'Europe. Cet article n'entre dans le détail, ni des Eglises, ni des Palais, parce qu'une multitude de brochures en parle.

J'ai cru aussi devoir entrer dans des détails que les personnes instruites jugeront superflus : mais com-

AVERTISSEMENT. xxj

me on peut supposer que la plupart de ceux qui dirigent la jeunesse manquent ordinairement d'expérience, il étoit à propos de ne rien omettre.

A P P R O B A T I O N.

Rien n'est plus important à un Pere de famille, que de donner bonne éducation à ses enfans ; car un fils bien élevé le consolera , & deviendra les délices de son ame : *Erudi filium tuum, & refrigerabit te, & dabit delicias animæ tuæ.* Prov. 29. Au lieu qu'un fils mal instruit fera sa honte : *Confusio patris est, de filio indisciplinato.* Eccl. 22. C'est pourquoi ne doit-il pas le rendre maître de soi-même dans sa jeunesse : *Non des filio potestatem in juventute sua.* Ibid. cap. 30. Les Nobles Seigneurs donc, & autres qui ont les facultés convenables, ont intérêt de choisir à leurs enfans des Gouverneurs capables, qui, par leur conduite, prudence, sagesse, piété & entretiens, puissent perfectionner ce que les Précepteurs ont ébauché dans les études. Le Livre intitulé : *LE VÉRITABLE MENTOR, par Mr. le Marquis Caraccioli, Colonel au Service de Sa Majesté le Roi de Pologne, Electeur de Saxe,* dépeint, avec érudition, les qualités dont ces Gouverneurs doivent être doués, les soins & pré-

voyances qu'ils doivent prendre pour leurs Eleves, & l'attention que ceux-ci sont obligés d'avoir pour eux & à leurs instructions, soit dans la maison paternelle, soit en voyage ou ailleurs, pour se rendre respectables, tant dans la vie spirituelle que civile, dans tout état; de maniere que je suis d'avis que l'impression de ce Livre sera utile au Public. Donnée à Liege, le 7 Novembre 1758.

J. DE HARE, *Doyen du Concile
de Saint-Remacle, Curé de
Saint-Christophe, Examina-
teur Synodal.*

P E R M I S S I O N.

NOus permettons à J.F. BASSOM-
PIERRE d'imprimer le présent Li-
vre. Liege, ce 8 Novembre 1758.

ED. STOUPLY,
Vicaire-Général.



L E

VÉRITABLE
MENTOR.



L est si difficile de trouver parmi les hommes un véritable Mentor, que Mr. de Fénélon lui-même crut devoir recourir aux Divinités, pour donner un Guide à son Télémaque. Il seroit réellement à souhaiter que chaque Gouverneur eût en partage les vertus qu'on prête à Minerve. La jeunesse, portion la plus intéressante des Etats, exige tous nos soins & toute notre application.

Chaque jeune homme forme en lui-même une république ; disons mieux, un monde, où il faut employer différentes manières de gouverner, tantôt le despotisme, & tantôt la monarchie.

Mais comment trouver des Sages assez versés dans cet art ? On ne parle que de la manière de conduire & d'enrichir les Royaumes ; chacun, du coin de son feu, se croit en droit de faire des projets : l'un dispose des armées, l'autre donne des leçons aux Ministres ; & toute cette belle politique vient échouer dès qu'il s'agit seulement de former un jeune homme : tant il est vrai que les passions qui agitent son cœur, & que les nuages qui l'enveloppent, sont difficiles à dissiper.

Ce seroit vraiment une découverte que celle d'un tel cœur; mais si la chose est presque impossible, un Mentor doit au moins descendre dans le sien propre. Là, il se retrouvera tel qu'il étoit dans ses premières années; là, il sentira le mobile qui le faisoit agir alors. Se bien connoître soi-même, c'est connoître les autres. Notre jeunesse n'est, en quelque sorte, qu'une répétition de celle de nos Peres. Mêmes goûts, mêmes desirs, mêmes caprices. Toute la différence ne consiste que dans l'ardeur plus ou moins vive, avec laquelle on suit ses penchans.

Si les hommes renaissent une fois, sans doute ils profiteroient des écarts de leur première vie.

4 LE VERITABLE

pour tenir une conduite plus réglée ; mais malheureusement le temps qui nous emporte , nous laisse à peine le loisir de réfléchir. Nous suivons sa carrière, ou plutôt son torrent, & souvent jusqu'au tombeau , sans nous appercevoir que nous avons vécu. Alors une vie toute en désordres se présente confusément à notre esprit , nous poussons un soupir , & nous fermons l'œil pour ne le plus rouvrir. Tel est le sort de ceux qui n'ont point écouté des Guides éclairés , & qui n'ont entendu que le cri de leurs passions. Malheureux cri ! il nous enchante, & nous conduit au précipice.

A peine avons-nous sept ans, qu'une petite volonté, déjà incli-

née vers le mal, commence à percer ; & qu'un intellect, déjà esclave de la frivolité, ne contemple que des bagatelles : alors tout nous étonne ; tout, excepté la raison, paroît admirable à nos yeux. Le plaisir nous semble charmant, la vertu farouche, la pauvreté hideuse, l'opulence digne d'envie. Il n'y a point d'enfant qui ne soit prêt à vendre son droit d'aînesse pour un colifichet, ou pour une dragée ; point d'enfant qui ne pleure pour avoir un bel habit. Tous les caprices, tous les goûts différents, & toutes les frivolités sont les premiers tiraillements dont la concupiscence se sert pour appesantir vers la terre une ame supérieure aux astres. Quel sera le sort de l'enfance

6 LE VERITABLE

au milieu de ce désordre? de s'égarer, si une lumière proportionnée à sa foible vue ne vient l'éclairer. C'est à l'aide de cette lueur que nous commençons à mettre un pas devant l'autre, & à suivre tout doucement le petit sentier que la Providence trace à chacun de nous. Sans les précautions de nos Parents & sans leurs leçons, nous ne marcherions qu'à tâtons; mais notre premier âge s'écoule sous leurs yeux, jusqu'au moment où s'annonce notre jeunesse.

Quel faison que cette jeunesse! qui pourra nous en tracer le tableau! Ici, elle se présente avec le plus charmant coloris & toutes les graces de la naïveté; là, elle s'enveloppe de vices & de dissimulation;

Ici, c'est un visage épanoui, qui, comme une fleur du matin, brille dans toute sa fraîcheur ; là, c'est un air mutin & colere, qui éclate sur le front & dans les yeux. Ici, c'est une vigueur qui s'accroît chaque jour, qui résiste aux intempéries de l'air & des saisons, qui ne redoute, ni les veilles, ni les travaux ; là, c'est une nonchalance qui laisse prendre au corps toutes sortes de mauvais plis, une succession de maladies feintes ou réelles qui empêchent l'esprit de s'appliquer. La mémoire retient-elle les termes les plus barbares & les choses les plus difficiles ; une indifférence entière à l'égard des sciences empêche ces progrès : l'imagination, comme un feu d'artifice,

8 LE VERITABLE

s'éleve & s'étend - elle de toutes parts ; une légéreté, plus agile que le vent même, ne laisse entrevoir que de la fumée.

Tel est le contraste qui se rencontre chez la plupart des jeunes gens. Aussi faut-il tout l'art possible pour connoître un jeune homme & pour le définir. Vous voulez le peindre, vous croyez avoir exprimé ses traits : vous vous trompez ; il vous a échappé. Ce n'est plus lui. Il y a quatre choses, dit le Sage, qu'il est difficile de suivre ; le vol de l'aigle qui fend la nue, la rapidité du navire qui traverse les mers, les sinuosités du serpent qui se replie, & les voyes de la jeunesse. En effet, toujours inquiète & toujours en mouvement, elle ne se

trouve jamais bien que là où elle n'est pas. C'est un vif-argent qu'on ne peut fixer, un vin nouveau qui fermente dans toute sa force, un caméléon qui prend toutes sortes de figures.

Belles années! années qui ne revenez jamais, faut-il donc que vous vous écouliez dans l'ignorance de nous-mêmes, dans l'éloignement de nos devoirs, dans le trouble & dans l'agitation! faut-il que ces moments, qui seroient pour nous des semences de gloire & de bonheur, soient presque toujours flétris par quelques désordres! La Providence l'a permis pour humilier l'homme, pour lui faire sentir la foiblesse de sa raison, & la caducité d'un corps qui commença hier, qui aujour-

d'hui s'accroît, & qui demain n'est plus. Nous passons successivement, mais presque imperceptiblement, dans trois zones différentes : la torride est notre adolescence, la tempérée l'âge viril, la glaciale enfin notre vieillesse, puisqu'alors toutes nos passions s'amortissent, & toute notre imagination s'éteint.

Quel plaisir ne seroit-ce pas de voir un jeune homme, guidé par la raison, exercer noblement ses aimables facultés, de le voir rechercher le vrai bien au milieu de tant d'êtres épars ça & là ! car le jeune âge est la saison où on leve, pour ainsi dire, l'écorce de chaque objet, afin d'en examiner les propriétés. Nous faisons envers la nature, ce qu'elle a fait à notre égard. Elle

ne nous a pas formés tout-à-coup, mais peu à peu, tantôt en développant nos membres, & tantôt en y répandant des suc : ainsi nous n'apercevons cette nature que successivement.

Ces premières découvertes nous charmeroient sans doute, & nous appliqueroient beaucoup, si les malheureuses passions, qui commencent à frémir, ne se répandoient autour de nous avec fureur ; mais elles nous investissent de manière à défigurer étrangement notre jeunesse. Voulons-nous n'en plus douter ; retrogradons vers l'âge de quinze & vingt ans. Qu'étions-nous alors ? un petit monde de passions & de préjugés, un assemblage de contradictions & d'er-

reurs. Nous ne pouvions supporter nos maîtres, nous évitions nos parents, nous ne soupirions qu'après une liberté qu'on peut nommer libertinage. L'étude nous sembloit un poids accablant : l'ignorance faisoit nos délices. Il n'étoit de moment cher à nos yeux, que l'instant où nous trompions la vigilance d'un surveillant. Le domestique commode devenoit notre plus fidele ami. Nous préférions sa compagnie à toute autre, ravis d'escamoter, si l'on peut parler ainsi, la connoissance de certains divertissemens à un Pere, où à un Gouverneur.

Plût au ciel que ce portrait ne subsistât que dans notre imagination, & que notre plume, en pei-

gnant les désordres de la jeunesse, allât plus loin que ces désordres mêmes ! Mais , hélas ! cette foible peinture n'est , pour ainsi dire, qu'une idée de ce que font les jeunes gens. Toutes leurs pensées ne roulent-elles pas sur les moyens de surprendre & de tromper ? Ils ouvrent , par exemple, un Livre, où ils lisent le portrait de la vertu , & en même-temps ils ébauchent au-dedans d'eux-mêmes le tableau du vice. Leurs oreilles écoutent un discours de morale , & leur cœur s'y ferme tout entier. Aussi chacun de nous doit-il dire à Dieu , dans l'amertume de son ame : *Delicta juventutis meæ & ignorantias meas ne memineris.*

C'est au milieu de ces miseres & de ces passions, que nous présentons *le Vêritable Mentor*, qui doit conduire un jeune homme. Il me semble que je le vois dans cette critique position. Il commence par observer, & il se tient comme en *vedette*. De l'observation il passe à la tolérance, de la tolérance aux réprimandes, & des réprimandes enfin aux punitions, lorsque la circonstance les rend absolument nécessaires. Rien ne rebute plus un Eleve, que de s'annoncer à lui sous un air austere & morose. Bien des Gouverneurs, faute de dérider leur front dans une premiere entrevue, s'interdisent une confiance qu'on ne sauroit trop ménager. La douceur nous rend du moins ad-

mirateurs de ceux que nous n'avons point encore le courage d'imiter. La jeunesse est comme une toile fine & délicate, où l'on doit tracer une magnifique broderie, & tantôt insérer l'or & tantôt la soie. Mais cela exige beaucoup de précaution. L'aiguille est-elle trop grosse; le fil n'est-il pas bien ourdi; la toile se déchire, la broderie se hérisse, & ne laisse entrevoir que des inégalités & des nœuds. Ainsi le Vêritable Mentor s'insinue avant que de reprendre. Il examine d'abord, si la plante qu'on lui confie sera tardive ou précocce, si elle a pris racine dans un bon terroir, c'est-à-dire, si elle sort de dignes parents; car il faut convenir que l'éducation d'un jeune homme

issu de parents vertueux, est beaucoup plus facile : l'ouvrage est déjà comme à demi-fait; tout concourt alors au bien du Pupille; le Gouverneur ne fait que suivre en quelque maniere un plan tout tracé. Quel malheur, digne de nos larmes, de voir un enfant arrêté dans le sentier de la vertu par des parents mêmes qui se refusent aux bonnes intentions d'un sage Mentor!

Combien ne trouve-t-on pas de parents de cette espece, qui, à force de flatter les passions de leurs fils, & de leur tout accorder, finissent enfin par les rendre ce qu'ils sont eux-mêmes? Delà ces générations de Seigneurs, qui ne se multiplient dans chaque Pays que pour en

devenir les fléaux, ou du moins que pour y végéter.

Mais laissons les scandales, & tournons les yeux du côté des vertus. Supposons que le Vénérable Mentor entre dans une maison parfaitement réglée, & qu'il y reçoit, comme un dépôt sacré, l'enfant qu'on lui confie : ses premiers regards n'ont rien que de gracieux & de doux. Il commence par ramper à terre, afin de se proportionner à son Pupille, & de connoître ses habitudes & ses goûts. D'abord il ne le gêne point, il le voit venir, & lui laisse un certain effor qui fait juger de ce que le cœur recherche & chérit.

C'est un spectacle digne d'être représenté, que ces premiers instants.

On apperçoit un jeune homme timide & rusé, qui se tient sur la réserve, qui employe ses yeux agiles & toutes ses petites facultés, pour découvrir l'endroit foible de son Gouverneur, & pour s'en prévaloir dans l'occasion. Aussi le Mentor habile a-t-il soin de ne viser qu'à l'estime : ce doit être son but. La crainte nous rend odieux, l'amitié familiers ; mais l'estime tient un milieu capable d'opérer le bien avec succès. L'amitié d'un Seigneur qu'on élève, ne doit être que le terme & la récompense de l'éducation. Il faut la réserver à ce moment où le Pupille, plus en état de juger, connoît tout ce qu'il doit à son Guide, & devient plein de reconnaissance. L'amitié des jeunes

gens encore sous la discipline, ne dure que peu de jours; elle se perd, ou à la moindre réprimande qu'on leur fait, ou par la seule inconstance de leur volonté. La plus légère correction détruit tout-à-coup dans leur cœur des sentiments d'affection qu'on cultivoit depuis plusieurs mois; mais elle ne sauroit rien prendre sur les sentiments d'estime. On ne la peut jamais mieux mériter, que par une conduite soutenue. Un enfant, de quelque caractère qu'on le suppose, a peine à se défendre contre l'exemple d'un Mentor toujours uniforme. Cette uniformité d'ailleurs accoutume de bonne heure un jeune Seigneur à se faire un caractère égal; & ce n'est pas une petite victoire, sur

tout chez les Grands, qui, pour l'ordinaire, deviennent capricieux presque en naissant. Soit routine de famille, soit idée d'une fausse grandeur, ils ne regardent pas aujourd'hui la personne qu'ils encensoient hier. Ils affectent même de ne pas se ressouvenir de certains détails qu'ils n'ont pu oublier, & de faire en conséquence mille fois les mêmes questions.

On peut dire enfin au sujet de la manière dont le Véritable Mentor s'annonce, qu'il paroît sous la forme de ces quatre animaux symboliques qui figurent les Evangélistes : d'abord en homme, pour s'accommoder aux foiblesses de son Pupille, & pour supporter ses défauts ; en bœuf, pour souffrir le

poids de la chaleur & du jour, les fatigues & les contradictions; en lion, pour exterminer les vices; en aigle enfin, pour élever les pensées & les affections au-dessus du vulgaire.

Mais quel Mentor aura ces qualités? le véritable: & non ces mercenaires qui n'estiment une éducation que par rapport au profit qu'ils en retirent; qui, de concert avec leurs Eleves mêmes, & peut-être encore plus écoliers qu'eux, travaillent à surprendre la bonne foi des parents; qui enfin n'ont d'autre occupation dans les maisons où ils se trouvent, que de tout voir & de tout rapporter. Le parfait Gouverneur, étranger à tout ce qui n'entre point dans sa profession, se

renferme en lui-même, & ne se mêle absolument que de son emploi. Eh, quel emploi ! Ici, il faut devenir enfant une seconde fois ; là, il faut parler en maître. Ici, il faut louer avec discrétion ; là, il faut blâmer avec prudence, tantôt relever une faute, & tantôt la dissimuler. Tout dépend de savoir bien s'accommoder aux temps & aux circonstances ; mais telles qu'elles soient, un Mentor doit toujours être en état d'arrêter les ris & les faillies de celui qu'il dirige. On ne voit que trop de jeunes Seigneurs passer les bornes des récréations qu'on leur accorde, parce que le Gouverneur n'est plus maître de suspendre la dissipation. Cet inconvénient naît des commencements,

où l'on néglige souvent de se faire obéir. Il est alors très-difficile de reprendre un certain air d'empire, & de conduire les jeunes gens à son gré.

Je fais que l'indépendance d'un Seigneur, & que ses mauvaises manières à l'égard d'un Gouverneur, naissent souvent de ce que ce Gouverneur n'est point homme de condition. Quel respect peut avoir un jeune homme pour un Mentor que des parents méprisent, qu'ils ne regardent que comme une personne à gages, & peut-être comme un honnête valet-de-chambre ? Aussi seroit-il à souhaiter que la Noblesse fût toujours confiée à la Noblesse, sur-tout lorsqu'il s'agit de connoître le monde & de le fré-

quenter. Sans doute la vertu n'est point attachée à la naissance; sans doute la naissance est l'effet du hazard : mais cette même naissance procure ordinairement une heureuse éducation, qui élève l'ame, qui ennoblit le cœur, & qui met en état de donner des leçons de savoir-vivre. Il y a un ton de qualité, un ton de bonne compagnie, qu'on ne peut acquérir que dans le centre de la Noblesse. Que penser maintenant de cette foule d'aventuriers qui se répandent de toutes parts, & qui enfin, à force de souplesses & de supercheries, viennent à bout d'obtenir la conduite des Seigneurs ? Comme on ne fait d'où ils sont, ni ce qu'ils sont, on les méprise, & l'on se sert d'eux
comme

comme d'un mal nécessaire. Le véritable Mentor ne se fait point recevoir sans se faire connoître ; il veut être estimé, & que cette estime soit fondée sur des témoignages honorables qui l'annoncent ; il se laisse même rechercher, & ne se détermine à accepter la qualité de Mentor, qu'après avoir su le bien qu'il peut faire : autrement c'est mettre les Seigneurs à l'enchere, ou se livrer au premier qui se présente. Tout doit se passer entre les Parents & les Gouverneurs, sur un ton de confiance & de politesse. Eh ! comment cela peut-il arriver, si les uns & les autres ne se connoissent pas, ni ne travaillent à se connoître ?

Ne nous étonnons plus que le

poste de Gouverneur soit avili, que cette place, qui devroit être une des premières dans la société, semble aujourd'hui n'intéresser personne. Les Peres & les Gouverneurs eux-mêmes l'ont voulu : ceux-ci en ne se donnant pas la peine de se faire valoir ; ceux-là en ne considérant que le plus ou le moins d'argent qu'il en coûte pour acquérir un Mentor. O temps ! ô mœurs ! on est prodigue en dépenses superflues ; on achete à prix d'or une statue qui plaît ; on paye un Musicien au-delà même de ses talents & de ses espérances ; on se donne tous les soins pour se procurer un chien de chasse qui soit bien dressé : & on marchandé, on épargne, on lésine, dès qu'il s'agit

de donner un Guide à des enfans; un Guide dont dépend leur honneur, & souvent même leur salut éternel !

Ah ! si l'on réfléchissoit sur le bien que peut opérer le Vérable Mentor, on le chercheroit comme l'homme de Diogene, la lanterne à la main, on le recevrait comme un présent même du ciel, on l'écouterait comme l'oracle qui doit instruire & guider. Quel exemple les plus fameux Héros ne nous ont-ils pas laissé à ce sujet ! Je parle des Romains. Plotin, ce Philosophe si dégagé de la matière qu'il souffroit avec peine son ame logée dans un misérable corps, paroît-il au milieu d'eux ; chacun le recherche, chacun veut le connoître, & lui con-

fier l'éducation de ses fils. Les pères, sur le point de mourir, recommandent dans leurs testaments que Plotin sera le Gouverneur de leurs enfants : ils pensent que cet avantage est le bien le plus précieux qu'ils puissent leur laisser. C'est ainsi qu'agissoit ce Peuple, si souvent loué & si digne de l'être. Il n'estimoit l'agriculture, comme nous le rapporte un de leurs Auteurs, qu'autant qu'elle étoit une image de la culture des esprits. Effectivement, on apperçoit entre ces deux exercices une relation admirable. Le Jardinier voit croître sous ses yeux des herbes & des fleurs ; le Gouverneur voit éclore des talents & des vertus : le Jardinier élague des branches ; le Gouverneur retranche des

vices : le Jardinier cueille les fruits qu'il a plantés , & les savoure ; le Gouverneur participe à la gloire de son Eleve, & la fait paroître en Public. Ainsi les instructions passent dans le cœur d'un Pupille ; elles s'y échauffent, elles y germent, & produisent dans leur temps.

Le véritable Mentor connoît le prix de ces avantages, & il les fait valoir. Soutenant toujours son caractère, il apprend à ceux qui seroient tentés de le mépriser, combien l'homme de bonne conduite, l'homme à talents, est préférable à tout autre, sur-tout dans un siècle où il faut voir un millier d'insensés avant de trouver un sage. Il fait naître l'estime convenable envers une personne qui se sacrifie

toute entiere au bien de la jeunesse. Sénèque disoit autrefois à un jeune Disciple qu'il excitoit à la reconnoissance : Souvenez-vous que vous vous devez tout entier à celui qui vous a rendu tel que vous êtes : *Te totum debes cui te talem esse debes.*

La vie nous est commune avec les animaux ; & si nous n'avions que l'avantage de vivre , nous ne mériterions certainement aucuns égards : mais la seconde vie qui nous arrache aux sens & à la matiere, la seconde vie qui adoucit notre caractère, qui police nos mœurs, qui nous rend enfin hommes de société , est un bienfait si précieux, qu'on ne sauroit trop le priser & le reconnoître. Dépouillons, pour un moment, tous les grands Per-

sonnages de leurs Gouverneurs; ôtons à Trajan, à Marc-Aurele, à Antonin, ceux qui les ont élevés: qu'auroient été ces Empereurs? ou des tyrans, ou des hommes inutiles, uniquement propres à chasser & à dormir. Les Empires fondés, les loix en vigueur, les mœurs civilisées, la science en honneur, furent les fruits d'une heureuse éducation. C'est à elle que nous devons ces Rois chéris de Dieu & de leurs Peuples; c'est à elle qu'il faut attribuer ces exemples de vertu & ces ouvrages excellents que nous ne cessons d'admirer. Socrate avouoit lui-même son penchant pour les vices les plus honteux, & il convenoit n'en avoir triomphé qu'à l'aide des bons préceptes qu'on lui avoit

donnés. Nous ne saurions, sans frémir, jeter un regard sur ces Peuples où l'éducation n'a point encore pénétré : ils paroissent ne différer des animaux les plus féroces, que par la forme de leurs corps.

Le plus grand malheur qui pût donc arriver à la jeunesse, ce seroit de rester entre les mains de Peres ignorants & déréglés, de vivre concentrée dans ces Châteaux où l'on ne fait que boire & jouer. Elle se verroit alors au milieu du désordre, & elle se prépareroit le plus affreux avenir. Un sage Mentor qui auroit ces obstacles à vaincre, détourneroit adroitement la vue de son Eleve, sans altérer en rien la vénération & l'attachement toujours dûs à un Pere. Il sauroit maintenir

la soumission d'une part, & de l'autre conserver l'innocence.

Je ne veux point ici prétendre qu'on guérira radicalement chez les jeunes Seigneurs les vices de Nation. Laissez, dit l'Auteur de l'Esprit des Loix, faire les choses frivoles sérieusement, & gayement les choses sérieuses à ceux qui ont cette coutume. En effet, vouloir, par exemple, inspirer certaines gentilleses Françoises à un Anglois, & le sérieux des Anglois à un François, c'est vouloir marcher contre le fil de la riviere, & de quoi préparer à rire à quiconque verroit de telles métamorphoses. Le climat influe, non sur notre Religion, comme a osé l'avancer le même Auteur de l'Esprit des Loix, mais

sur nos mœurs , de maniere que le vrai Mentor y fait attention. Il ne manque point de proportionner ses avis aux génies qu'il cultive & aux Pays qu'il habite. Ainsi il gagne les François par l'enjouement; il conduit les Anglois par le point d'honneur, les Italiens par insinuation; il en impose aux Allemands par un ton d'autorité; il employe, à l'égard des Polonois, la politesse & la fermeté; envers les Espagnols, une noble fierté.

Il ne s'agit ici, comme on le peut voir, que des différentes façons de plier les caracteres; façons qui varient selon les circonstances & les lieux: car, quant aux grandes maximes de l'éducation, par-tout elles sont les mêmes. Par-tout on doit

beaucoup s'observer devant la jeunesse : *Maxima debetur pueris reverentia*. Par-tout c'est un vice énorme de scandaliser le plus petit enfant; par-tout la circonspection doit se trouver sur les levres d'un Mentor : jamais on ne l'entendra dire la moindre parole équivoque; jamais on ne le verra applaudir à ces prétendus bons mots qui altèrent la pudeur , & que saint Jérôme appelle les signes d'une chasteté mourante. Un Gouverneur toujours attentif à écarter ce qui peut tant soit peu blesser cette vertu, la peint sur son visage, dans ses paroles & dans tout son maintien; ses regards suivent toujours les démarches de son Pupille , & savent démêler tous ceux qui l'entourent; car, il faut

l'avouer, si les jeunes Seigneurs se corrompent malheureusement de bonne heure, si leur vertu se flétrit presque en naissant, les domestiques qui les suivent par-tout en font presque toujours cause. Un laquais n'est qu'un laquais aux yeux du Public ; mais aux yeux d'un jeune homme qui n'a point encore de confident, & qui en cherche pour mettre à l'aise ses passions naissantes, un laquais paroît un personnage important, un personnage digne enfin de devenir ami. On est sûr de trouver des ames vénales chez ces sortes de gens : la jeunesse le sent, & elle en profite. Que fait le vrai Mentor pour prévenir ces abus ? il exige des Parents, avant toute condition, le droit

de les licencier, & de prendre à son gré les domestiques qu'il juge à propos: il n'en place autour de son Eleve, que ceux dont il s'est assuré, soit par lui-même, soit par le témoignage de personnes dignes de foi. Il veut avoir la confiance de ces fortes de gens, sans cependant les accoutumer à une basse flatterie; car un vice aussi odieux n'est pas tolérable, même dans un domestique: un jeune homme, d'ailleurs, qui s'en appercevrait, se regarderait comme au milieu d'une Inquisition, dont il chercheroit perpétuellement à se débarrasser; & un domestique, pour faire sa cour aux dépens de son maître, diroit souvent ce qu'il fait & ce qu'il ne fait pas. L'habileté consiste à trouver

des serviteurs fideles & non des espions, des serviteurs amis de la vertu & non de leurs intérêts. On peut aussi travailler à les former sur ce plan, & quelquefois on y réussit.

Toutes ces précautions, dont nous venons de parler, & qui sont nécessaires pour maintenir la bienséance & conserver la pudeur, ne doivent point dégénérer dans des craintes paniques & dans des soupçons ridicules. Je m'explique : une trop grande défiance à l'égard de la conduite d'un Eleve, réveille souvent les passions des jeunes gens, & leur donne à penser à des objets dont ils n'avoient point d'idée. Il faut veiller, mais sans faire appercevoir que l'on veille. A force de

parler de ce qui blesse la pudeur, on risqueroit souvent d'exciter des desirs qui lui seroient contraires.

Loin d'ici ces pédants, qui, toujours inquiets & toujours inquiétants, veulent trouver du mal dans les actions les plus simples, & ne manquent jamais d'interpréter en mauvaise part le moindre signe & la moindre parole. Le vrai Mentor aime bien mieux juger favorablement que de se scandaliser sans raison; il aime bien mieux s'occuper de la présence de Dieu, que de celle du malin esprit qu'un cagot visionnaire croit entrevoir de toutes parts.

Le grand point est de trouver un Mentor plein d'une piété éclairée, qui sache démêler le vrai du

faux ; & tel est celui que nous peignons. Sans la piété, les bonnes mœurs sont équivoques, & la probité même douteuse. On ne confie point une bourse d'or à un homme qui n'a point de religion ; on ne s'avise point de le nommer exécuteur testamentaire : c'est la conséquence de ce que nous venons d'avancer, & c'est la condamnation de ces Parents assez téméraires, ou plutôt insensés , pour remettre leurs fils entre les mains d'un incrédule. Un homme sans religion peut avoir très-certainement les mœurs corrompues ; mais un homme plein de religion les aura infailliblement pures & réglées. Voilà la différence ; elle est palpable , & ne permet pas d'hésiter un instant sur le

choix d'un Mentor aussi pieux que savant.

Quelle consolation pour des Parents, de pouvoir se dire à eux-mêmes : notre fils a un Ange tutélaire qui le tient dans la garde de Dieu, qui lui apprend à devenir bon Citoyen & bon ami, à regarder ce monde comme une figure qui passe, à aimer le travail comme un devoir imposé à tous les enfants d'Adam, à acquérir enfin un trésor de vertus ! Plus de doutes alors sur les démarches d'un enfant, plus d'incertitudes sur ses progrès, plus de craintes sur sa santé. On fait que le Mentor ne le perd point de vue, qu'il agit par conscience & non par intérêt, qu'il se croit responsable à Dieu même de l'éducation qu'on

lui a confiée. Aussi un Pere, tel qu'il soit, n'eût-il en vue que son repos & son honneur, ne sauroit-il trop s'informer de la religion d'un Mentor. Mais de quelle Religion? de la Catholique sans doute, puisque toutes les autres sectes n'étant que des mensonges, & se croyant indépendantes d'un culte extérieur, détruisent la ressource des bons exemples. Je défie un jeune homme de pouvoir jamais s'édifier de la piété d'un Calviniste, qui concentre toute sa religion dans son cœur, & qui passe souvent des années entières sans en laisser entrevoir aucunes traces.

Ah! si la vraie Religion entre bien dans le cœur d'un Eleve, il croîtra à l'ombre de la vertu, &

seul avec lui-même comme avec ses peres & ses maîtres, il fuira le mal, & fera le bien. Quel soulagement pour le Mentor au milieu des inquiétudes inséparables de son emploi ! Il sait que son Pupille n'agit qu'en vue de Dieu, & qu'il appréhende d'encourir sa disgrâce plus que celle de tous les hommes ensemble.

Puissante Religion ! il n'y a que vous qui ayez droit d'opérer de tels miracles. Vous seule adoucissez un caractère farouche, vous seule reglez les desirs, vous seule changez les passions en vertus. Sans vous tous les plus beaux préceptes ne font que des orgueilleux ou des hypocrites. Emparez-vous donc de tous les cœurs, & nous

44 LE VÉRITABLE

verrons renouveler la face de la terre ; nous verrons les peres donner de bons exemples , & les enfans dociles à les suivre.

Il ne faut pas confondre la Religion que nous implorons , avec le cagotisme & la superstition. Une dévotion mal-entendue ne fait que rétrécir l'esprit , & remplir la tête de caprices : c'est sur quoi le V^{er}itable Mentor a bien soin d'insister , d'autant mieux que les Grands qui se convertissent , deviennent ordinairement dévots plutôt que pieux. J'entends par dévots ainsi que l'entendoit Mr. Fléchier , ce digne Evêque qui nous a tracé leurs caractères , des gens à minuties , indulgens pour eux-mêmes , & sévères pour les autres ; des gens qui se scanda-

lisent de tout, qui sont plus attachés à de petites pratiques de Religion qu'ils imaginent, qu'à celles qui sont prescrites par l'Eglise; qui sans s'embarraffer si un Aumônier peut tous les jours monter à l'Autel, l'obligent à célébrer tous les jours, qui aiment à être entendus lorsqu'ils prient, à être vus lorsqu'ils jeûnent, qui établissent, à cet effet, des heures d'oraison & des jours d'abstinence, & qui, par de telles singularités, affichent leurs Palais & s'affichent eux-mêmes pour dévots. La Religion plus simple n'observe à l'extérieur que ce qu'ordonne l'Eglise, confiant le reste à Dieu seul, qui recommande, & de prier en secret, & de faire l'aumône en secret. Que de personnes travestis-

46. LE VERITABLE

sent tous les jours une Religion si belle & si pure, en détruisent l'ame, & n'en conservent que l'écorce! Ils se font scrupule d'omettre un jeûne de dévotion, & ils ne travaillent ni à payer leurs dettes, ni à faire instruire leurs propres serviteurs dans la piété; quoique saint Paul dise formellement, que quiconque n'a pas soin de ses domestiques, est pire qu'un Infidele. N'est-ce pas avoir peur d'avaler un moucheron, & avaler un chameau?

Ce sont ces grimaces qui diminuent le respect qu'on doit avoir pour la Religion, comme si la Religion elle-même ne gémissoit pas de telles superstitions: le sage Mentor ne cesse de le faire sentir, ren-

dant la piété respectable. Il la peint aux yeux de son Eleve comme le spectacle le plus digne d'admiration, comme l'ouvrage, en un mot, de la Divinité même. Le Christianisme inculqué dans un jeune cœur, prend racine, & se fortifie. On a vu des hommes s'arracher eux-mêmes au libertinage, & sortir enfin du précipice qu'ils s'étoient creusé, par le bonheur qu'ils ont eu de se rappeler les sentiments chrétiens qu'on leur avoit inspirés. Aussi les Parents & les Gouverneurs ne sauroient-ils trop apprendre aux jeunes gens la Religion par principes; car la vraie Religion ne craint que d'être ignorée.

Ce que nous pouvons ajouter ici à cette occasion, c'est qu'un mot à

réflexion, placé à propos sur la Religion, saisit souvent l'ame d'un Disciple mieux que tous les Sermons. Survient-il, par exemple, la mort inopinée d'un Grand ; le Mentor en prend occasion pour faire sentir le vuide des biens & des honneurs : une guerre s'allume-t-elle au milieu des Royaumes ; il peint les hommes comme des instruments des vengeances célestes : il saisit la fin d'un spectacle ou d'un jeu, & dans cet instant il dit une parole sur la rapidité des plaisirs & sur leur néant. De telles remarques percent comme un trait. Il y a aussi des moyens qu'on peut employer pour rendre la Religion intéressante aux jeunes gens. J'en citerai un exemple, qu'on peut appeller

un

un pieux stratagème : il m'a paru digne d'admiration.

Une Dame, aussi célèbre par sa naissance que par sa vertu, voulant inspirer à son fils un grand respect pour la parole de Dieu, s'y prit de la sorte : elle fit construire un Oraisonnaire au-dedans de sa maison ; l'or & la pourpre y brilloient de toutes parts : au milieu étoit un prie-dieu magnifiquement orné, sur lequel on avoit mis le nouveau Testament. Une balustrade fermoit l'entrée du lieu, & on ne l'ouvroit qu'à certains jours, où le jeune Seigneur, après s'être prosterné, s'approchoit enfin du saint Evangile, en lisoit posément trois versets, baisoit le livre, & se retiroit. Il ne lui étoit permis d'avoir cet avantage, que lorsqu'il

avoit bien rempli ses devoirs. On lui faisoit envisager le bonheur de pouvoir lire la parole de Dieu, comme le plus grand dont il pût jouir, & la peine d'en être privé, comme un vrai malheur. L'appareil de ce Sanctuaire, la difficulté d'y pénétrer, le respect avec lequel il falloit lire l'Ecriture sainte, joint aux permissions requises, avoient rempli cet enfant d'une telle vénération pour le Testament de Jesus-Christ, qu'il la conservée toute sa vie. Jamais il n'a ouvert qu'avec une sainte frayeur, ce livre divin qui contient les vérités éternelles. Qu'il seroit à souhaiter que ces sentiments passassent dans le cœur des jeunes gens, eux qui ne lisent jamais le nouveau Testament que

comme un livre ordinaire, sans respect & sans préparation!

C'est au véritable Mentor qu'il appartient de représenter à son Eleve la profondeur, la sublimité, & en même-temps la simplicité de l'Ecriture sainte. C'est là qu'il puise les exemples de patience, de fermeté & de douceur, afin de les imiter, & de les faire ensuite imiter. C'est là qu'il lit ses propres devoirs & ceux de son Eleve : il reconnoît alors que sa fonction ne doit point différer de l'Ange Raphaël même, conducteur du jeune Tobie.

Après avoir ainsi ébauché la Religion dans le cœur d'un jeune homme, on lui apprend à considérer son ame, & à faire un digne

usage de ses facultés. C'est de cette ame que naissent les connoissances, les desirs, les affections ; c'est dans cette ame que se forment les projets, que s'arrangent les combinaisons, que combattent les pensées ; c'est pour cette ame que nous devons employer les veilles & les travaux.

Quiconque n'a point cet objet en vue, se ravale jusqu'à la condition des bêtes : comme elles il ne fait, ni son principe, ni sa fin. Inspirons donc de bonne heure à la jeunesse l'envie de se connoître, & faisons-lui voir toutes les ressources qu'on trouve en soi-même : c'est le devoir du véritable Mentor. Il apprend à son Eleve à tirer de son propre fonds une multitude de productions sages & utiles : bien-

tôt l'Eleve commence à se respecter & à se considérer comme l'image de la Divinité même; bientôt il se multiplie , pour ainsi dire, en répandant sur toutes les sciences les facultés dont il est capable.

Loin d'ici ces Gouverneurs imbécilles , qui ne savent d'autre moyen d'élever les sentiments d'un Pupille, que de lui rappeler sans cesse sa naissance. Sans doute cette perspective doit se représenter quelquefois ; mais qu'est-elle en comparaison de la vaste carrière que nous offre une âme toute spirituelle , & par conséquent immortelle ? C'est à cette spéculation sublime que le sage Mentor applique souvent son Disciple. Eh ! quels fruits n'en tire-t-il pas ?

Je fais que ces fruits paroîtront imaginaires à la plupart des hommes; je fais que parler de l'ame aujourd'hui, c'est comme si l'on parloit d'une chimere; je fais qu'on ne s'attache qu'aux objets extérieurs, & qu'on s'embarrasse peu de la lumiere intérieure qui nous les fait connoître. Cependant négligerons-nous, pour cette raison, de remonter à la source de nos raisonnements & de nos réflexions? On peut bien dire de notre ame ce que Mr. de Fontenelle a dit de l'imagination du célèbre Mallebranche: Elle sert des ingrats. Chacun emprunte de cette ame les moyens de s'élever, de s'aggrandir, les moyens de connoître la nature, d'imaginer les arts; & chacun ignore son excellence &

sa capacité : on abandonne à quelques Métaphysiciens, qu'on traite de visionnaires, le soin de considérer l'ame & de s'en occuper. Malheur étrange, qui rend notre siècle le regne de la frivolité ! malheur, qui faisoit dire au Prophete Jérémie : Toute la terre est dans la désolation, parce qu'il n'y a personne qui réfléchisse sur soi-même. *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde.*

Un jeune Seigneur élevé dans de tels principes, s'accoutume à saisir les choses dans leur vrai point de vue : il ne regarde plus ce monde que comme une décoration de théâtre qui va bientôt disparoître ; il n'estime plus de trésor que celui qu'il possède au-dedans de lui ; il

56 LE VERITABLE

reconnoît qu'il n'y a de vrais ennemis à craindre que ceux qui peuvent nuire à l'ame; que le gain de l'univers entier ne serviroit de rien, si l'on venoit à la perdre. On dégage ainsi les créatures de cette espèce d'alliage que nos passions mettent par-tout; on démêle le faux clinquant qui séduit, & l'on approfondit les raisons de ce qui nous étonne ou nous enchante. Nous devenons alors Philosophes presque en naissant, & chaque objet n'ayant plus rien en lui-même qui puisse nous en imposer, nous l'évaluons au poids du bon sens; & après cette opération, nous le méprisons, ou nous l'estimons.

Heureuse la Philosophie qui naît du fond de notre ame, & non du

trouble de nos passions, qui s'appuie sur la raison, & qui combat les préjugés ! Elle s'étend à mesure que nos années, elle entretient la paix, elle nourrit le plaisir, & elle triomphe de toutes les situations critiques auxquelles la fortune nous expose. Les jours ne sont plus à charge, lorsqu'on fait solidement penser : la mélancolie, si ordinaire parmi les hommes même les plus voluptueux, n'a aucune prise sur celui qui réfléchit ; par-tout il se trouve bien, parce que par-tout il a la société d'une ame qu'on ne sauroit lui ravir. Telles sont les ressources que le véritable Mentor fournit à la jeunesse naturellement volage ; tels sont les objets qu'il lui présente,

mais avec ces charmes qui rendent aimables les choses mêmes les plus abstraites.

De la connoissance de soi-même, on passe insensiblement à la connoissance des autres ; mais à laquelle on ne peut jamais parvenir, sans le secours des sciences. N'est-il pas étonnant que ces sciences si dignes de l'homme échappent à la plupart des Seigneurs ? On sent qu'ils s'y appliqueroient avec succès dès leurs tendres années , on sent qu'ils en feroient par la suite un usage admirable, & on néglige un si beau moyen de procurer à l'univers des pépinières d'hommes illustres & savants. Mon fils, dit un pere, n'est point né pour apprendre la Rhétorique & la Philosophie ; j'en veux

faire un Militaire ou un Ambassadeur ; rien de plus. Quel langage ! L'art de la guerre ne fera donc qu'un mécanisme qui consistera à se battre à coups de canon & d'épée ? une ambassade ne sera donc qu'un voyage d'appareil & qu'une visite de cérémonie ? Mais si l'on vouloit raisonner, on sentiroit que toutes les sciences, pour ainsi dire, entrent dans la définition d'un bon Guerrier ; on sentiroit qu'un Ambassadeur, dénué de talents & de connoissances, n'est qu'un complimenteur imbécille qui va traîner dans une Cour étrangère sa propre honte & celle du Souverain qui l'envoie.

Il ne faut pas entendre ici par le mot de sciences, les éléments d'inf-

truction qu'on donne dans les Colleges. Comment appellerions-nous sciences ce qui n'en est que l'alphabet? Tout jeune homme, à la fin de son cours classique, n'est qu'en état d'apprendre. Je nomme sciences, les découvertes de la nature, la connoissance de ses phénomènes, le détail des Nations, de leurs loix, de leurs usages, de leurs mœurs, l'ordre des temps & des événements. Voilà le grand Livre que doivent feuilleter les Seigneurs. On se rappelle combien un grand Roi, qu'il est inutile de nommer, se repentoit de n'avoir point eu la ressource des Sciences: aussi se dédommagea-t-il de ces contretemps, en protégeant tous les Savants d'une manière distinguée; il rechercha

dans les autres ce qu'il ne pouvoit trouver au-dedans de lui. Colbert, Ministre , & presque sexagénaire, retourna au Latin & au Droit. Mr. le Tellier, Chancelier de France, se faisoit répéter la Logique, pour pouvoir en discourir avec ses petits enfants.

Nous ne voulons certainement pas qu'on fasse d'un jeune Seigneur un Poëte, un Orateur, un Géometre : mais il convient de le familiariser avec la Poésie, la belle Eloquence & la Philosophie ; il convient de former en lui-même un cabinet intérieur, orné de différentes connoissances, où il puisse entrer au milieu de la foule, où il puisse s'entretenir en secret, & d'où il puisse tirer des principes & des

conséquences relatives aux besoins de son état. Un jeune homme qui aime à se trouver seul de temps en temps, qui fait rendre son bonheur indépendant des lieux & des compagnies, a fait dans des études un grand progrès. Soit que le sort le transporte au milieu des campagnes ou sur les mers, il s'en console. Une plume, un livre, un compas deviennent alors sa ressource, & lui tiennent place de tous les spectacles & de tous les jeux.

Les sciences nous accompagnent par-tout, dit Cicéron; elles voyagent avec nous, elles dorment avec nous, elles font nos délices, & nul ne peut nous ravir ce trésor. Heureux trésor ! il satisfait plus l'homme que toutes les richesses en-

semble. Il le place par-tout comme dans son centre : car on ne rencontre point de Pays où l'on ne trouve des Citoyens éclairés , & sur-tout depuis le siècle dernier, siècle où le goût des Sciences & des Arts s'est plus ou moins répandu. Chaque partie de l'Europe a su participer au lustre dont le regne de Louis le Grand décora les Sciences & les Savants. Allons à mille lieues ; nous entendrons citer les Auteurs qui nous sont familiers, prononcer sur eux le même jugement que nous en portons , répéter les mêmes anecdotes qui nous ont plu, & les mêmes faits qui nous ont frappés : car, il faut l'avouer, les hommes instruits se ressemblent presque partout ; ils se fixent également sur l'a-

gréable & l'utile. Aussi peut-on dire que la Science mérite, encore plus que le Commerce, d'être appelée le lien des Nations. On croiroit que tous les Peuples de concert se sont donné le mot pour estimer tel Livre & pour chérir tel Auteur. Ainsi l'étude réunit dans un même point, une multitude d'esprits tous différents les uns des autres.

Mais que de branches diverses forties de cette science, qui, comme un arbre énorme, a sa tige jusques dans les cieux, & ses racines jusques dans les entrailles de la terre! Le véritable Mentor connoît toutes ces branches, & il en raisonne avec son Eleve.

Commençons par la Logique,

l'art de bien penser. Celle qu'on donnoit jadis étoit pitoyable , & celle qu'on donne encore quelquefois aujourd'hui , presqu'inutile. On veut apprendre à la jeunesse à raisonner, & on ne lui apprend qu'à sophistiquer. Notre Logique est souvent un assemblage de distinctions qui rendent tout problématique. Aussi Du Han, Professeur de Philosophie dans le siècle dernier, composa-t-il un Livre intitulé : *Philosophia in utramque partem*. La Logique, si elle étoit véritable, rendroit l'esprit juste : c'est sa fin. Rien de plus nécessaire que cette justesse dans le commerce de la vie. Celui qui par malheur ne l'a point en partage , produit le même effet au milieu de la société,

qu'une cloche fêlée dans une agréable sonnerie. Il trouble l'harmonie, & cette dissonnance retentit jusqu'au fond de l'ame de quiconque a du bon sens. Plût à Dieu que cette réflexion passagere engageât les Maîtres à réformer encore leur Logique, & à suivre, par exemple, le plan de celle de Port-Royal! Mais chaque Maître veut faire une Logique à sa façon. Et qu'en résulte-t-il? Presque tous les jeunes gens étudient la Logique, & presque tous les jeunes gens ne savent pas raisonner. Le monde fourmille d'esprits hérissés de sophismes & de paradoxes. Nous aurions ici beau champ pour tourner en ridicule ceux qui débitent encore le jargon scotistique; mais ils sont assez pu-

nis d'enseigner de pareilles inepties avec gravité, & trop punis d'y ajouter foi comme ils osent le faire.

La Morale, l'ame de la Religion & de la vie civile; se défigure de jour en jour. Chacun y ajoute ou en retranche, selon sa passion & son caprice. Combien d'erreurs enfantées à cette occasion! erreurs dont les païens auroient souvent rougi! La conscience du véritable Mentor, secondée de Livres exacts, & à l'abri de tout soupçon, dicte des préceptes certains, & guide les mœurs du Pupille. Le fondement de la Morale est cet axiome gravé dans tous les cœurs : *Alteri ne feceris quod tibi fieri non vis.* Axiome, qui, renfermant l'amour du prochain, doit renfermer, à plus forte

raison, celui de Dieu, puisque l'un n'est qu'une conséquence de l'autre.

Quant à la Métaphysique, on peut gémir de la voir exilée de l'univers; car nous n'avons garde d'honorer d'un si beau nom, ce verbiage qu'on débite dans les Colleges. Nous appellons Métaphysique, la connoissance de Dieu, la connoissance de nous-mêmes, celle, en un mot, que le célèbre Malebranche a si bien expliquée dans sa recherche de la vérité. Mais qui est-ce qui s'applique à cette étude? On la regarde comme inutile, ou comme le fruit de l'imagination: aussi le Philosophe que nous venons de citer, n'est plus qu'un beau rêveur. Voilà comme on le définit; non qu'il ait effectivement rê-

vé, mais parce qu'il n'est plus à la mode. Quoi qu'il en soit, la Méta-physique ne cessera point d'être la science par excellence; & quiconque voudra s'élever au-dessus des sens, s'attachera à ses principes. Ils sont lumineux, ils sont vrais, & ils nous transportent dans une immensité pour laquelle nous nous sentons nés. Je ne connois point d'étude plus propre que celle-ci, à détacher la jeunesse de ses plaisirs; & voilà pourquoi le Mentor la fait entrer, pour ainsi dire, dans toutes les actions de son Elève. Alors un Seigneur devient Métaphysicien, sans presque s'en appercevoir, & sans avoir l'inconvénient de pousser jusqu'à l'abstraction.

La Physique, plus perfectionnée

dans le siècle où nous vivons, nous offre une foule de bons Auteurs, qui en ont traité. On s'en sert & on les cite, comme de riches sources où l'on peut puiser les secrets de la Nature. On familiarise un Disciple avec ces grands Physiciens que l'Angleterre & la France ont produits; on l'accoutume à retenir les noms de Descartes & de Newton, & on lui persuade bien que la Philosophie de ce dernier n'eût jamais existé sans celle du premier, quelques éloges qu'on lui donne aujourd'hui: mais peut-être Newton seroit-il le plus grand ennemi du Newtonianisme, s'il renaîssoit dans cent ans, comme Descartes combattroit infailliblement son propre système, s'il ressuscitoit à

présent. Ces réflexions faites devant la jeunesse, l'accoutument à se défier toujours de ce qui n'est qu'hypothese, & à jeter un coup d'œil sur cette foule de Philosophes que de siècle en siècle on a cru des oracles, & dont on se rit maintenant. Ce n'est point par des leçons en regles qu'on instruit un Seigneur sur des matieres de Physique. Le grand livre de la Nature, ouvert à tout le monde & à tout moment, fournit, sans cesse, l'occasion d'en parler. La nuit même ne sauroit empêcher de lire dans ce livre, puisque le firmament devient alors la plus belle école où nous puissions étudier. Tycho-Brahé passa les nuits à observer les astres.

Oserons-nous hazarder ici ce que nous pensons des Mathématiques ? Elles ne doivent occuper un Seigneur , qu'autant qu'elles contribuent à lui donner du goût pour l'application. Cette Science , quoiqu'immense dans son étendue , n'est peut-être pas aussi généralement utile que le publient ses Panégyristes. On voit tous les jours de grands Mathématiciens ne réduire l'art de tracer des angles , des quarrés , des lignes , qu'à de stériles spéculations , & mourir enfin , après des cinquante années d'étude , sans avoir fait d'autres ouvrages que d'inutiles calculs. On se contentera donc de donner quelques éléments d'Algebre , de Géométrie & d'Arithmétique ; mais on insistera sur
le

le Dessein, sur la connoissance de l'Architecture civile & militaire. Ces choses sont d'usage, & reviennent trop souvent dans le commerce de la vie, pour pouvoir les négliger.

La Théologie paroît une science étrangere à tous les Seigneurs, parce qu'ils n'en ont gueres d'idée. Ils ne connoissent de Théologie que cette scholastique qu'on enseigne sur les bancs, & qui ne convient, en effet, qu'aux Ecclésiastiques : mais il est une Théologie familiere que la Noblesse ne doit pas ignorer. Elle a pour objet la connoissance des Dogmes & des Conciles, enfin l'Histoire de l'Eglise. Convient-il que des Chrétiens soient tellement étrangers au

Christianisme même, qu'ils n'en sachent ni l'économie, ni les combats, ni les victoires? La plupart des jeunes gens ont à peine une notion des Fêtes qu'on célèbre dans le cours de l'année. Ils assistent aux Offices divins, sans en pénétrer l'esprit; ils confondent les Ouvrages des Peres avec l'Ecriture sainte, les conseils avec les préceptes. Quelle honte pour eux & pour ceux qui les ont élevés! On connoît les scènes de théâtre, ses décorations, ses usages; & l'on ignore les cérémonies de l'Eglise & ses coutumes. Ne nous étonnons plus si la jeunesse s'ennuie toujours dans nos Temples: elle s'y trouve comme dans un Pays étranger, où rien ne la frappe, & où rien ne l'inté-

resse ; elle ouvre les yeux, & elle ne voit point ; elle prête les oreilles, & elle n'entend point. Cependant que de magnificence & de dignité dans le culte divin ! dit la Bruyere ; que d'élévation dans les Pseaumes ! que de majesté dans les chants ! que de pompe dans les Solemnités ! tout édifie & tout annonce la présence du Saint des Saints. Je voudrois qu'on obligéât les jeunes gens à apprendre par cœur les Pseaumes & les hymnes qu'on chante aux jours de fêtes, ainsi que les Epitres & Evangiles des Dimanches, & qu'on leur fît lire régulièrement saint Paul, cet Apôtre incomparable, qui confond la fausse sagesse du siecle, & qui a réfuté d'avance les impies d'aujourd'hui.

Nous allons parler maintenant d'une Science bien bornée, en comparaison de la Théologie dont nous venons de dire un mot. J'entends la Géographie, qui n'ayant rapport qu'à cette Terre, une des plus petites planètes de l'Univers, ne peut être beaucoup étendue; mais vu les limites de nos connoissances, & l'ordre de la Providence qui nous a placés ici-bas pour quelque temps, & qui nous a rendu habitants de cette vallée de larmes, il est bon d'avoir une idée de notre Globe. C'est, d'ailleurs, parce que la Terre est peu de choses en elle-même, qu'il seroit honteux d'ignorer ce peu de chose. Nous sommes sortis de son sein, & tout-à-l'heure nous y devons rentrer; hâtons-nous

donc de parcourir sa superficie, de distinguer ses montagnes, ses rivières & ses Villes. Un jeune Seigneur est ravi lorsqu'il commence par étendre ses idées sur une région qui semble s'étendre à son tour. On profite de l'impression que cause cette joye; on promene ses pensées avec celles d'un Eleve, & on fait des remarques sur tous les Lieux. On lui représente d'abord la position & la fondation de la Cité qu'il habite, de la Province où il est né, & on le conduit ainsi de degré en degré jusqu'aux extrémités du Monde.

L'Histoire, ce tableau mouvant des vertus & des vices; l'Histoire, ce Livre universel où chacun se retrouve; où chacun lit les progrès des Arts & ceux de l'ambition, le com-

mencement des guerres & leur succession , l'origine des Empires & leur décadence , les intrigues des Cours & leurs révolutions, ne peut échapper aux yeux d'un jeune Seigneur. Tout nous avertit d'apprendre l'Histoire; les tombeaux que nous foulons aux pieds, les maisons que nous habitons, les endroits que nous parcourons. Il n'est pas jusqu'à la poussière qui s'élève souvent à notre vue, qu'on ne puisse regarder comme des débris de Conquérants & de leurs armées entières. Un Gouverneur ne manque point de prendre occasion de tous ces objets qui nous environnent, pour instruire son Disciple de l'Histoire. Il lui retrace, d'une manière frappante, chaque événe-

ment ; il en fixe l'époque , en rétrogradant jusqu'au premier Homme , & par-tout il parle comme l'Ouvrage du grand Bossuet sur l'Histoire universelle , Ouvrage où l'on entrevoit à chaque page les traces de la Divinité , qui punit & qui protège , qui élève & qui abaisse , qui édifie & qui renverse. L'étude de l'Histoire devient , par ce moyen , une source de réflexions ; mais on néglige trop celle de son temps. Il semble qu'il n'y ait que les Grecs & les Romains qui doivent nous intéresser , comme si chaque siècle n'étoit pas une répétition du précédent , comme si nos Contemporains n'avoient ni passions ni vertus , & comme s'il n'y avoit plus de rôle important à jouer aujour-

d'hui dans l'Univers. Sans doute des événements dont je puis être le témoin, m'affecteront davantage que des faits souvent douteux, & qui vont se perdre dans les ténèbres de l'antiquité : c'est pour cette raison qu'on accoutume de bonne heure un Seigneur à lire les Gazettes.

Je fais que, par un ridicule abus, nos Gazetiers se plaisent à remplir les feuilles de mille frivolités. On parcourt ordinairement des pages entières, sans y lire autre chose que tel Souverain a dîné en public, ou qu'il a chassé : mais je fais qu'au milieu de ces détails mêmes on trouve toujours des faits qu'on ne doit pas ignorer ; il y a toujours dans les Royaumes certaines circulations

de passions & d'intérêts, dont le récit devient utile par les conséquences qu'on en tire. C'est à ce récit que le Mentor rend son Eleve attentif. Il lui montre comme au doigt & à l'œil, l'agitation des hommes, leurs conseils, leurs projets. Eh! quel bien n'en résulte-t-il pas? On connoît ses Contemporains, on apprend ce qu'ils valent & ce qu'ils peuvent; on trouve les uns supérieurs à leur siècle, & les autres inférieurs. Car, qu'on y prenne garde, il n'y a de jugement que par comparaison; de manière que si après avoir vu séparément les objets, on ne les rapproche ensemble pour les revoir, il est impossible de bien décider. Voilà comme un jeune homme apprend insensiblement.

ment à connoître les Maisons régnantes, les intérêts de chaque Souverain & ses prétentions. Cette connoissance le rend politique & capable de percer dans l'avenir, mais avec discrétion, crainte d'imiter ces gens oisifs qui reglent les Etats selon leur caprice, & qui voyent des colosses où il n'y a que des atomes. Si les Gouverneurs suivoient ce plan, on ne rencontreroit pas tous les jours des Seigneurs qui ignorent jusqu'aux branches de leurs familles & jusqu'à la succession de leurs aïeux. Ils savent à peine, & dans quel siecle ils vivent, & ce qu'ils sont, & à qui ils appartiennent. Le vrai Mentor sent ces inconvénients, & il les prévient.

Le Droit a trop de rapport avec

nos propres intérêts, pour le laisser à l'écart. Il traite des Loix, des Coutumes, & nous met, par conséquent, en état de conserver nos biens, ou de les revendiquer. On fait, à l'aide des connoissances qu'il procure, décider à coup sûr entre le tort & la raison. Il a fallu que le monde intelligent eût des regles, ainsi que le monde physique, & que chaque Nation suivît une discipline analogue à son genre de vie & à son climat. Ces regles recueillies en différents Codes, sont l'objet de l'attention d'un Seigneur qui aime à s'instruire, & qui veut apprendre les bornes & l'étendue de l'autorité qui le gouverne. Il faut, dans cette étude, tenir le milieu entre les Italiens & les François. Les

uns étudient trop le Droit, & les autres ne l'étudient point assez. Je n'entends point ici les hommes dont la profession est de savoir la Loi; on en trouve par-tout qui s'y appliquent avec succès.

Passons maintenant à la Médecine, & convenons que ses éléments doivent faire partie d'un plan d'éducation. Notre corps, toujours fragile & toujours plein de besoins, nous demande des remèdes qu'il faut connoître; les plus simples sont les meilleurs, & ce sont ces simples mêmes qui naissent dans nos jardins. Le Sage nous y renvoie comme à la source des guérisons. Pourquoi négliger des moyens si faciles, & se remettre entre des mains étrangères, lorsque la raison

est encore à nous ? Un Pilote n'abandonne le gouvernail du vaisseau, que lorsque sa raison l'abandonne lui-même. Tant que nous nous possédons, & que nous connoissons notre mal, nous devons donc être en état d'y remédier. Je fais qu'il faut faire de bonne heure l'apprentissage de cet Art, quoique l'expérience sur cet article soit le meilleur maître. Cette expérience naît de l'attention que nous donnons aux maladies courantes qui arrivent sous nos yeux, & du soin que nous prenons de nous informer de la manière dont on les traite. Rien de plus ordinaire que de voir des Seigneurs autant effrayés d'une migraine, ou d'une fièvre éphémère, que s'ils avoient une attaque

d'apoplexie, ou une fièvre putride. Ils sont hors d'eux-mêmes, & se tranquillisent à peine à l'arrivée d'un Médecin qu'on fait venir à la hâte.

Le Disciple, formé par le véritable Mentor, fait distinguer les maladies journalières de celles qui sont sérieuses. Il connoît la constitution de son corps, & le changement que l'abondance du sang & de la bile, ou enfin le mélange de l'un & de l'autre, peuvent y apporter. Ce n'est pas un petit avantage de bien savoir la construction de notre machine & tout le jeu de ses ressorts : on en sent l'utilité dans mille occasions. Qu'on ait besoin, par exemple, de se faire ouvrir la veine au milieu de ces campagnes où l'on ne rencontre souvent que

des Chirurgiens tout-à-fait ignorants, & qui savent à peine tenir leur lancette; on ne leur présente que la Céphalique, cette veine qu'on trouve au bras au-deffus de la Médiane & où il n'y a point de danger. Qu'on ait besoin d'une médecine, on en regle la dose, & l'on en détermine la qualité, parce que l'on connoît son propre tempérament. Il faut s'accoutumer à ne jamais prendre une médecine, sans savoir auparavant de quoi elle est composée, & quelle doit être sa vertu.

Je voudrois que chaque homme étant en santé, écrivît les maladies auxquelles il est sujet, & la cause de ses maladies. Le Médecin à qui l'on remettroit ces détails dans un

cas de danger, sauroit à quoi s'en tenir, & appliquer le remede nécessaire; car rien n'est plus périlleux que de traiter également les mêmes maladies. Ce qui a guéri celui-ci, fera mourir celui-là. Les corps ne se ressemblent pas, les forces sont inégales & les humeurs différentes; mais pour prévenir les maux, on peut dire, en général, que la diète, l'usage de l'eau & du lait, quand l'estomac le souffre, sont les meilleurs préservatifs. L'eau, quoique plusieurs s'en moquent, (sans doute parce que c'est trop commun) répare l'humeur radicale, sert à toutes les coctions qui se font dans notre corps, distribue l'aliment qui nourrit nos parties, tempere les chaleurs, & dissipe en-

fin la bile : elle guérit souvent les fièvres, les maux de tête, de gorge & d'estomac, mais pourvu qu'on en boive alors en grande quantité. Outre que je parle ici par expérience, j'ai le temoignage de Galien en ma faveur. Il a laissé par écrit, qu'il n'a jamais vu aucune personne attaquée de fièvre ardente, qu'il n'ait guérie, après lui avoir donné abondamment de l'eau fraîche à boire. Mr. Hecquet a parlé aussi avantageusement de l'eau dans ses derniers temps ; & on a remarqué que les Iroquois, les Hurons & les Algonquins ne vivent pas si longtemps, & sont sujets à des maladies surprenantes, depuis qu'on a porté du vin & de l'eau-de-vie, ou plutôt de l'eau-de-mort dans le Canada.

Ajoutons à cette digression , que ceux qui ne boivent que de l'eau , ont , pour l'ordinaire , la vue plus perçante , l'esprit plus éclairé , qu'ils aiment davantage les Sciences , & qu'ils sont plus propres au conseil & aux grandes affaires. Le vin , lorsqu'il n'est employé que pour ôter la crudité de l'eau , ou pour ranimer les esprits de temps en temps , devient une boisson excellente , & c'est alors qu'on peut dire : *Vinum lætificat cor hominis.*

Nous placerons ici une réflexion au hazard ; car nous sentons la difficulté de la réduire en pratique. Si chaque homme prenoit une nourriture qui lui fût propre , chaque homme , je pense , vivroit plus longtemps ; car pourquoi des corps bien

constitués dépérissent-ils, quoique sans accident, avant l'âge de quarante & cinquante ans ? la vie ordinaire devroit s'étendre jusqu'à soixante & dix & quatre-vingt ans, selon la remarque du Prophete : mais tel à qui il ne faudroit que l'usage de la viande, mange du poisson ; & celui qui devroit ne vivre que de volatiles, mange des bêtes à quatre pieds. Il en est de même à l'égard des œufs, des racines & du laitage, qui ne conviennent pas également à tout le monde. Tous savent que les tempéraments sont différents, & tous se rassemblent à une même table, & prennent les mêmes aliments. Si la difficulté de traiter chaque personne selon ses besoins, rend notre

avis comme impraticable , la tempérance doit au moins y suppléer , & sur-tout chez les jeunes Seigneurs qui mangent souvent sans regle & sans nécessité. Cela s'appelle se préparer des maladies , & filtrer sa mort peu à peu. Le Mentor y pourvoit , & empêche ces petits repas indiscrets que le caprice ou l'oisiveté des Grands fait imaginer.

Après avoir parlé des Sciences , il faut dire un mot sur la maniere d'en discourir , & c'est ce qu'on ne fera jamais bien sans le secours de la Rhétorique. L'art de bien s'exprimer doit sur-tout briller chez les Seigneurs obligés de converser plus noblement que le vulgaire. Combien de circonstances où un

homme de qualité doit paroître en public, y faire un compliment, & répondre à ceux qu'on lui fait ? Aussi pouvons-nous assurer que le savoir le plus nécessaire aux Grands, celui dont ils font plus d'usage, est le talent de bien écrire & de bien parler. Mais quand l'acquerront-ils, s'ils ne prennent les leçons d'un Guide éloquent ? On fait le succès qu'avoit eu l'éducation donnée à Mr. le Duc de Bourgogne par l'immortel Fénelon. Ce Prince s'exprimoit comme Télémaque, parce qu'il avoit souvent entendu Mentor. Car il faut se persuader que ce ne sont point des figures de Rhétorique apprises par mémoire, qui forment à l'éloquence naturelle : la lecture des beaux Ouvrages, la

conversation des hommes diferts; voilà les moyens de devenir difert foi-même. Ajoutons qu'un Gouverneur indique à son Eleve les véritables sources du beau, & qu'il l'oblige à écrire des lettres sur le ton sérieux & badin, de compliment & de recommandation, plus ou moins relevées, & plus ou moins respectueuses. On n'écrit pas à son égal comme à son supérieur. Nous ne saurions donc trop recommander l'usage des lettres. Celles de Madame de Sévigné sont des modèles en ce genre, si l'on en excepte la tendresse outrée qu'elle a pour sa fille.

Quant à ce qui concerne la Poésie, nous la jugeons trop belle pour ne pas fixer quelquefois un Sei-

gneur , & trop peu importante pour le captiver. Il feroit honteux, à un certain âge, de n'avoir lu, ni Virgile, ni Horace, ni Boileau. On doit même retenir quelques Vers de ces Auteurs, non pour les citer en pédant, mais pour répandre l'aménité dans un repas, ou dans une conversation. La Poésie élève l'ame, elle inspire des sentiments, elle épure le langage, & il n'est point de vrai Mentor qui n'en conseille la lecture, & qui ne soit charmé de voir son Eleve faire par hazard une Chanfonnette ou une Epigramme. Louis le Grand ne dédaigna pas de fredonner quelques *impromptus* de sa façon; mais il faut que ces vers, pour être bons, naissent de l'occasion. Ainsi sous l'om-

brage d'un chêne, ou sur le bord d'un ruisseau, on pourra chanter les douceurs de la solitude, & au milieu d'une fête galante, en célébrer les agréments,

Il y en a qui s'imaginent qu'à force de lire & de parcourir un tas de volumes, on devient savant. Les intempérances de lecture n'ont jamais fait un grand maître. Un Philosophe croyoit faire son éloge en s'appellant, *homo unius libri* ; il vouloit par-là donner à entendre qu'il n'étudioit jamais plus d'un Livre à la fois. Il seroit à souhaiter d'avoir un abrégé de tout ce que les fameux Auteurs ont écrit de meilleur. Ce seroit un élixir, qui nous communiqueroit le véritable génie des grands Hommes. On a suivi ce
plan

plandans une Bibliotheque poétique donnée en France depuis peu. On a réduit à quatre volumes tous les Poëtes François, parce qu'on n'en a extrait que l'agréable & l'utile. Le véritable Mentor a soin de faire faire ces abrégés, en ne mettant entre les mains de son Disciple qu'un petit nombre de Livres choisis. Ainsi sur la Poésie il donne l'Ouvrage dont nous venons de parler, en y joignant le Paradis perdu de l'incomparable Milton, la Henriade, & la Jérusalem du Tasse: sur la Médecine, un Traité d'Anatomie, les Aphorismes de Boerhaave, & le Dictionnaire de Léméry: sur la Rhétorique, le Discours sur l'Eloquence par l'élégant Fénélon, les Oraisons funebres du grand Bos-

fuet, celles de Fléchier, & ses Panegyriques des Saints, avec la Préface de cet Ouvrage, qui vaut encore mieux que l'Ouvrage même; le Petit Carême de Maffillon : sur l'Histoire, le Discours du grand Bossuet, chef-d'œuvre en ce genre; Tacite, Tite-Live; l'Histoire ancienne & Romaine, par Rollin; les Annales d'Italie, par Muratori; les vies de Julien & Jovien par Mr. de la Bletterie, ainsi que celle de Charles XII. & de Pierre le grand, par Mr. de Voltaire: sur la Géographie & la Mythologie, l'Ouvrage de l'Abbé Banier: sur la Logique, celle de Port-Royal: sur la Morale, l'Art de se connoître soi-même, par Abbadie, les Caracteres de la Bruyere; la Conversation avec soi-même, &

la Jouissance de soi-même; les essais de morale du célèbre Nicole : sur la Métaphysique, l'Homme de Descartes, & la Recherche de la Vérité, par le célèbre Mallebranche: sur la Physique, la Pluralité des Mondes de Mr. de Fontenelle; le Newtonianisme des Dames, par Mr. Algarotti; le Spectacle de la Nature, par Mr. Pluche: sur la Théologie familière, l'Existence de Dieu, par Mr. Fénélon; les Pensées de Pascal; l'ouvrage des six jours par l'immortel Duguet; les Mœurs des Israélites & des Chrétiens, par Mr. l'Abbé Fleuri, & ses admirables Discours sur l'Histoire Ecclésiastique; le Tableau de la Mort; la Vérité de la Religion Chrétienne, par Abbadie; & le Poëme de l'Anti-Lucrece, par

le Cardinal de Polignac, ainfi que celui de la Religion, par Mr. Racine; l'un écrit en Latin, & l'autre en François, ont chacun en leur genre des arguments & des beautés qu'on ne peut affez admirer : fur les Mathématiques, les Eléments de Mr. Rivard; les Récréations d'Ozanim : fur toutes les Sciences enfin, les Entretiens du P. Lamy, Livre qu'on ne fauroit trop confeiller; la Maniere d'étudier & d'enseigner, par Mr. Rollin : & parmi les Romans, Télémaque; c'est le feul qui vaille la peine d'être lu. Les autres, quelque bien écrits qu'ils foient, ne contiennent que des chimeres dont notre cœur & notre imagination n'ont pas befoin. Le merveilleux ne doit plaire qu'autant qu'il

est vrai, & les Histoires n'en manquent point. Je voudrois aussi qu'on parcourût Moreri, en donnant une heure & demie chaque jour à cette lecture, qu'on arrangeroit dans sa tête selon l'ordre chronologique. Voilà, comme on voit, une bien petite Bibliothèque, puisqu'elle ne monte pas à une centaine de volumes; mais les conversations intéressantes du Mentor y suppléeront, ainsi que la lecture de quelque bon journal où l'esprit de parti ne domine pas. Cette dernière façon d'instruire a beaucoup plus d'analogie avec l'état des jeunes Seigneurs qui ne sont faits, ni pour être des Bibliothécaires, ni des Savants d'une érudition consommée. Il suffit qu'ils sachent parler de tout

à propos, & qu'ils ne paroissent pas étrangers au langage des hommes érudits, ainsi qu'à leurs Ouvrages. Rien de plus honteux que de voir de jeunes gens bâiller, sitôt qu'on parle science, de voir qu'ils confondent les lieux & les temps, & qu'ils ne connoissent absolument rien dans la nature. Pour remédier encore mieux à ces inconvénients, le Mentor engagera quelque personne capable à réduire en forme de catalogue alphabétique, les noms des principaux Auteurs de ces derniers temps, avec une très-petite analyse de leurs Ouvrages.

Par exemple, on y liroit à la lettre, B : Bourdaloue, Jésuite, & fameux Prédicateur François, du siècle dernier, a rétabli le goût de la

Chaire. A la Lettre *N* : Newton, Philosophe Anglois, par l'effort de son génie & de ses recherches, découvrit les plus beaux secrets de la Physique, inconnus jusqu'alors. A la lettre *P* : Pascal, fut un Ecrivain & sublime profond : il confondit les corrupteurs de la Morale, les Déistes & les Athées ; il donna dans telle année tel & tel Ouvrage ; ainsi du reste.

Tel seroit le catalogue alphabétique, dont l'étendue ne contiendrait peut-être pas trois cents pages ; mais ces pages apprises par cœur, donneroient à un Seigneur une idée des Auteurs & des Ouvrages qu'on cite le plus souvent : elles le mettroient en état de reconnoître, au milieu d'une Biblio-

theque, lesEcrivains modernes, & lui feroient souvent naître le defir d'en lire quelques-uns.

Il y a un écueil à craindre chez les Seigneurs qui ont de l'esprit & des connoiffances; écueil qui feroit souvent defirer de les voir ignorants; c'est la fuffifance. Un jeune homme parvenu à avoir quelques notions de la nature & du monde littéraire, fe confidere foi-même comme un Aristote. Ses regards, en conféquence, ne font que des airs de mépris; fon rire qu'un ris de pitié; fes paroles, que des raileries; fa démarche, qu'insolence & fierté. Il s' imagine que toute la fcience & tout le bon fens logent dans fa tête, qu'il est enfin l'oracle qui a droit de prononcer. Au mi-

lieu de ses maîtres il parle seul, & toujours il condamne, il approuve, il décide. Le Mentor habile prévoit ces suites funestes, dès les premiers instants qu'il forme son Eleve; il imprime bien dans son cerveau, & encore plus dans son cœur, que le Philosophe vraiment éclairé fut celui qui disoit : *J'en fais assez pour savoir que je ne fais rien*; il lui répète souvent qu'on feroit un Dictionnaire encore plus ample de ce que les hommes doctes ignorent, que de ce qu'ils ont appris; que l'esprit le plus brillant n'est qu'une étincelle, dont l'éclat se dissipe au moindre accident. La simplicité fut toujours compagne de la véritable science. De fameux Anglois, venus de Londres à Pa-

ris uniquement à dessein de voir le célèbre Mallébranche, le trouverent plus admirable au milieu d'une troupe d'enfants avec lesquels il s'amusoit, que dans ses Ouvrages mêmes.

Nous ne prétendons point ici que le Gouverneur doive lui-même enseigner les Sciences dont nous venons de donner une légère idée; c'est l'affaire du Précepteur & des Maîtres : mais le Gouverneur se fait un devoir & un plaisir d'interroger son Eleve de temps en temps, & de converser amicalement avec lui sur ses études, afin de juger de ses progrès, & de lui fournir de nouvelles réflexions. Le Gouverneur raisonne sur les Sciences, le Précepteur les enseigne; le Gour

verneur fait lire dans le cœur des hommes, le Précepteur dans les livres; le Gouverneur apprend les usages du monde, le Précepteur fait connoître les mœurs des Anciens; le Gouverneur forme le cœur & l'éleve, le Précepteur cultive l'esprit & l'enrichit; le Gouverneur ne prend jamais l'air pédant, le Précepteur ne le quitte gueres; le Gouverneur enfin est destiné pour la société, le Précepteur pour le Cabinet. Telle est la différence. Mais on confond presque par-tout aujourd'hui le Précepteur & le Gouverneur, & l'on ne croit voir également dans l'un & dans l'autre que de la pédanterie & un métier à gages. Cela est même poussé si loin, qu'un Gentilhomme

ne peut plus être compagnon de voyage de quelque Seigneur de ses amis , sans être regardé comme un Pédagogue.

Cependant il faut encore distinguer un compagnon de voyage d'un Gouverneur. Celui-ci reste long-temps avec son Eleve avant de voyager , & il en prend soin dès l'âge de dix à douze ans ; celui-là, au contraire , ne paroît que lorsqu'il s'agit de passer d'un Pays dans un autre : ainsi plusieurs Officiers, sans être Gouverneurs , sont tous les jours priés de donner un coup d'œil sur les démarches d'un jeune Capitaine ou Lieutenant. C'est de style dans les Armées. Mais les petits esprits qui sont incapables de discernement, ne manquent jamais

de nommer élève un Seigneur avec qui l'on voyage, quoiqu'on ne l'ait point élevé. Ils ne sauroient comprendre qu'un Gentil-homme puisse, à titre d'ami, s'affocier avec un autre, & parcourir divers Pays.

Les peres ne méprisent ordinairement les Gouverneurs de leurs fils, que parce qu'ils ignorent que, selon l'ordre de la nature & de la Religion, ils doivent être les premiers à faire cette fonction. La relation entre un Mentor & son Eleve n'est qu'accidentelle; mais elle est réelle entre un pere & ses enfants. Aussi ne peut-on assez blâmer la conduite de ces parents, qui ne voyent leurs fils que par hazard, qui ne leur parlent que pour les gronder, ou qui les traitent comme des étran-

gers. Combien de meres qui connoissent moins leurs enfants que leurs chiens , & qui laissent leur propre famille se consumer de désespoir & d'ennui dans un triste donjon , pendant qu'elles jouent , ou qu'elles perdent le temps à plaire & à babiller !

Cependant on aura beau multiplier les Précepteurs & les Gouverneurs , & surcharger les enfants d'exercices & d'études ; on réussira beaucoup moins dans leur éducation , que si l'on s'en méloit soi-même. Il n'est rien tel que l'œil du pere ; mais cet œil doit être éclairé , & ne pas appercevoir continuellement des défauts où il n'y a que des légéretés. Bien des parents étouffent l'esprit des enfants à force

de les gronder, de les intimider, & de vouloir les rendre parfaits. Aussi pouvons-nous assurer que personne n'est moins en état de juger des enfans, que leurs parents. Ou ils les croient des prodiges, & ils leur permettent tout ; ou ils les croient des monstres, & ils ne peuvent les souffrir. La vertu, qui tient toujours un sage milieu, nous apprend que les jeunes gens ne sont pas des hommes accomplis qu'on doit toujours admirer, ni des sujets incorrigibles qu'on doit toujours châtier.

Que les peres ne méprisent donc pas les Gouverneurs, s'ils veulent ne pas se mépriser eux-mêmes ; car le Mentor n'est que la représentation des parents : il n'agit qu'en leur nom, & finalement il tient leur pla-

ce. Qu'ils apprennent, s'ils osent avoir de l'orgueil, qu'il ne sauroit être plus mal placé que vis-à-vis d'un Gouverneur, & que tout Gentil-homme est bien plus honoré de faire la fonction de Mentor, que celle de Directeur de Théâtre, c'est-à-dire, de Danseurs, de Musiciens & de Farceurs. Cependant combien de Nobles ne rougissent pas de prendre cet emploi, & le croient égal aux charges les plus distinguées? La mode est un terrible tyran : elle fait, sans autres loix que ses caprices, déterminer les degrés de mérite ou d'honneur.

Mais parlons maintenant des Arts, qui doivent naturellement suivre les Sciences, & qui se réduisent à quatre, par rapport aux Sei-

gneurs : la Musique, les Armes, le Manege & la Danse. Il convient qu'un jeune homme de qualité sache quelque chose de la Musique; mais en Seigneur qui abandonne le talent d'exceller en ce genre aux Musiciens de profession. Philippe, Roi de Macédoine, disputoit avec un habile Symphoniste de la beauté d'un air: ce seroit grand dommage, lui dit le Symphoniste, que vous eussiez été assez malheureux pour savoir cela mieux que moi. Sage réponse, qui doit servir de leçon.

Les autres Arts que nous venons de citer, ont l'avantage de rendre le corps souple & dispos; & c'est un grand point: car le corps devant être l'interprete de l'ame, il faut l'accoutumer à se plier & à pren-

dre différentes postures selon les circonstances. Ici, c'est un pied, qui, glissant l'un devant l'autre avec grace, annonce le respect; là, c'est un signe de tête, qui, bien ordonné, dénote l'approbation. Ici, c'est un regard, qui, tombant sans affectation, exprime la modestie; là, c'est une démarche élégante, que produit une noble fierté. On jugera ces détails puériles, & cependant ce sont ces détails qui forment la symmétrie des sociétés, ce qu'on appelle enfin le savoir vivre. C'est pourquoi le Mentor a soin de donner un coup d'œil sur les différents Maîtres chargés des exercices corporels, crainte qu'ils n'entretiennent son Disciple de toute autre chose que de leur profession.

On ne sauroit bien profiter de ces leçons, si l'on ne regle les heures d'une journée. D'ailleurs, qu'est-ce qu'une vie toute en désordre, une vie où le jour devient la nuit, où jamais un moment ne ressemble à ceux qui ont précédé? Ainsi le sommeil qui ferme nos yeux, & qui suspend l'exercice de nos sens, doit s'écouler dans le temps où la nuit nous dérobe tous les objets. Pierre Czar, ce Philosophe singulier que Paris posséda quelque temps, dont la Moscovie se glorifiera à jamais, & que l'Europe admirera toujours, disoit, en voyant le lever de l'Aurore: Les hommes sont insensés de ne pas contempler chaque matin ce spectacle, le plus beau de l'Univers; ils s'amuse à

voir un portrait , ouvrage futile d'un mortel , & ils ne regardent pas le tableau de la Divinité même. Pour moi, ajoutoit-il, j'étends ma vie le plus que je puis, en dormant le moins que je peux.

Si ces réflexions pouvoient percer jusqu'au cœur des jeunes gens, on ne les verroit pas s'abandonner à toute leur mauvaise humeur, lorsqu'on les éveille par hasard, ou pour quelque affaire. C'est au réveil, dit-on, qu'on connoît l'humeur d'une personne, & l'on a raison. L'homme doux & poli s'arrache au sommeil d'une manière douce & tranquille; le brutal se récrie, & fait éclater tout son mécontentement. C'est pourquoi nous avancerons ici, contre le sentiment

de Montagne, qu'il est à propos que le Mentor fasse quelquefois éveiller son Disciple sans nécessité, non au milieu de la nuit, mais le matin. Cela accoutume un jeune Seigneur à quitter le sommeil, comme on quitte une promenade, avec le même sang froid & la même indifférence.

Le reveil nous engage à suivre la journée, & à dire un mot de ce que la jeunesse qui se trouve à la maison paternelle, doit faire chaque jour. Il faut distribuer le temps, de manière qu'il fournisse le loisir de lire quelques Ouvrages qui traitent des Sciences; il faut étudier l'Histoire & la Géographie, parcourir quelques endroits des meilleurs Orateurs & des meilleurs

118 LE VERITABLE

Poëtes Latins & François. Par ce moyen on entremêle des lectures amusantes à des lectures sérieuses, & on apprend tout à la fois, sans presque s'en appercevoir, à connoître les Sciences & la belle Eloquence. On ménagera quelques instants pour les donner au Dessëing, à la composition d'une Lettre au moins par jour, & il y aura une conversation réglée qui roulera sur ce qu'on aura lu. Le temps, quoique rapide, devient long, quand on fait le ménager.

On suivra le même ordre les Dimanches & les Fêtes, à la différence que les Offices divins prendront la place des études sérieuses, & que l'Histoire sainte & l'Histoire ecclésiastique remplaceront la Géo-

graphie & l'Histoire profane. Il y a des Poésies sacrées dont on réservera la lecture pour pareils jours, comme celles de Santeuil, Poëte Latin.

Nous supposons que l'étude des Langues a déjà précédé l'éducation dont nous parlons ici. Il est bien plus facile de les apprendre dans les premières années, & il n'est pas permis de négliger ce moyen de converser avec les différentes Nations. Aussi ne sauroit-on trop s'étonner de voir les François attentifs d'ailleurs à bien s'instruire, ne s'appliquer qu'à leur propre Langue. Je sais que cette Langue est devenue presque universelle; je sais qu'aujourd'hui tout veut être François, comme autrefois tout étoit Grec & Romain; car toujours il y eut

dans le monde une Nation privilégiée qui donna le ton : mais ne doit-on pas se mettre en état de lire, dans les sources, les bons Auteurs Italiens, Anglois & Allemands, & d'expliquer ses besoins lorsqu'on voyage chez les étrangers ?

Quant aux récréations toujours nécessaires après les exercices & les études, les jeux de billard, de paille, de balon & de mail, sont ceux qui conviennent. La chasse, de tout temps, fut le divertissement des grands Seigneurs & des Souverains mêmes, & il faut avouer que c'est un agréable amusement, tant qu'il ne dégénère point en passion : mais rien de plus ordinaire que de voir de jeunes gens de qualité perdre tout le fruit d'une heureuse éducation

tion à la poursuite d'un lievre ou d'un sanglier. Ils ne datent plus leurs jours que par les pieces de gibiers qu'ils ont tués. Quel malheur! Ainsi le vernis qu'on donne aux tableaux, ne dure que quelque temps; il s'évapore, & l'on n'apperçoit que de la toile & du bois.

Malgré la nécessité d'une vie sagement distribuée en différentes études & en différentes récréations, ce seroit une puérilité chez un Gouverneur de s'y astreindre au point d'être à la minute. Il faut une certaine aisance dans les occupations, qui les rende gracieuses. Loin de nous ces Gouverneurs, disons mieux, Précepteurs, qui comptent les quarts-d'heures par les doigts, qui ne parlent qu'à trois

temps, & qui ont l'œil & le visage toujours apprêtés. Si l'heure sonne, ils arrachent leur Eleve d'une compagnie, & ne lui laissent pas le loisir d'entendre une histoire déjà commencée. On peut bien définir ces pédants des hommes solennels; car ils semblent toujours représenter une décoration de fête ou de spectacle. Aussi les jeunes Seigneurs ne sauroient s'accoutumer à les voir tous les jours; ils ne peuvent même les souffrir, & ils n'ont pas tout le tort. Il faut engager un Eleve à s'acquitter de ses devoirs par amour, lui laisser la liberté de se lever quelquefois plutôt ou plus tard, converser enfin avec lui au lieu d'étudier, si par hasard l'occasion s'en présente. Qu'un

jeune homme cherche à reculer une heure d'étude de temps en temps, & même à l'éviter, ce n'est ni un vice, ni un phénomène; mais le mensonge qu'il employe souvent pour s'excuser en pareil cas, ne sauroit être toléré.

Nous sommes nés pour rendre témoignage à la vérité, de façon que quiconque ose l'altérer est un mal-honnête homme. Aussi le plus grand affront qu'on puisse faire à quelqu'un, c'est de lui donner un démenti. Le Mentor prévient un tel défaut, en parlant à son Disciple toujours vrai, en dissipant tous les préjugés dont les Nourrices & les Gouvernantes ont nourri son enfance, & en lui répétant souvent que l'excuse mensongere est une

nouvelle faute souvent pire que celle qu'on dissimule.

On ne sauroit croire combien un Gouverneur doit paroître au fait de toutes les finesses d'un jeune Seigneur. Il faut même qu'il lui dise : J'ai été jeune ainsi que vous, & j'ai vécu autrefois dans le centre de la jeunesse, environné de tous mes condisciples : ainsi je ne puis ignorer toutes les ruses dont un Ecolier est capable. Je fais qu'à l'aide d'un domestique vous me déroberez la connoissance de certains discours & de certaines démarches ; je fais qu'en ma présence vous affecterez un air composé, & que hors delà vous serez opiniâtre & dissipé ; je fais qu'en telle occasion vous me donnerez telle réponse ; que

vous pourrez feindre des maladies ; mais qu'y gagnerez-vous ? votre triomphe, en pareil cas , sera votre propre perte. Je ne desire que d'être votre meilleur ami ; rendez-moi donc le confident de vos petits plaisirs & de vos petits chagrins. Je vous dirai de cœur, si telle action convient, si telle visite est à propos, si tel discours est à sa place ; & pour peu qu'il y ait moyen, je me prêterai à votre volonté ; car je ne mets pas ma gloire à vous gêner, mais à vous mériter l'estime de tous les honnêtes gens. L'esprit de dissimulation, ajoutera-t-il, n'est que le partage des ames vulgaires. De telles réflexions, semées à propos, sont excellentes, d'autant mieux que les jeunes gens ne cher-

chent qu'à surprendre & qu'à s'échapper. On les apperçoit, dès qu'ils ont commis quelques fautes qu'ils soupçonnent être reprehensibles, roder autour de leur Gouverneur, le prévenir, le caresser. Ils affectent alors de lui faire quelque confidence, pensant que par cette adresse ils éviteront une réprimande ou un nouveau règlement, & qu'enfin ils dissiperont le souvenir qu'on peut avoir de leur conduite. Le Gouverneur habile n'est point dupe, & il voit venir de loin son Disciple : *Frustrà jacitur rete ante oculos peritatorum.*

Par-tout on remarque les ruses des jeunes gens. Leur conversation decousue, qu'on croiroit l'effet du

hazard, a souvent pour fin d'empêcher un entretien sérieux; car toujours attentifs à suivre leurs petites fantaisies, ils sont ingénieux à retomber sur des bagatelles, & voilà pourquoi lorsqu'ils n'y peuvent parvenir par des paroles, ils chantent, & laissent à penser que les discours intéressants ne sauroient leur plaire. C'est dans ces rencontres, comme en bien d'autres, que le Gouverneur doit souvent fermer les yeux. Tout voir, disoit un Empereur, dissimuler bien des choses, en punir peu, c'est le moyen de regner avec sagesse : *Omnia videre, multa dissimulare, pauca punire*; & c'est le moyen aussi, peut-on ajouter, de diriger la jeunesse avec prudence. C'est véritablement un me-

tier de patience, que l'application à former la jeunesse.

Certainement l'averfion que nous avons pour les choses sérieufes dans nos premieres années , naît en partie de ce qu'on ne donne point alors affez d'effor à l'efprit : cette faifon où l'ame pétille, & ne cherche qu'à fe faire jour, fe paffe entre les bagatelles, les jeux, les papillotes & les miroirs; car bien des Gouverneurs, loin de fuivre le réglemeut que nous avons tracé, abandonnent leurs Eleves pendant la moitié du jour aux valets-de-chambre & aux perruquiers. On tortille des cheveux, on les poudre à plufieurs reprises, on les parfume enfin , & voici déjà la matinée écoulée dans cette étude que les Sei-

gneurs préfèrent à toute autre. Le vrai Mentor interdira-t-il cet usage? non sans doute, mais il abrégera les moments qu'on y employe; il inspirera à son Eleve ces sentimens philosophiques qui font regarder l'ajustement comme un esclavage; il lui rappellera souvent l'exemple d'un grand Roi qui règne aujourd'hui, & qui ne donne qu'avec peine un quart-d'heure à sa toilette. Peut-être ne seroit-il pas hors de propos de faire lire les jeunes gens lorsqu'on les frise : leur tête, par ce moyen, s'orneroit au dedans & au-dehors.

L'occasion se présente si naturellement ici de dire un mot des habillemens, que nous la saisissons. Comment l'homme a-t-il mis sa va-

nité dans ce qui l'humilie davan-
ge ! Le velours le plus magnifique
n'est qu'un misérable filament dé-
robé à l'insecte qu'on foule aux
pieds , & l'or le mieux travaillé
qu'une vile matiere arrachée aux
entrailles de la terre. Aussi n'y a-t-il
que les fots qui se glorifient de leur
parure , & qui n'estiment les per-
sonnes qu'à proportion de leurs
habits ; mais, par malheur, ces fots
font le grand nombre. Lorsque
j'apperçois un Prince , ou lorsque
je lui parle , dit le Philosophe , je
renvoye l'argent dont il est chamar-
ré, aux antres d'où on l'a tiré ; la
foye dont il est vêtu , aux vers qui
l'ont produite ; les serviteurs qui
l'environnent, aux familles d'où ils
sont sortis : il ne me reste enfin que

la personne. Je l'observe, je l'analyse, & par ce moyen je ne prends jamais le change sur son compte; car, il faut l'avouer, la pompe des Grands s'incorpore tellement avec eux, qu'on confond le tout ensemble.

Si l'on dépouilloit ainsi les Seigneurs en idée, combien d'eux paroîtroient dénués de talents & de vertus! On n'accorderoit qu'à leur rang un respect qu'on croit souvent rendre à leur mérite.

Heureux le jeune homme assez éclairé pour ne considérer la parure que comme un tribut dû au rang & à la société, & non comme un sujet de triomphe! L'oiseau chaque matin fait sa toilette d'un coup de bec & en secourant son pluma-

ge, & nous, quoique nés pour commander à tous les animaux, nous n'avons pas cet avantage : il faut que notre vie, toute courte qu'elle est, se raccourcisse encore plus de la moitié par tous les soins qu'on donne à un misérable corps. Le grand art consiste à n'étendre ces soins qu'à proportion de ce que chacun de nous doit à sa propre conservation & au poste qu'il occupe dans le monde.

Ily a long-temps que nous ménageons l'instant d'arriver à ce monde : mais il convenoit d'aller par degrés ; il convenoit que la connoissance de Dieu précédât la connoissance de soi-même, & celle-ci la connoissance des autres ; il convenoit qu'on étudiât des livres

avant d'étudier les hommes : car tel est le plan de cet Ouvrage. L'instruction domestique, donnée par le vrai Mentor, a servi d'introduction au commerce du monde : ce qu'il a dit jusqu'ici préparoit son Eleve à paroître sur ce grand théâtre dont il seroit impossible de peindre tous les mouvements. En effet, à chaque instant la scène varie, & le labyrinthe même de Dédale n'eut pas tant de détours & de sinuosités. C'est là que les cœurs se plient & se replient en mille manieres différentes; c'est là que les génies, aussi variés que les visages, exigent que tantôt on pleure & que tantôt on rie, que tantôt on approuve & que tantôt on condamne; c'est là que les passions se travestissent, & pren-

nent la forme & le nom même des vertus ; c'est là enfin que la louange & la satire exercent leur rôle tour à tour, & quelquefois toutes deux ensemble. Quel contraste ! quel cahos !

La connoissance du monde est une science de proportion & de discernement. Science de proportion, qui nous engage à rendre à chacun ce qui lui appartient, & qui nous empêche de confondre le Prince avec le Gentilhomme, le Gentilhomme avec l'Artisan ; science de discernement, qui entrevoit d'un clin d'œil le moment de se présenter ou de se retirer, de se taire ou de parler, d'accepter ou de refuser, d'applaudir ou de censurer. Qu'on juge à présent du risque & de l'em-

barras d'un jeune Seigneur abandonné à ses propres réflexions.

Il est vrai que la Divinité se peignant au-dedans de nous, nous apprend à nous peindre aux yeux des autres; il est vrai que nos conversations ne sont, en quelque sorte, que des copies de nous-mêmes : mais n'y a-t-il pas de l'imprudence à nous dévoiler sans discrétion ? Eh ! quand nous voudrions le faire, notre cœur qui nous échappe & qui nous trahit, nous laisseroit-il toujours libres sur cet article ? Il faut donc recourir au Mentor, dont la présence devient ici plus nécessaire que jamais. C'est lui, qui, se frayant une route jusqu'au cœur d'un jeune homme, vient à bout d'ébaucher au-dedans de lui la con-

versation telle qu'on doit la tenir au-dehors; c'est lui qui apprend comment on doit se confier aux hommes & s'en défier, fuir le monde & le rechercher, respecter ses modes & les mépriser, devenir en un mot sincère & complaisant, sérieux & enjoué, méditatif & agissant; c'est lui, qui, réglant l'extérieur, le compose de manière à ne pas nous trahir dans une compagnie par un ris indiscret, ou par un geste inconsideré.

La société est un assemblage d'esprits; mais ces esprits ne peuvent communiquer entre eux qu'à l'aide des signes, des paroles, des gestes, des postures & des regards. L'ame se fait jour à travers ces organes matériels; ils nous expliquent les affections, ils nous in-

terpretent ses desirs. Ainsi l'habileté d'un homme du monde consiste à ne point équivoquer sur ces signes, à ne les employer que décemment & à propos : autrement on parle en sot, on décide en ignorant, on agit en dupe, on se présente en étourdi.

Ce qui empêche ordinairement la jeunesse de suivre ces regles de société, c'est son humeur. On entend par humeur, un je ne sais quoi qui tantôt ride le visage & tantôt l'épanouit, qui tantôt nous rend odieux & tantôt aimables. Si les conséquences en sont telles, quelle attention ne doit-on pas apporter pour se procurer une humeur toujours gracieuse ! Aussi le Mentor ôte toute l'acreté qui peut se trou-

ver dans celle de son Disciple; & pour y réussir, il examine son cœur, il en suit les mouvements, ou il les arrête. Les ressorts qui font agir un jeune homme sont invisibles, jusqu'à ce qu'on en ait découvert le mobile. Si c'est la fierté, il faut humilier; si c'est l'obstination, il faut contrarier; si c'est la paresse, il faut aiguillonner; si c'est l'indocilité, il faut dompter. Les Seigneurs chez qui on a laissé fortifier un humeur atrabilaire, ou dominer une trop grande vivacité, deviennent les fléaux de la société. On les redoute, on les évite, & personne, pas même un domestique, ne veut traiter avec eux. En vain ils auroient raison; on suppose toujours qu'ils ont tort, & toujours on ne se

trompe pas, puisque c'est un grand tort que celui d'abonder dans son sens, & de parler avec aigreur.

D'une humeur toujours enjouée dérive naturellement cette politesse, qu'on peut appeller l'ame de la société: car, hélas! que seroit la société sans ses agréments, sinon un commerce d'hommes bizarres, qui ne se rencontreroient que pour se heurter, & qui ne se parleroient que pour s'injurier? Veut-on plaire; il faut agir avec civilité, mais de cette civilité qui n'est ni grimace, ni affectation; de cette civilité qui n'a rien de gênant, ni d'outré. Rien ne fatigue plus dans l'usage de la vie, que cette suite de cérémonies superflues, si usitées parmi les Orientaux. Laissons ces Peuples

s'appeller *les freres de la Lune & du Soleil* ; laissons-les tomber aux pieds les uns des autres, & s'affervir à cet esclavage. Chaque Pays a ses mœurs & ses usages. Notre politesse, heureusement dégagée de cette contrainte, & de celle des anciennes Cours où tout étoit guindé, ne consiste aujourd'hui qu'à se saluer & à se visiter à propos, qu'à se prévenir enfin lorsqu'il en naît l'occasion. Mais plus l'exercice de cette politesse est facile, plus il est honteux de ne pas s'y conformer, & sur-tout pour les Grands, qui ne sont véritablement grands qu'à proportion de ce qu'ils s'humanisent, & qu'autant qu'ils rendent le salut à chacun. Combien Pline, dans son beau Panégyrique de Trajan, n'a-

est-il pas fait valoir l'affabilité de cet Empereur ! Il le peint comme prévenant tout le monde par un sourire, comme ne proférant que des paroles obligeantes & gracieuses.

L'exemple d'un Gouverneur poli contribuera plus que toutes les leçons, à former son Disciple à la politesse. Qu'il commence donc par lever son chapeau, par employer ces expressions : *Faites-moi le plaisir, je vous prie* ; & bientôt, j'en suis sûr, cette manière d'agir aura plus de succès que toutes les réprimandes.

C'est ici le lieu de parler des visites, la politesse en étant le prélude. Personne n'ignore qu'il y a des visites de nécessité absolue, de simple bienveillance, & enfin de délassement.

Les premières sur-tout sont réglées par le Mentor, qui en fixe les instants, & qui les diffère le moins qu'il peut. C'est alors que le respect & en même-temps une certaine dignité doivent briller, sans aucune affectation. Il feroit beau voir en cette rencontre ces révérences en *pirouettements*, ces contorsions d'épaules & de visage, ces airs dédaigneux, ces signes de tête moqueurs, ce manège enfin de Petits-Maîtres, aussi pitoyable qu'impertinent. Le Gouverneur doit, dans l'occasion, diriger, d'un clin d'œil, une révérence faite à propos, ou une réponse placée comme il convient. Souvent il est le soleil qui fait rendre des sons à la statue de Memnon, l'aiguille d'une pendule qui règle

les heures, & qui se remue d'une maniere imperceptible. Nous combattons ici un paradoxe trop accrédité, parcé que c'est sur-tout pendant les visites dont nous traitons, qu'on en sent davantage le faux. On ne se repent jamais, nous dit une foule de livres & de personnes, de n'avoir pas parlé. Mais qui doute que, faute d'avoir parlé aux Grands' dans une circonstance favorable, on a perdu ses affaires, & souvent manqué sa fortune? Qui doute qu'il y a mille occasions où l'on doit répondre, interroger, & même imposer silence? Disons qu'on ne se repent jamais d'avoir parlé à propos, & la proposition sera vraie en tout sens.

On remarque sans cesse dans

144 LE VERITABLE

un jeune Seigneur bien élevé, l'impression de la main qui l'a formé.

On admire comme il se présente avec grace, comme il est simple dans ses manieres, comme il écoute avec attention, comme il parle avec circonspection : telle doit être la maniere de se comporter dans les visites de bienveillance. C'est là qu'il faut pleurer avec ceux qui pleurent, rire avec ceux qui rient, accommoder enfin son visage aux compliments de condoléance ou de félicitation qu'on doit faire. C'est un art de bien distinguer le cérémonial du monde, & cet art est nécessaire : autrement on se donne un ridicule, qui, tout puérile qu'il paroît, rend souvent un jeune Seigneur l'objet du mépris, ou, du moins,

moins de la raillerie. Le monde est fou, j'y consens ; mais c'est être plus fou que lui de l'irriter sans raison.

Quant aux visites de délassement, comme elles se font ordinairement chez nos amis, elles nous laissent plus de liberté. On ne doit cependant pas entendre par cette liberté, le droit que se donnent les jeunes gens de promener par-tout leurs yeux & leurs mains. Il faut qu'ils voyent tout, qu'ils touchent à tout, & souvent au risque de rompre des meubles précieux : ils font, en un mot, l'inventaire même des livres & des papiers. La première règle de la civilité est de ne pas même ouvrir un livre sans la permission de celui à qui il appartient.

Il ne faut pas être moins circonfpect dans les visites qu'on reçoit; mais comment faire entendre raison sur cet article à un jeune Seigneur? rien ne le fixe alors. Au lieu de regarder la personne qui vient le voir, il se met à la fenêtre; on lui parle, il ne répond pas, ou il répond à un autre; on lui conte une histoire, il s'amuse avec un violon; on lui fait un compliment, il badine avec un chien; infatué d'un Opéra qu'il a entendu la veille, il en fredonne quelques airs. Il fait plus; le moment vient de reconduire celui qui l'a visité, il disparoît, & va s'entretenir avec un laquais. Voilà, dans la plus exacte vérité, le ton sur lequel sont montés la plupart des jeunes Seigneurs;

ton qu'il ne faut pas leur faire perdre, mais qu'il faut leur empêcher de jamais prendre : car quand on a malheureusement débuté dans le monde par être fat, on soutient jusqu'à la fin ce digne personnage. On prévient ces abus, en couvrant souvent de ridicule l'étourdi qui agit de la sorte; car quel autre nom donner à de semblables façons?

Le grand art est le talent de savoir converser, de proportionner ses demandes & ses réponses selon les personnes avec qui l'on parle, d'éviter ces propos frivoles qui ne roulent que sur le temps, le jeu & les modes, & qui sont aujourd'hui tellement en usage, qu'on a honte lorsqu'on entend la plupart des Seigneurs discourir. L'univers four-

nit une matiere si abondante & si propre aux entretiens , qu'il faut être fat ou stupide , quand , au lieu d'en profiter , on ne cõverse que sur des équipages , des chevaux , des ameublements , des habits. C'est alors que l'esprit superficiel se décele , & que l'homme de bon sens n'est point la dupe de tous ceux qui tiennent un pareil langage. On peut même ajouter que plus on est élevé en dignité , & plus on se rend ridicule si l'on n'a pas une conversation utile & décente. Mais il y a des personnes qui s'imaginent que la grandeur consiste simplement dans un air de fierté , & qu'on parle toujours bien , quelque chose qu'on dise , pourvu qu'on s'écoute , & qu'on ne prononce qu'avec poids

& mesure. Il n'y a que des fades adulateurs qui osent le dire , & qui osent entreprendre de le persuader.

Aux visites succèdent les repas, puisque ce sont elles qui les font naître ; mais que seront ces repas, si l'on n'a soin de s'y comporter avec décence ? Nous prenons des aliments ainsi que les animaux ; la sobriété seule nous distingue. Mais, par malheur, on ne voit que trop de Seigneurs esclaves de la sensualité au point de se placer les premiers à table d'un air affamé, de se servir avant tous les autres, & de s'abandonner à des excès d'intempérance. Ceux-là n'ont jamais eu d'éducation, ou n'en ont tiré aucun avantage ; car quel Mentor, tel

qu'il soit, laissera son Eleve faire assaut de vins & de liqueurs? quel Mentor l'exposera à la raillerie des convives? On ne sauroit trop inculquer à un jeune homme qu'un repas ne sauroit être estimable parce qu'il est repas, mais parce qu'il devient le centre & le lien d'une aimable société. Chaque Seigneur, en conséquence, lorsqu'il invite ou lorsqu'il est invité, doit paroître plus occupé de ce qu'on dit que de ce qu'on mange; il doit faire les honneurs, ou les recevoir d'un air attentif & gracieux; il doit enfin proportionner ses remerciements & ses politesses au rang & au mérite d'un chacun. Une table servie avec ordre, plutôt égayée par des discours assaisonnés d'esprit & de politesse

que par la délicatesse des vins, devient un spectacle aimable pour quiconque chérit la bonne société. Le corps prend sa subsistance, & l'esprit se nourrit en même-temps de choses utiles & agréables. Telle a été la cause de l'institution des festins ; autrement chacun dans son particulier eût satisfait au besoin de manger, comme on satisfait aux autres besoins de la nature. Mais, le dirai-je ? la plupart des tables des Seigneurs, & sur-tout en Allemagne, ont l'air de ces repas qu'on sert à nos Rois lorsqu'ils sont morts. On n'y parle que par monosyllabes, & l'on y périt d'ennui. Une certaine pédanterie, qu'on croit grandeur, ne permet, ni de rire, ni de conyerfer. Ne vaudroit-il pas mieux

en pareil cas faire lire comme dans un Réfectoire?

Il n'est point à craindre que des Seigneurs, sous la direction du vrai Mentor, se placent à table avant lui, ou qu'ils en sortent de même. Je parle ici de ces repas qui se font en voyage, par exemple, & non de ceux où l'on est invité. C'est au Gouverneur à en régler l'heure, & à la prolonger, si bon lui semble; c'est à lui à prendre soin que la même décence s'observe alors, que s'il y avoit compagnie. La bonne éducation se fait par tout sentir en particulier comme en public: c'est le moyen d'ailleurs de ne la jamais oublier.

On me permettra d'ajouter ici une réflexion. Si les Grands pen-

soient bien sérieusement, lorsqu'ils se présentent à ces dîners succulents & somptueux ; qu'il y a des milliers de leurs freres qui ne dînent pas faute de secours, ils retrancheroient de leur superflu en faveur des pauvres : voilà la vraie grandeur. Le Mentor n'oublie point de le représenter dans l'occasion ; mais les paroles s'envolent, & le riche continue d'opprimer le malheureux, & de boire souvent ses pleurs dans des coupes d'or & d'argent.

La profusion contre laquelle je parle, n'a rien de commun avec la générosité. La prodigalité est une folie ; la générosité, la vertu spéciale d'une grande ame. Le Seigneur qui n'est point généreux,

doit avoir honte de se présenter en public. Les Princes ne font l'image de Dieu, qu'autant qu'ils répandent leurs biens & leurs faveurs. Aussi le Mentor employe-t-il tous les moyens pour familiariser son Eleve avec des sentimens de générosité. Il veut qu'elle lui devienne naturelle, au point de sentir ses entrailles émues de compassion à l'aspect de tout homme qui souffre. Un Seigneur n'est-t-il pas bien fortuné de trouver dans un aussi vil objet que l'argent, le moyen de s'illustrer, & de mériter les bénédictions de tout un Peuple ? Le grand Vendôme entendant beaucoup de bruit que faisoient les gens, parut à la fenêtre, & voyant qu'il s'agissoit d'un domestique arrêté,

parce qu'il emportoit deux plats d'argent, cria tout-à-coup : *Voilà bien du tumulte pour peu de chose ; qu'on laisse aller cet homme avec son argenterie, & qu'on me donne patience.* Cet exemple, quoique beaucoup plus admirable qu'imitable, prouve une façon de penser qu'on ne sauroit s'empêcher d'estimer : tant il est vrai que les beaux sentimens sont toujours sûrs de plaire !

Quelle foule de réflexions n'offriroit point ici l'inhumanité de la plupart des Grands ! Il semble que c'est leur arracher l'ame, que d'exiger seulement d'eux un sourire ou un signe de tête. Cependant si tous ceux qu'ils méprisent venoient à les abandonner, ils se verroient dé-

pouillés de leur pompe & de leur cortège.

L'amour-propre des Seigneurs, ainsi que leur grandeur, dépend absolument de tous ces gens qu'ils daignent à peine envisager. Ce sont eux qui forment leurs vassaux, leurs sentinelles, leurs courtisans, & qui servent par conséquent à leur décoration : voilà ce qu'il faut représenter de bonne heure à la jeunesse. Le Créateur se laisse approcher de toutes ses créatures, & l'homme, qui n'est qu'un ver de terre, a honte de jeter un regard sur d'autres hommes. Quel contraste !

Je fais qu'il ne faut point de familiarité entre des maîtres & les domestiques ; je fais que le Gouver-

neur doit être extrêmement attentif sur cet article : mais il faut beaucoup d'humanité. Les serviteurs font-ils donc d'une nature différente de la nôtre ? Hélas ! ils eurent le même Dieu pour pere ; ils ont une ame immortelle ainsi que nous ; & ils auront une éternelle récompense, s'ils s'acquittent de leur devoir ; de sorte que chacun doit dire en les voyant : Par quel hazard ne suis-je point à leur place ? Il n'y a souvent eu que la probité de leurs peres, plus exacte que celle de nos aïeux, qui les a empêché de parvenir. Pensons toujours que la liberté est l'appanage de tous les hommes, & qu'il n'en naît aucun pour vivre à la chaîne comme l'ours & le lion. Aimons nos freres, pleurons sur

leurs maux, soulageons-les, & croyons que la société ne fait qu'un corps dont chaque membre mérite des soins & des égards. Le Cardinal Cibo, mort à Rome en 1742, préféra d'être enseveli au milieu de ses domestiques, qu'il avoit chéris pendant leur vie, & même estimés, à toute la pompe des mausolées consacrés à l'honneur de sa Maison. Hélas! il trouva dans cette sépulture autant qu'il auroit trouvé dans celle de ses ancêtres, de la poussière & des vers; car telle est la destinée des Grands comme des Petits.

De tels exemples, rapportés à propos, démontrent tout-à-coup l'échafaudage de grandeur que les Seigneurs commencent à élever

dès leurs tendres années. Nés, par malheur, au milieu des richesses & des chimères, ils poufferoient jusqu'à la folie, si l'on ne guérissoit de bonheur leur ivresse : aussi doit-on souvent leur faire oublier qu'ils sont Seigneurs. Un personnage fameux, qui avoit travaillé pendant vingt ans à la direction des Grands, me disoit un jour ce qui ne sortira jamais de ma mémoire, & ce que depuis long-temps je cherche à répéter : *Je voulus d'abord en faire des Chrétiens ; mais bientôt j'abandonnai l'entreprise : je ne pensai plus qu'à les rendre des hommes, & je ne pus également en venir à bout.*

Ceci prouve la grande difficulté d'inspirer à la plupart des Seigneurs des sentiments d'humanité. Cepen-

dant le vrai Mentor ne se rebute point : il fait que la naissance & l'éducation ont une grande vertu pour corriger les vices ; il fait que s'il y a des Grands qu'on peut appeller des fléaux de Dieu, il y en a aussi qu'on peut envisager comme des dons les plus précieux.

Plusieurs ont dit, & plusieurs disent encore, que les Spectacles sont les meilleures leçons pour élever l'ame des jeunes gens, pour la former, & que, par conséquent, il faut s'en reposer sur ces exercices par rapport aux sentiments. Je ne considérerai point ici les Spectacles d'un œil de religion, mais d'un œil philosophique : car autrement je dirois qu'il n'y a que l'ignorance ou la folie qui ait pu s'auto-

riser de la Religion pour les soutenir ou les excuser ; je dirois que s'il y a un Livre qui proscrive les Théâtres, c'est l'Evangile, qui nous recommande de prier sans cesse, de porter notre croix, enfin de pleurer & de gémir ; que s'il y a un lieu où soient étalées les maximes & les pompes du monde auxquelles nous avons solennellement renoncé, c'est sur le Théâtre ; je dirois que la vie des Comédiens, leurs danses lascives, leurs passions embellies, leurs paroles tendres & souvent équivoques, ne peuvent qu'embraser de jeunes cœurs déjà trop prompts à s'enflammer ; je dirois enfin que la correction des Théâtres les rend encore plus dangereux, puisque plus les passions

sont finement voilées & les sentimens délicats, & plus l'amour profane nous enchante & nous pénètre; cet amour dont on a bien de la peine à se défendre au milieu des lieux mêmes consacrés à la vertu. Et qu'on ne s'imagine pas que notre langage soit emprunté des Peres de l'Eglise : Buffy Rabutin, ce Courtisan fameux par ses disgrâces, conjura ses enfans, étant au lit de la mort, de fuir les Spectacles comme un endroit contagieux où il avoit perdu son innocence; & le célèbre Jean-Jacques Rousseau vient de parler sur cette matiere comme auroit fait Diogene lui-même, dont il semble renouveler l'esprit. Il peint les Spectacles dans une Lettre au célèbre d'Alembert,

comme des occasions sûres & prochaines de débauche; il se félicite de ce que Geneve, sa chere Patrie, ne connoît point encore ces divertissemens dangereux, qu'il appelle l'école du libertinage, le fruit de l'oïveté, & la ruine de la Société.

Que n'auroit pas dit ce judicieux Ecrivain, s'il eût vu le fanatisme des Italiens pour les Spectacles? Il eût, sans doute, plaint ce Peuple ingénieux d'employer si mal son esprit & son temps.

Mais il s'agit seulement ici d'examiner si les déclamations théâtrales font naître les grands sentimens. Je ne fus jamais de cette opinion. Chacun sait que ceux qui déclament, ne sont nullement pénétrés de ce qu'ils disent; & chacun, par

conséquent, ne se met point en peine de réformer ses mœurs sur des impostures. Le Théâtre est le premier imposteur du monde; il travestit tout à nos yeux. Je dis plus. J'avance que les Héros des Tragédies étant presque toujours boursofflés, ne feroient que des Don Quichotte, si l'on s'y conformoit. Croira-t-on, d'ailleurs, que ces pleurs qu'on verse, soient des pleurs qui naissent du fond du cœur? Le plus libertin, & qui a le moins envie de se convertir, en verse de même au Sermon. Les leçons qu'on donne à la Jeunesse, ne doivent être ni pompeuses ni tumultueuses : on ne s'attache qu'à ces dehors qui frappent; & voilà pourquoi la Comédie Françoise,

qui souvent seroit une bonne morale, ne fait pas d'impression. L'attention se partage entre les gestes, les déclamations, les habits, les visages, au lieu de se réunir toute entière vers les préceptes qu'on débite.

Difons donc simplement qu'on fréquente les Spectacles comme le passe-temps du jour, comme le rendez-vous de la Société, & nous dirons vrai; mais avancer que les Spectacles influent sur les mœurs pour les corriger, c'est avancer un paradoxe. Je n'ai jamais vu les jeunes gens en revenir que plus amateurs d'eux-mêmes & plus dissipés. L'amour du véritable honneur, par exemple, seroit longtemps à naître chez un jeune Sei-

gneur, si l'on attendoit ce succès du Théâtre.

Qu'il y auroit d'observations à faire sur ce véritable honneur ! Peu de personnes en ont une juste notion. Les unes le confondent avec les plus misérables préjugés ; les autres ne connoissent que lui pour toute Religion. Ce que nous pouvons avancer en deux mots, c'est que le véritable honneur, aussi pur que le jour où il s'annonce, se produit par-tout sans rien craindre ; c'est qu'il s'écrit sur le tombeau de ceux qui meurent pour sa défense, & que leurs Parents s'en glorifient ; c'est que les Romains, ces vrais Héros, ne connoissent point d'autre gloire que celle de verser leur sang pour la Patrie.

Les hommes sont bien singuliers. Selon eux, c'est une insigne lâcheté de s'affocier deux ou trois pour se battre contre un seul, & c'est un honneur de rassembler cent mille hommes contre vingt, & d'avoir l'avantage. Selon eux, c'est une indignité d'aller prendre son ennemi en traître, & de l'attaquer lorsqu'il n'est point prévenu, & c'est un triomphe d'aller surprendre une armée & de la défaire à l'imprévu. Avouons donc que la gloire, telle que nous la concevons, n'est qu'une chimere uniquement embellie par nos préjugés.

Je prévois l'objection qu'on va faire ; mais pour ne point entrer dans des détails superflus, je me contente d'ajouter qu'un jeune Sei-

gneur doit toujours se faire un bouclier de sa prudence, ne parler qu'avec beaucoup de circonspection, & ne fréquenter que des personnes respectables par leur naissance & leur bonne éducation. On évite, par ce moyen, ces circonstances critiques où l'on dira bien présentement ce qu'il faut faire, mais où l'on ne peut répondre de ce qu'on feroit alors. Ce proverbe, tout trivial qu'il est : *Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es*, renferme un grand sens : aussi est-ce peut-être une des parties à laquelle s'applique davantage le véritable Mentor. Il démêle ceux qui environnent son Eleve, il les observe, il les suit; & lorsque quelques-uns d'eux sont querelleurs, téméraires,

res, il les écarte adroitement. C'est sur-tout au jeu où se forment les liaisons les plus mauvaises; car le jeu, centre des passions & des intérêts, introduit chez les Grands mêmes des hommes fort équivoques. Il suffit qu'ils répandent de l'argent, on n'en demande pas davantage.

Mais comment traiterons-nous cet article du jeu? Joue-t-on; on se creuse souvent bien des précipices : ne joue-t-on point; on s'interdit mille bonnes compagnies, & l'on passe pour ridicule. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est honteux de concentrer sa félicité dans un aussi futile amusement. Nous ne sommes nés, ni pour jouer, ni pour entendre chanter. Ces récréations,

inventées comme un délassément utile après l'étude, sont malheureusement devenues l'étude même. Le jour & la nuit ne durent point assez au gré de la plupart des joueurs. En vain la santé en souffre, le patrimoine périclité, les enfants gémissent; rien n'arrête: on s'accable de dettes, & l'on ruine des familles. Le jeu de hazard, imaginé par une féroce cupidité, appauvrit presque tout le monde. Mais ne fixons pas même nos regards sur ce désordre, que toutes les Loix ne sauroient trop réprimer & punir; parlons des jeux de commerce: le Mentor veut que son Eleve joue ceux-là, parce qu'il veut lui faire observer toutes les bienfaisances d'usage.

Le commerce du monde, dont un Seigneur fait partie, & souvent partie importante, mérite certainement des égards. Chacun lui doit un tribut plus ou moins étendu, selon sa naissance & son rang. Le mépriser, ce n'est pas le connoître; l'adorer, c'est se moquer de lui. Le juste milieu devient donc la situation d'un jeune Seigneur; situation qu'un sage Gouverneur fait toujours maintenir. On ne le voit point rejeter, d'un air stoïque, des coutumes que la mode autorise: il est le premier à mener son Eleve au milieu des compagnies, à favoriser les plaisirs innocents qu'on y peut goûter, & même à les exciter, si la circonstance le permet.

C'est au jeu, dit-on communément, que se peint le caractère, parce que c'est au jeu que se développent les passions. Qu'on bannisse sur-tout celle de l'intérêt. Vient-on perdre sans regret; il faut s'imaginer avoir perdu avant même qu'on joue, & ne plus compter absolument sur la somme qu'on destine: car tels sont les risques du jeu; on joue le sûr contre l'incertain: ainsi il n'y a nulle parité. La douceur & la politesse doivent faire l'agrément du jeu, & le front doit être alors le siège de ces deux qualités. C'est là qu'on démêle tout-à-coup l'impression que fait sur nous la perte ou le gain; c'est là qu'on porte les regards à mesure que la fortune devient contraire ou favorable.

Un grand Prince gagnant une somme considérable au jeu, & entendant un Officier dire à l'oreille de son voisin, *cet argent feroit ma fortune*, se tourna sur le champ, & proféra ces paroles dignes d'être écrites en tous les cœurs : *Que je m'estime heureux de contribuer à la fortune d'un galant homme tel que vous ! Prenez cette somme, & félicitez-moi de ce que j'ai pu seconder vos desirs.*

Mais finissons l'article du jeu ; c'est nous étendre sur un objet sur lequel le monde ne s'étend que trop : aussi l'abandonnons-nous, comme nous voudrions que chacun l'abandonnât, pour faire une réflexion ; elle naît ici du sujet.

Le temps doit nous être bien plus

précieux que tout l'or, & cependant on prodigue ce temps pour tâcher d'acquérir un peu d'or. Il faut tuer le temps, disent ordinairement les gens du monde; & c'est le temps qui nous tue : car enfin notre vie, composée de jours, d'heures & de minutes, s'envole avec chacune de ces minutes, de maniere que cet instant même où j'écris, va se perdre sans aucune espérance de le voir renaître. Aussi, pour peu qu'on voulût réfléchir, on n'entendrait jamais sonner une horloge, sans ressentir quelque émotion. Encore si la perte du temps nous rendoit satisfaits; mais c'est la perte même qui engendre notre ennui. On bâille, on soupire, on chante, on rit, on tourne une carte, on caresse un

chien, on visite un voisin pour voir & pour être vu, on desire l'avenir, & cet avenir ne plaît plus lorsqu'il arrive, parce qu'il est alors le présent; on se couche enfin, avec intention de recommencer le lendemain jusqu'au terme où l'on cesse de vivre, & où l'on peut se demander alors à soi-même : Mais qu'ai-je fait sur la terre? mon existence n'a servi aux autres, ni à moi : autant eût-il valu être né arbre ou animal.

Le meilleur pinceau ne sauroit être assez bon, pour bien peindre à la jeunesse la valeur & la rapidité de ce temps qu'on prodigue en bagatelles. La jeunesse s'imagine qu'il n'y a de vie que la jouissance des plaisirs, & ce sont ces plaisirs qui

tranchent la vie. Combien de Seigneurs fondus dans les délices, & réduits aux tisanes & aux conformés dès l'âge de vingt-cinq ans? Ils ont ruiné toutes les forces & toute la chaleur destinées à leur fournir peut-être une carrière de quatre-vingt années, pour boire d'un seul trait toute la volupté, & ils se sont usés, sans goûter les délices qu'ils se promettoient. Le plaisir ne se trouve que dans l'instant où l'on va jouir, & jamais dans celui où l'on jouit : ainsi il nous est impossible d'arriver à lui. Ces réflexions, tirées de la nature même des choses, & rendues familières à un jeune Seigneur par un habile Mentor, le dégoûtent, de bonne heure, de ces prétendues satisfac-

tions qu'on croit admirables dans l'imagination, & qui ne sont absolument rien dans la réalité. Le plaisir, pour être plaisir, doit toujours être inhérent à l'ame, & ne dépendre par conséquent, ni d'une fête, ni d'un jeu, ni d'un spectacle, ni de la présence d'un objet. Un Philosophe disoit qu'il s'abstenoit des voluptés, non par tempérance, mais par volupté même; parce que les chagrins qu'elles traînent après elles, sont incomparablement plus grands que les plaisirs d'où ces chagrins naissent.

Tel est ce monde où tout semble riant, de maniere que si l'on pouvoit percer tout-à-coup cette premiere écorce qui n'offre aux yeux que joye & plaisir, que pompe

& magnificence, on ne verroit que des malheureux ; on verroit le pere divisé d'avec l'enfant, l'époux d'avec l'épouse, le frere dresser des embûches au frere, l'ami se défier de son ami ; on verroit le secret des familles ne cacher que des antipathies, des jaloufies, des murmures ; on verroit enfin les liaisons troublées par l'inconstance, les engagements les plus tendres finir par la haine & par la perfidie, les fortunes les plus brillantes ne faire sentir que le chagrin de ne pouvoir monter plus haut.

Voilà bien des miseres & bien des écueils, & cependant cette peinture n'est encore rien en comparaison des Cours. Là, le mensonge passe pour politique, l'or-

gueil pour dignité, la vengeance pour une honnête revanche, la rudesse pour fermeté, l'hypocrisie pour religion; là, l'homme d'esprit n'est qu'un homme ordinaire; là, tout est piège & tout est grimace. On voudroit pleurer, mais il faut rire; on voudroit blâmer, mais il faut flatter. Le moindre geste devient un crime; la moindre parole retentit de toutes parts. Chacun vous interroge pour vous perdre, chacun vous caresse pour vous blesser. Telle est la vaste mer où doit souvent voguer un jeune Seigneur dès l'âge de vingt ans.

Quels périls ne courra-t-il pas, si un Mentor habile ne lui a donné des avis qui lui tiennent lieu d'expérience? Il faut donc qu'à l'aspect

de ces Cours dont nous n'avons pas même ébauché le portrait, un Gouverneur puisse en donner une juste idée; il faut qu'il s'étende sur le respect toujours dû aux Souverains, sur la politesse nécessaire envers tout le monde, sur la discrétion absolument essentielle au milieu des ennemis & des jaloux.

Parler peu de soi-même, jamais des autres; dire toujours la vérité, sans dire toute vérité; faire des révérences à chacun, & des confidences presque à personne; ne débiter aucune nouvelle; étouffer tous les bons mots; n'avoir qu'un visage toujours serein; désirer le bien public plutôt que sa fortune; demander des grâces sobrement; ne s'occuper enfin que de soi, & ne re-

chercher le secret de qui que ce soit. Voilà l'espece de Code qu'on doit observer dans les Cours; autrement on se précipite, & l'on ne s'est élevé que pour rendre sa chute plus éclatante.

Le Vêritable Mentor ne sauroit être indifférent sur tous ces points de vue; car il n'est point de Seigneur qui ne puisse devenir Courtisan, Ambassadeur, Favori du Souverain, & même son Ministre. Aussi la prudence exige que le Gouverneur prévoye, pour ainsi dire, ces dignités, & qu'il suive déjà, comme des yeux, son Eleve par-tout où la fortune peut le porter. D'abord il forme en lui le vrai Chrétien, comme nous l'avons dit, & ensuite il ébauche l'homme d'Eglise &

d'Etat, l'homme de Guerre & l'homme de Cour.

N'est-ce pas un grand avantage pour un jeune Seigneur de trouver en lui-même le germe des connoissances dont il a besoin lorsqu'il se voit en place? Il sent, à chaque instant, l'impression de la main qui l'a façonné, & il bénit la mémoire du Guide qui l'a dirigé dans ses premières années. S'il se voit placé parmi les Princes de l'Eglise, il fait un saint usage de ses revenus, parce qu'on lui a inspiré de bonne heure une véritable horreur pour ces Pasteurs mercenaires, qui dissipent en jeux & en faste le patrimoine des pauvres : s'il devient Ministre, il se rend l'ami du Peuple, & il ouvre jusqu'au Trône les sentiers à la

vérité, parce qu'il a appris que le Ministre flatteur est en exécration devant Dieu & devant les hommes : s'il est enfin nommé à quelque Ambassade, il pense à représenter dignement le Souverain qui l'envoie, à étudier le caractère de la Nation au milieu de laquelle il va vivre, à obliger enfin ses Compatriotes, lorsque l'occasion s'offrira, parce qu'on lui a souvent répété que l'Envoyé d'une Couronne ne sauroit trop avoir de connoissances, de politesse & d'affabilité. C'est en conséquence que le Mentor met entre les mains de son Disciple, & *le Devoir des Evêques, par Mr. du Guet*, & *la Politique tirée des Livres saints, par le grand Bossuet*, & le Livre intitulé, *le Parfait*

Ambassadeur. Les premières leçons se gravent facilement dans le cœur & dans la mémoire, & rarement on les oublie. Plût à Dieu qu'on instruisît la Noblesse de la sorte ! Nous verrions des Prélats , la lumière du monde & le sel de la terre , retracer les Apôtres ; nous verrions des Ministres , médiateurs entre les Peuples & les Rois , ne connoître d'autre langage que la vérité , protéger enfin les Sciences & les Arts ; nous verrions des Ambassadeurs soutenir majestueusement les intérêts de leurs Souverains , pacifier les troubles d'un seul trait de plume ou d'un seul mot , se rendre l'asyle de leurs Compatriotes que de revers de fortune expatrient , & ne pas les éviter ,

comme s'il n'étoit pas honteux de méconnoître sa propre Nation & de manquer à la secourir. Tout Ambassadeur doit sans doute être en garde contre les Aventuriers; mais cette précaution ne doit pas aller jusqu'à la pusillanimité : elle ne doit pas les exposer à confondre le galant homme avec le scélérat, ni les engager, par conséquent, à fermer indifféremment leurs Palais aux personnes de leur propre Pays.

On ne fauroit trop insister sur la nécessité d'orner l'esprit d'un jeune Seigneur de la science relative, & aux Cours, & aux Etats; on ne fauroit trop tôt en jeter les semences dans les cœurs nés pour de grandes choses. Cela se développe dans son

temps, & rapporte son fruit à propos. Plusieurs grands hommes furent en abrégé, dès leurs adolescences, ce qu'ils ont paru dans l'âge viril. On remarquoit, jusques dans leurs récréations mêmes, des linéaments de leur future grandeur. David, encore enfant, cherchoit parmi les lions & les ours une matière à sa valeur. Le vrai Mentor, en habile Architecte, pose de solides fondements ; autrement l'espace d'un an ou deux détruit l'édifice : c'est ce que nous ne voyons que trop chez les Seigneurs. Le Gouverneur s'est-il retiré ; le Disciple, tel qu'un automate, ne peut plus se mouvoir. Privé du mécanisme qui mettoit en jeu ses ressorts, il ne rend plus aucun son. Le Seigneur,

au contraire, formé par la main du vrai Mentor, trouve dans l'abondance des préceptes qu'il a reçus & qu'il a retenus , dequoi le dédommager de l'éloignement de son Guide. Il n'en a perdu que la présence sensible , parce que tout son cœur est plein des bonnes choses qu'il lui a entendu dire , & des bons exemples qu'il lui a donnés.

Il faut convenir qu'on ne peut trop exalter l'efficacité des exemples. On a peine à y résister , & voilà pourquoi les Chinois disent d'un de leurs Empereurs qu'il gouverna comme le ciel , c'est-à-dire , par son exemple. Le ciel , en effet , ne nous dit mot ; mais toujours constant & toujours unifor-

me, il est un Prédicateur excellent. Ces astres qui paroissent tour-à-tour, & qui annoncent le jour à la nuit, sont le plus parfait modele de l'ordre que nous devons observer.

Avouons cependant, malgré la force des discours & des exemples, la difficulté de bien élever les Seigneurs. Il seroit à souhaiter, pour leur bien, qu'ils ignorassent leur fortune jusqu'à vingt ans, & qu'ils crussent que leur situation à venir dépend absolument de leur éducation; on les verroit s'appliquer tout autrement, & regarder comme facile ce qu'ils jugent insurmontable: car le grand mal de la jeunesse est l'oisiveté. Il faut que le vice entre dans un cœur, lorsque ce cœur n'a

rien qui le fixe & qui l'intéresse. L'esprit alors erre de toutes parts, & se prête aux desirs de cette misérable concupiscence, qui nous inspire sans cesse l'amour d'un lâche repos, tandis que nous sommes nés pour travailler. Heureux le jeune homme dont les jours sont pleins; il en goûtera les fruits dans sa vieillesse, & il n'aura jamais honte de jeter les yeux sur ses premières années. Voilà pourquoi le Mentor doit toujours tenir son Disciple en haleine, & partager sa vie entre mille exercices, sans qu'il y ait d'intervalle que des récréations qui sont elles-mêmes des exercices.

N'attribuons qu'à l'oisiveté cette ignorance dont tant de Seigneurs sont, en quelque sorte, profession:

c'est elle qui leur inspire de l'horreur même à la vue d'un Livre; c'est elle qui engourdit entièrement leur esprit.

Je fais que lorsque le cœur est pur, que lorsqu'il est droit, il est sans doute préférable à l'esprit: car le cœur forme tout l'homme; & l'esprit n'est souvent chez lui qu'une chose accidentelle, qui tantôt brille & tantôt s'éteint. Mais où trouver ce cœur bien réglé, surtout chez les jeunes gens qui concentrent malheureusement dans eux-mêmes tous les goûts dépravés? Où trouver ce cœur sans le secours des préceptes & sans les lumières de l'esprit? Le cœur ne réfléchit point; il lui faut donc des réflexions qui dirigent ses mouve-

ments & qui les précèdent : & c'est par cette raison , que tant de Seigneurs manquent à leur parole.

Toutes ces réflexions engendrent une foule d'avis & de préceptes que le Mentor doit donner à son Eleve ; mais qu'il doit donner avec beaucoup de prudence & de discrétion. Rien ne déplaît tant à un jeune Seigneur & ne le rebute davantage , que les répétitions de conseils & de réprimandes. Il fait bon gré , au contraire , lorsqu'on lui fait sentir qu'on lui a épargné un avis dans telle circonstance. Tout dépend de bien la choisir. Le plus beau sermon à contre-temps , n'est qu'un son perdu. Il y a des moments où un jeune homme se feroit écorcher , plutôt que de cé-

der. Il faudroit être bien de mauvaise humeur pour s'obstiner alors contre lui, & ne pas laisser passer ce quart d'heure. Ce n'est jamais le lieu par exemple, ou du moins presque jamais, de reprendre en public. On doit attendre le moment, & quelquefois ce moment ne doit arriver que deux ou trois jours après, en un mot que lorsque l'occasion s'en présente. Le Mentor a dû accoutumer son Disciple de bonne heure à l'entendre à demi-mot, à interpréter ses signes & ses regards. Les yeux sont les miroirs de l'ame, & c'est là qu'un jeune homme peut quelquefois apprendre ses devoirs d'un Gouverneur qui sait ménager la bienséance & la délicatesse.

Le

Le vrai Mentor fait plus : il fait valoir son Eleve en compagnie ; il le rend estimable à ceux qui le voyent & qui le fréquentent , de maniere que si le jeune Seigneur dit une parole bien placée , il la relève adroitement ; & s'il hazarde quelques propos , il les répète d'une façon différente , & laisse à entendre que c'est la pensée de son Disciple , ou enfin il l'interrompt poliment , mais de maniere à ne rien faire entrevoir. Il faut autant avoir égard aux révérences & aux postures d'un jeune homme , qu'à ses discours. J'ai vu peu de personnes se bien présenter dans une compagnie , & y conserver cette élégance & cette modestie qui doivent annoncer un cavalier. L'attention du

Gouverneur s'étend à tout , & il n'omet rien de ce qui peut contribuer à faire estimer son Eleve.

Si l'ambition est à craindre comme un poison qui infecte le cœur, l'émulation doit animer nos desirs. Quelle différence entre l'une & l'autre ! L'une est l'ame des intrigues , le principe de la jalousie, la cause des troubles & des révolutions ; l'autre élève les sentimens, ennoblit le cœur, & porte l'esprit vers des objets pour lesquels il se sent né. Un Gouverneur étouffe donc, autant qu'il peut, toute étincelle d'ambition , tandis qu'il excite de son mieux l'émulation, & qu'il la rend un des mobiles de son Eleve. On est toujours petit, quand on n'est grand que par vanité ; &

voilà l'ambitieux : on est toujours grand, quand on s'efforce de mériter les plus hautes dignités ; & voilà l'homme animé d'émulation. La piété même, qui a en horreur l'ambition, permet, disons mieux, loue l'émulation , parce que la piété n'est point une profession de paresse & de pufillanimité. Aussi voyons-nous les Rois les plus pieux & les Conquérants les plus modestes surpasser tous les Héros.

La flatterie , ce vice qui corrompt presque tous les Grands, ne sauroit être qu'en exécution aux yeux du Mentor. Que ne fait-il pas pour peindre à son Eleve le danger d'un Seigneur sensible aux louanges ? Que ne met-il pas en œuvre pour écarter cette foule d'adula-

teurs , qui sous le nom d'amis , de courtisans , & même de serviteurs , travestissent le mensonge en vérité , & ne cherchent qu'à surprendre la bonne foi d'un jeune homme ? car ils commencent par empoisonner son cœur , par lui cacher les périls & les horreurs du crime , par se rendre enfin les ministres de ses plaisirs. Prenez garde , dit , sans cesse Mentor à Télémaque , à ces enchanteurs qui vous flattent & vous caressent : plus vous vous rendez digne d'être loué , plus vous mépriserez les louanges. Pensez que les flatteurs haïssent toujours la personne , & n'aiment que les faveurs. Evitez avec le même soin la prévention , & regardez le délateur comme un malheureux , qui

voulant être honoré de la confiance d'un seul, demeure chargé de l'indignation du Public. Examinez les choses par vous-même, & remon-
tez toujours à la source des rap-
ports qu'on vous fera, afin de con-
noître l'innocent, & de punir sévé-
rement le calomniateur. C'est l'a-
dulation, qui, à force de louer les
foibleffes des Grands rend, leurs
vertus mêmes méprisables. Com-
bien n'est-il donc pas important de
parler sans fard à la jeunesse, & de
l'accoutumer de bonne heure à l'a-
mour de la vérité! Un grand Sei-
gneur ayant achevé ses études &
ses exercices, on demanda à ses
gens ce qu'il avoit le mieux appris.
A monter à cheval, répondirent-ils,
parce que ses chevaux ne l'ont point

flatté. Belle réponse , qui devroit couvrir de honte tous les adulateurs !

O heureux le Seigneur livré à la vérité dès ses tendres années ! ô heureux le Mentor qui fait la rendre aimable à son Eleve ! Mais que de travail , que de prudence , que d'habileté ! *Hoc opus , hic labor est.* Aussi la science du Gouverneur n'est pas l'apprentissage d'un jour : elle suppose bien des années , quoiqu'il soit nécessaire de choisir un Gouverneur , ni trop jeune , ni trop vieux. Est-il trop jeune ; son peu d'expérience , joint à son air peu imposant , le met hors d'état de remplir les grandes parties d'un Guide. Est-il trop âgé ; il ne peut plus se plier au gré de la jeunesse :

tout le blesſé , tout l'inquiete , &
 admirateur du temps paſſé , il n'ap-
 prouve que ce qu'on faiſoit alors ,
 & il fatigue ſouvent par ſes répéti-
 tions. Auſſi penſons-nous que le
 temps propre à faire la fonction de
 Gouverneur , eſt depuis trente à
 trente-cinq ans juſqu'à cinquante.
 Un homme pour l'ordinaire eſt à
 trente ans ce qu'il doit être le reſte
 de ſa vie ; & ſi à cet âge on peut
 gouverner un Diocèſe , comman-
 der une armée , on pourra ſans
 doute conduire un Eleve : à cin-
 quante ans au contraire on com-
 mence à reſſentir des infirmités , &
 l'on ſupporte avec peine les voya-
 ges , quoiqu'il y ait des exceptions.

A Dieu ne plaiſe que nous ayons
 intention de décrier ici la vieilleſſe ,

& de diminuer les avantages qu'on retire souvent de son entretien. Nous avons fait nos délices de fréquenter les vieillards dès notre première jeunesse , & tous les jours nous en goûtons le fruit. Il est même à propos que le Mentor excite dans l'esprit des jeunes gens la vénération qu'on leur doit. Hélas ! ils ont été ce que nous sommes , & dans peu nous serons comme eux , si la mort ne nous enleve dans notre carrière.

Nous ajouterons qu'un Gouverneur âgé de plus de cinquante ans, ne veut plus recevoir d'avis de personne, & très-souvent il est nécessaire que le Mentor prenne conseil des parents, qu'il les interroge & qu'il les écoute. Ce qu'il y a de

plus critique, c'est lorsqu'il doit se roidir contre eux pour détruire des abus, ou pour introduire des réglemens nécessaires. La voye la plus propre est l'insinuation, à moins qu'il n'y eût des désordres qu'on ne voulût point réformer, & en ce cas le véritable Mentor prendroit le parti de se retirer, plutôt que de souffrir le mal sous ses yeux; car on ne peut approuver, ni même excuser ces Gouverneurs qui se répandent en invectives, & qui décrient par-tout les Seigneurs chez qui ils demeurent, ainsi que leurs Eleves. Ces sortes d'hommes aigrissent le mal plutôt que de le guérir, & se rendent par-tout méprisables.

L'ordre que nous nous sommes

proposé , d'aller par degrés de la maison paternelle au commerce du monde & des Cours, nous conduit maintenant à celui des différentes Nations. Ici se renouvellent les soins & les embarras du Mentor. Eh ! quels embarras ! Il faut qu'il représente le pere de son Eleve par la fermeté, la mere par les attentions & par la tendresse ; il faut qu'il se reproduise en mille occasions, pour ainsi dire , & qu'il se multiplie en étendant sa vigilance usques sur le dernier des serveurs, en reglant des comptes, en faisant des dispositions pour les voyages, en écrivant aux parents de son Disciple, & en le faisant écrire lui-même de temps en temps. Ces détails sont immenses, & ne laissent

au Gouverneur aucun moment dont il puisse disposer à son gré.

Il commence par dire à son Eleve, à la vue de l'Europe qu'il doit parcourir : Songez que les yeux des Cours, ces yeux si sévères & si perçants , vont s'ouvrir sur votre conduite ; songez qu'on va faire le parallele entre vous & ceux de votre Nation qui ont fait le même voyage ; songez enfin que votre réputation dépend, & de la maniere de vous bien annoncer dans les Villes, & de vous y bien comporter. Il ne s'agit plus de paroître en jeune homme , mais en Seigneur déjà tout formé. Vous n'êtes à rien de moins obligé qu'à représenter dignement vos aïeux qui se sont illustrés ; vous devez profiter de tout

ce que vous pourrez entendre & voir , afin de revenir dans votre propre Patrie, orné de connoissances & de vertus. Je vous avertis que vous trouverez des scandales; car , hélas! où n'y en a-t-il pas? Je vous préviens même que peut-être on voudra vous entraîner & vous séduire : mais tenez-vous fidèlement attaché à moi ; suivez mes conseils ; je suis votre ami, je n'ai que votre gloire en vue, & je vous préserverai de tout écueil.

C'est ainsi que le Mentor excite une confiance qu'il a déjà acquise; c'est ainsi qu'il élève l'ame de son Eleve , & qu'il l'encourage à l'amour du véritable honneur : il le console , par ses bontés , sur son éloignement de la maison pater-

nelle , & il lui fait un tableau de tout ce qui doit se présenter à ses yeux. Car quel spectacle que celui des Nations ! On voit au milieu d'elles les passions lutter les unes contre les autres ; on voit les chagrins & les plaisirs, l'indigence & les richesses, les guerres & la paix, l'ignorance & l'industrie , la vie enfin & la mort exciter des ris & des pleurs. Quelle bigarrure parmi tant de loix , de mœurs & de coutumes différentes ! Les uns enveloppés de peaux d'ours , & les autres couverts de taffetas , ceux-ci tout le jour la pipe à la bouche , & ceux-là tout le jour étendus dans leur lit , forment le contraste le plus singulier. Tel est l'effet des climats , qui , plus chauds & plus

froids, engagent les hommes à divers usages; & voilà pourquoi le François, heureusement né dans un Pays tempéré, où il n'a besoin, ni de pipes, ni de pelisses, ni de dormir le jour, ni de se promener la nuit, censure plus facilement que tout autre ces fortes de coutumes.

Mais comment voir, avec discernement, l'assemblage de ces Peuples que nous venons de désigner? Comment en prendre le bon, & laisser le mauvais? Ou les voyageurs ont les yeux comme des microscopes, & tout leur paroît colossal; ou ils n'apperçoivent absolument rien, & reviennent chez eux tels qu'ils étoient partis. Delà ces relations aussi différentes que les différentes personnes qui les font;

delà cette difficulté que nous avons à croire ce qu'on nous rapporte des Pays lointains.

Il y a trois choses que doit observer tout homme qui voyage avec réflexion : le physique, le moral, & le politique de chaque endroit. Par le physique, on apprend à connoître la vertu du climat & du terrain , & on juge combien les éléments & les aliments influent sur les mœurs des hommes , sur leur caractère & sur leur esprit. Des organes plus ou moins grossiers, des fibres plus ou moins mobiles , dirigent l'ame, & , par conséquent, les différents degrés de froid ou de chaud contribuent beaucoup à nous rendre ce que nous paroïssons. Ainsi le moral résulte en partie du

physique, & de ces deux choses naissent les systèmes politiques, ou l'administration des Etats.

C'est ainsi que dans la nature il y a une connexion admirable entre tout ce qui végete & tout ce qui pense, de sorte qu'il s'agit de suivre l'ordre des choses, pour reconnoître une chaîne de merveilles qui remonte jusqu'au Créateur.

Le vrai Mentor voit & veut que son Eleve voye avec réflexion : aussi ne fait-il point dépendre son jugement d'un coup d'œil ; il examine, & il expose son examen aux yeux du jeune Seigneur dont il a soin. Chaque pas devient intéressant au milieu d'une campagne, lorsqu'on s'y promene en Philosophe. Il sort du sein de la terre tant de beautés

éparfés, foit au milieu de fes val-
lons , foit fur fes montagnes , foit
dans fes eaux , que tout y mérite
l'attention. Ici, c'eft le cryftal d'un
fleuve couronné de forêts; là, c'eft
le magnifique tapis d'une prairie
entremêlée de pourpre & de ver-
dure : ici, c'eft l'amphithéâtre d'une
vigne couverte de pampres ; là ,
c'eft un mélange admirable de lé-
gumes & de fruit. Des troupeaux
bondiffant dans les plaines, des oi-
seaux gazouillant fur les arbres,
des insectes voltigeant par les airs,
des rochers transformés en antres,
des antres distribués en forme de
palais, des coquillages, vraies mé-
dailles du déluge, répandus fur les
plus hautes montagnes , des eaux
cryftallisées, des bois pétrifiés, des

fables parsemés de paillettes d'or ;
 voilà le livre de la Nature , livre
 qui exerce l'attention du Mentor.
 Il anatomise jusqu'à l'herbe , pour
 ainsi dire , mais en se jouant ; il parle
 de la tiffure des feuilles & de la na-
 ture des fruits ; il raisonne sur la
 structure des animaux , & il détruit
 l'opinion de ceux qui sont assez gé-
 néreux pour leur donner une ame ;
 en un mot , tantôt Moraliste & tan-
 tôt Physicien , il se sert des créatures
 visibles pour s'élever aux choses in-
 créées & invisibles. Ces réflexions
 semées à propos & d'un air d'en-
 jouement , instruisent & réjouissent
 un jeune Seigneur : il est charmé
 d'apprendre en se promenant , &
 sans aucun effort , une multitude
 de connoissances nécessaires dans

l'usage de la vie. Telles sont les occupations auxquelles on se livre pendant la route, & tel est le passage des campagnes dans les Villes. Je me les représente, ces Villes, où la curiosité doit être aidée du savoir & de l'expérience, ces Villes où la politique & la politesse, le plaisir & l'intérêt, jouent leur rôle avec éclat. Celles-ci plus policées, celles-là plus savantes; celles-ci plus bruyantes, celles-là plus laborieuses, forment un coup d'œil qui étonne & réjouit : ainsi Rome & Paris, Naples & Vienne, Venise & Genes, Londres & La Haye, paroissent des scènes & des décorations qui n'ont entre elles presque aucun rapport.

Rome paroît ici la première,

parce que Rome de tout temps eut la prééminence dans l'univers. Il a toujours semblé, dit le célèbre Rollin, à l'occasion d'Annibal qui s'arrête tout-à-coup , prêt à saccager Rome , que Dieu a eu de grands desseins sur cette Ville. En effet, après l'avoir rendu la Capitale du monde, il a voulu qu'elle devînt le centre de la vraie Religion. C'est là que son premier Apôtre a planté la Foi au prix de ses sueurs & de son sang, & c'est là que ses Successeurs, sous le nom de Pape, de souverain Pontife & de Saint-Pere, ont conservé leur siege jusqu'à ce jour, où Clément XIII. regne à la gloire de l'Eglise & à la grande satisfaction de toutes les Nations.

Quatre objets doivent occuper

pendant le séjour qu'on fait à Rome. Les progrès que le Christianisme y a faits, & dont on apperçoit les vestiges de toutes parts ; les antiquités précieuses en elles-mêmes, & précieuses en tant que les restes d'un Peuple à jamais mémorable ; les Bibliothèques célèbres , par leurs rares manuscrits ; la politique enfin des Citoyens, qui, dans cette partie, surpassent de beaucoup leurs voisins.

Qui ne seroit pas frappé du triomphe de l'Evangile dans cette Ville superbe, qui donnoit des loix à tout le monde, & qui n'en vouloit recevoir de personne ; dans cette Ville où la morale d'un Homme crucifié l'a emporté sur toute la gloire des plus fameux Conquérants ? Saint

Chrysoftôme disoit autrefois dans un divin enthousiasme : Qui me donnera de voir ces lieux consacrés par le martyre de Pierre & de Paul ? qui me donnera de baiser la terre encore teinte de leur sang ? qui me donnera d'admirer leurs reliques précieuses , & de voir ces bouches saintes qui prononcèrent les oracles éternels , qui désarmèrent les tyrans , & terrassèrent les démons ? C'est avec le même esprit qui animoit ce Pere de l'Eglise, que chaque Catholique doit se rendre au tombeau des Apôtres , & qu'il doit y renouveler le sacrifice de sa Foi. Tout annonce la vérité du Christianisme , tout y retrace ses miracles. Rome est pleine des ossements de ces dignes Témoins

qui ont vu, qui ont entendu, & qui se sont laiffé égorger pour sceller leur témoignage ; elle est pleine en même-temps des débris des Idoles qu'elle adoroit auparavant, & qu'elle anathématise aujourd'hui. En vain le Mahométisme nous vante son antiquité & son étendue. Outre qu'il n'est que le songe d'un ignorant, qui a travesti l'ancien & le nouveau Testament, il ne doit ses progrès qu'à la licence qu'il enseigne, & qu'aux armes qui l'ont introduit. L'Eglise peut n'avoir pas tant de terrein que les Sectes : mais elle sera toujours plus répandue, parce que ses enfants se trouvent dispersés sur toute la terre ; & voilà pourquoi le titre de Catholique doit par préférence lui être ac-

cordé, titre qui confondra à jamais tous les Hérétiques.

C'est de Rome qu'il faut jeter un coup d'œil sur tous ces rameaux sans seve & sans vie, qui se sont séparés de sa communion. On voit avec admiration, comme de siecle en siecle, cette mere des Eglises a frappé d'anathême les auteurs des nouvelles opinions. Elle n'a eu égard ni à leurs forces, ni à leur grand nombre, pensant que ces secours extérieurs ne sont nullement nécessaires pour soutenir une pierre contre laquelle toutes les puissances de l'Enfer doivent se briser. Elle a dit aux Ariens comme aux Pélagiens, aux Albigeois comme aux Calvinistes : Vous n'étiez pas hier, vous ne commencez qu'aujourd'hui,

aujourd'hui, & vous vous séparez de l'Epouse fidelle, avec qui Jesus-Christ est tous les jours de sa vie, & jusqu'à la consommation des siècles.

Quel vaste champ pour le vrai Mentor, qui ne cherche qu'à introduire la Religion dans le cœur de son Eleve, & à l'y établir par principes ! Il prend delà occasion de faire passer, comme en revue, les grandes preuves de cette Religion, qui descendant depuis Adam jusqu'à nous, n'a souffert ni éclipse, ni altération. Il la peint, & dans la Loi de nature qui consacra des fruits, & dans la Loi écrite qui ensanglanta des Autels, & enfin dans la Loi de grace qui embrase des cœurs. Car voilà l'économie du

Christianisme que nous professons : toutes les cérémonies qui étoient avant lui n'étoient que des figures de ce qu'il est. Mais nous n'entrons point dans un examen qui confondroit les incrédules de nos jours, s'ils étoient en état d'écouter la raison , parce que cet examen se trouve en une infinité d'excellents Livres. *Le Traité de la Religion Chrétienne* , par *Abbadie* , servira au Mentor pour développer les motifs de crédibilité qui rendent la Foi Chrétienne indubitable.

Nous ajouterons que Rome envisagée de cette manière , ne fera que confirmer un Seigneur dans l'amour qu'il doit à l'Eglise , & le respect qu'il faut toujours rendre à l'Episcopat , au Sacerdoce , à l'état

Religieux. Un Prince n'est jamais plus grand que lorsqu'il s'humilie sous la main des Ministres du Très-Haut ; jamais plus heureux que lorsqu'il jouit de la paix d'une bonne conscience , & qu'il fréquente les Sacraments ; jamais plus admiré que lorsqu'il paroît modeste dans les Temples , & appliqué à méditer la Loi du Seigneur. Je fais que par la dépravation d'un siècle pervers , & en cela bien différent des siècles passés , on donne un ridicule aux plus saints exercices. Mais , quoi qu'il en soit , la satire des libertins n'ôtera jamais à la vraie piété sa gloire & sa splendeur ; car on doit bien distinguer celle-ci du cagotisme , qui ose en emprunter les dehors , & que tout homme

doit avoir en horreur. Le Mentor, en conséquence, rendra la vertu de son Disciple une vertu mâle & non puérile; il aura soin qu'il s'approche des Sacraments, mais avec les dispositions nécessaires, lui répétant souvent qu'on ne doit jamais communier par routine, mais avec toute la préparation. Les Seigneurs sont ordinairement peu instruits sur cet article: ils s'imaginent qu'un Confesseur ne sauroit leur refuser l'absolution, comme si Jésus-Christ n'avoit pas recommandé aux Prêtres de lier & de délier, de retenir les péchés, ainsi que de les remettre. Il faut que tout homme s'éprouve, & qu'il sache discerner le corps du Seigneur : *Probet autem seipsum homo.*

Nous viendrons maintenant aux antiquités, qui attirent dans Rome tant d'Etrangers. Je ne pretends certainement pas qu'un Gouverneur borne toute l'attention de son Disciple à l'examen de mille antiquités, qui n'ont d'autre mérite que d'être des Antiques. Ce seroit vouloir ressembler à ces hommes idolâtres du vieux temps, au point d'adorer tout ce qui nous en reste. Si, par exemple, une médaille est belle, il faut sans doute l'admirer, mais avec la discrétion qu'exigent ces sortes de choses. Cependant tant de temples, de colonnes, d'arcs de triomphe, enfin de statues que le temps a jusqu'ici respectés, méritent aussi du respect de notre part. Outre que ces ouvrages annoncent

le génie des Anciens , & qu'ils nous instruisent de leur goût, ce sont des monuments érigés à l'honneur des vertus de l'homme illustre. Jamais, dans quelque Pays qu'on le suppose, on ne s'est avisé d'éterniser la cruauté d'un Prince par une statue érigée sous ce nom. Voilà un point de vue auquel le Mentor rendra son Eleve attentif, & qui lui inspirera un nouvel amour pour la vraie sagesse. La Peinture & la Sculpture, étalées dans des ouvrages aussi parfaits que ceux du Vatican, donnent occasion de faire connoître ces deux Arts de tout temps admirés. De tout temps les Seigneurs curieux ont estimé l'art qui anime le marbre, & qui fait respirer la toile; de tout temps ils en ont fait l'orne-

ment de leurs Palais. On est charmé de voir éclore d'un fond rembruni, des fleurs & des fruits capables de ravir les yeux, de voir l'ordonnance d'une chasse, d'un repas, & comment tout y est animé; de voir enfin une histoire, où chaque personnage a son attitude & sa carnation, au milieu des ombres & des dégradations de couleurs qui le rendent parlant.

Mais passons à d'autres tableaux, qui sont beaucoup plus précieux que ceux-ci, je veux dire, les Livres où toute l'ame des Auteurs est comme recueillie, tandis que la poussière de leur corps, est éparsee de toutes parts. On a toujours chéri dans Rome les Sciences & les Savants; aussi les Bibliothèques y sont-

elles magnifiques. Là existent des Manuscrits dignes de toute l'attention des curieux ; là sont des collections de Livres uniques, & les plus belles éditions de différents Pays, avec des estampes admirables.

Le beau coup d'œil pour un jeune Seigneur qui aime l'étude & qui cherche à s'instruire ! le vaste théâtre pour le Mentor qui sans cesse épie l'occasion de représenter les Sciences & les Savants dans toute leur pompe ! Il se promène dans ces lieux comme dans leur empire, & il y fait les observations les plus importantes ; il excite enfin l'émulation de son Pupille, & il l'encourage, par la vue d'un tel spectacle, à se former par la suite

une Bibliotheque en ordre , mais bien différemment de ces Seigneurs qui affembtent des volumes à grands fraix , & qui vivent ensuite au milieu d'eux comme Tantale au milieu des eaux.

La politique des Romains est bien digne de captiver l'attention d'un étranger. On voit des Cardinaux, qui consommés dans les affaires où ils ont blanchi, dans les relations que leurs nonciatures leur ont données avec toutes les Cours, sont des oracles qu'on ne peut trop écouter, & des modeles qu'on ne sauroit assez admirer. Les Ambassadeurs de chaque Cour, lorsqu'ils ont fini leur temps, deviennent souvent simples Particuliers & des Seigneurs isolés ; mais dans Rome tous

ces différents Nonces qui en sont fortis, reviennent unir ensemble leur expérience & leur savoir, former enfin ce sacré College qu'on peut appeller un Consistoire de Rois & un Concile perpétuel : & voilà, ce me semble, d'où vient que la politique des Romains l'emporte sur toute autre. De jeunes Seigneurs doivent s'empressez à faire une cour assidue aux Cardinaux, qui se font un plaisir de tenir leurs Palais ouverts : ils apprendront comment on peut être politique & vrai, grand & affable, appliqué aux devoirs de Religion & aux bienfaisances du monde, homme public enfin & homme de cabinet. On ne sauroit donner à Rome moins de cinq ou six mois,

& il faut s'y trouver pour voir les cérémonies de la Semaine-Sainte.

Naples offre sans doute, dans la magnificence de sa Cour & de ses grands Seigneurs, une perspective digne de toute admiration ; mais comme ces objets sont connus de tout le monde, nous fixons notre vue sur les phénomènes toujours renaissans, qui font de Naples une Ville bâtie au milieu des feux, comme Venise l'est au milieu des eaux : le Mont Vésuve mérite toute l'attention du voyageur. Il ne faudra pas manquer d'aller avec un Virgile en main, voir les Champs Elisés, la Grotte de la Sybille de Cumès, & le fleuve de l'Achéron, que ce Poète inimitable a décrit

d'une manière si frappante. Cinq ou six semaines suffiront pour voir les curiosités de Naples, dont nous ne donnons aucun détail, parce qu'on en trouve une infinité de relations. Je présume qu'on ne manquera pas d'aller à Caserte, pour y admirer le Palais magnifique qu'on y bâtit, ainsi que les aqueducs que le Roi d'Espagne, aujourd'hui regnant, y fait construire d'une manière digne des Romains.

Genes la superbe, ou plutôt la laborieuse, car ce n'est que sous ce dernier titre que nous la considérons, renferme des Manufactures de soye qu'il faut observer. Il n'est point de métier, si vil qu'on le suppose, indigne de notre application. On doit descendre dans les détails,

s'informer de l'usage & du nom des parties les plus essentielles, & voir travailler sous ses yeux le velours & le satin. On remarquera l'utilité de connoître les Arts mécaniques dans le nouveau Dictionnaire de l'Encyclopédie, & le détail de ces Arts. Il y a beaucoup de Seigneurs puissants qui voyagent, & qui peuvent par la suite ériger des Manufactures dans leur dépendance. Ces établissemens apportent l'abondance en détruisant l'oïveté, source ordinaire de l'indigence, comme elle l'est de tous les vices. Gênes peut être vue dans l'espace de quinze jours.

Bologne, le séjour des Sciences & la résidence des Savants, devient un spectacle bien intéressant. Il y a

une émulation étonnante dans cette Ville, quoique les récompenses y soient fort rares. On y voit jusqu'à des femmes, Membres de l'Académie, donner des leçons publiques de Philosophie. L'Université seroit une des plus fameuses, si, par un abus intolérable, on n'avoit pas créé dans l'Italie presque autant d'Universités qu'il y a de Villes. Le *Casino*, qui est un endroit qu'on loue, & où toute la Noblesse se rassemble les soirs, mérite de servir de modele. Chaque Ville devroit en avoir un de la sorte; car on est libre d'y aller, ou non, & il n'y a point de maître qu'on doive saluer ou remercier par préférence; enfin, on y converse, au lieu que dans bien des Pays on ne fait

que jouer, c'est-à-dire, végéter autour d'un tapis.

Florence , autrefois le berceau des beaux arts , & maintenant en possession d'une galerie où se trouvent des chefs-d'œuvres , & d'une bibliothèque célèbre par ses manuscrits , doit captiver l'attention de tout voyageur. Je ne saurois m'empêcher de nommer ici la Chapelle de saint Laurent , sépulture des Médicis ; car je ne crois pas qu'on puisse voir un monument plus digne d'admiration.

Venise , admirable par sa position , l'est encore davantage par sa liberté ; & c'est là qu'un Mentor , à l'aspect des Seigneurs qui marchent sans faste , sans livrée , sans suite , qui paroissent enfin égaux

avec le Peuple, fait sentir à son Eleve le prix de la simplicité. Elle est telle, cette simplicité, que nous avons nommé son regne l'âge d'or, & qui ne fut ainsi nommé que parce qu'il n'y avoit point d'or alors. On prétend qu'une colonie de Bretons, sortie de Vannes, vint autrefois fonder Venise. Quoi qu'il en soit, je place ici cette réflexion pour avoir droit d'insinuer qu'il faut dans chaque Ville s'informer de sa fondation & des événements singuliers qui ont pu y arriver. Il me semble que le séjour de Venise exige, tout au plus, un mois.

Turin passera toujours pour un séjour aussi riant que commode, & les Etrangers le quitteront avec un regret égal au plaisir qu'ils auront

eu d'y demeurer. La sagesse du Ministère qui y regne , & la médiocrité où vivent ceux qui ont le maniement des deniers publics , sont le fruit d'un heureux Gouvernement , & le sujet d'une véritable admiration pour quiconque voyage avec réflexion. L'Académie de Turin , si bien ordonnée par la vigilance du Souverain même , est devenue une des belles Ecoles de l'Europe , & nous ne saurions trop conseiller aux jeunes Seigneurs d'y prendre des leçons. L'exercice de monter à cheval entra de tout temps dans l'éducation d'un Homme de qualité , & l'on doit s'y appliquer.

Vienne annonce un Peuple mâle , qui , toujours grave & toujours belliqueux , parut négliger l'Arch-

teſture & les Arts. La Tour de la Cathédrale eſt un magnifique gothique, & il faut y monter, ainſi que ſur toutes celles des grandes Villes. On juge, par ce coup d'œil, de l'étendue d'une Cité & de ſes environs. La Bibliothèque Impériale étonne & ravit. On ne ſauroit trop l'examiner, de même que le Cabinet de l'Empereur, où la Nature ſemble reproduire ſes phénomènes aux yeux des curieux, & rendre hommage à un Prince dont les connoiſſances illuſtrent notre ſiècle, font honneur aux Savants, & encouragent les beaux Arts. Ce ſeroit ſans doute ici le lieu d'exalter les vertus d'une Impératrice immortalifée dans les Histoires, à raiſon de ſes lumières, de ſon courage

& de sa piété; mais la louange qui languit auprès des grands noms, & qui est muette à la vue d'un mérite aussi sublime & aussi rare, ne nous permet que d'admirer. Vienne exige au moins, deux mois. La Noblesse s'y maintient dans une véritable grandeur, & y reçoit les Etrangers avec dignité; & ces nobles usages ne manqueront pas de se perpétuer, puisque des Académies & des Colleges en tout genre servent à former la jeunesse d'une manière brillante. On trouve partout des Ecoles militaires, où la valeur & l'amour de la Patrie s'excitent à l'envi, & où MARIE-THÉRÈSE, plus illustre encore que tous ses augustes Prédécesseurs, a gravé la gloire de son regne d'une ma-

niere ineffaçable. Il n'y a pas de Savant qui ne lui doive des tributs de reconnoissance , puisque cette Reine incomparable a fait ériger des Palais en l'honneur de toutes les Sciences , & a fondé des Universités dignes de sa Religion & de ses lumieres.

Varsovie annonce une Nation libre, qui tient ses frontieres ouvertes à tous les Etrangers, & qui en cela semble les inviter à venir goûter dans son sein les charmes de la douceur & de l'affabilité. On ne peut voir la Pologne, sans avouer que la Noblesse y vit avec magnificence, & sans reconnoître qu'il n'y a point de Peuple dans l'univers qui exerce l'hospitalité plus fréquemment & plus généreuse.

ment que les Polonois. Le séjour de Varsovie, où l'on ne doit aller qu'en temps de Diete, exige alors qu'on y passe au moins deux mois. On y trouve présentement, grace aux lumieres & à la générosité de Mr. Zaluski, Evêque & Prince de Cracovie, & à la vigilance de Mr. son frere, Evêque de Kiovie, une Bibliotheque publique, parfaitement enrichie. Il y a des Livres Polonois, écrits en tout genre, qui prouvent que la Nation Polonoise a eu ses Philosophes, ses Poëtes & ses Orateurs. Les Peres des Ecoles pieuses ont à Varsovie, par les soins & les conseils du R. P. Stanislas Konarski, un Collège supérieur à ceux même de Rome & de Paris. On y enseigne quatre à cinq Langues,

à monter à cheval, à faire des armes, en un mot, tout ce qu'une jeune Noblesse peut apprendre. Il n'y a point de voyageur qui ne doive visiter ce College, dont l'embellissement, l'ordre & la propreté ravissent.

Saint-Pétersbourg est devenu si célèbre depuis Pierre le Grand, & plus encore depuis le regne de son auguste fille l'Impératrice Elisabeth, qu'on doit y aller pour concevoir ce que peut l'éducation. La Cour y est superbe, & les Seigneurs se font un honneur de bien accueillir l'Etranger.

On fera bien de voir Moskow, pour y admirer la nouvelle Université, & pour y prendre connoissance du Rit Grec, célèbre par son antiquité.

Constantinople , dont le coup d'œil est unique, & dont on paye la vue par un voyage bien risquable & bien pénible, semble un monde tout nouveau. Il n'y a pas un exemple plus frappant de l'ignorance & de la mollesse qu'entraînent les plaisirs des sens , que cette Ville immense, où l'on ne trouve, ni Savants , ni Bibliothèques, ni Imprimerie. C'est au défaut d'Imprimeurs , n'en doutons pas , qu'on doit attribuer la grossièreté Turque. Par-tout où brillent ces Artistes, le bon goût se fait sentir, de manière que les Etats ne sauroient trop récompenser un bon Imprimeur qui transmet à la postérité le fruit des études & des découvertes. Combien ne regrettons-nous pas,

avec raison , les Elzevirs & les Etiennees, que la Hollande & Paris même n'ont point encore égalés ?

Londres, où l'on restera trois semaines , forme deux Villes dans chaque jour , celle du matin , où tout est Bourgeois , & celle du soir , où tout est Mylord. Ce contraste qu'on jugeridicule au premier coup d'œil , a beaucoup d'utilité. Chacun , par ce moyen , commence par vaquer à ses affaires , & ensuite on se pare pour se livrer au délassement. La Philosophie profonde a beaucoup de Disciples en Angleterre ; mais plusieurs la poussent trop loin. L'esprit humain a des bornes , & il faut savoir s'arrêter. La liberté , qui , parmi le Peuple Anglois , dégénere dans une licence effrénée ,

effrénée, doit bien convaincre le voyageur qu'on n'est pas heureux parce qu'on est libre, mais lorsqu'on fait un bon usage de la liberté, de même qu'on n'est pas Philosophe parce qu'on ne dit mot, mais lorsqu'on pense bien, & qu'on communique ses pensées.

Amsterdam, grande & magnifique Ville, où l'on trouve le long des rues des fleuves & des bois, & où l'œil ravi apperçoit une propriété enchantée, mérite toute l'attention des curieux. Le Port forme un spectacle qui surprend, & qui, joint à toute la Hollande, qu'on nomme avec raison un charmant parterre, intéresse les Etrangers & les attache. Un mois suffit pour parcourir ce Pays, quoiqu'il soit

unique; car les Hollandois, occupés de leur commerce, n'ont pas le loisir d'amuser les voyageurs. L'utilité des Barques, qui partent toujours à la même heure pour aller d'une Ville à une autre, & la fidélité de ceux qui les conduisent; & qui ne demandent jamais une obole au-delà de leur salaire, prouvent une sage administration. Les Ecluses, les Dignes & les Moulins, qui tiennent l'eau suspendue & qui font le fruit d'une belle industrie, méritent un examen réfléchi. On fait que Pierre le Grand, tout Empereur qu'il étoit, travailla lui-même à la construction des Navires, qu'on doit étudier.

La Flandre, théâtre militaire où l'immortel Vauban grava son nom

sur les remparts de plus de trois cents Fortereffes , devient la meilleure école de guerre pour un jeune Seigneur. Là, secondé de son Mentor, il va voir en exécution ce qu'il n'a vu que sur le papier ; là, il tire des plans, & il trace avec un crayon la position & l'ouvrage de chaque Place. Les arsenaux comme des galeries où il se promene, lui facilitent la nécessité de bien connoître les différentes armes offensives & défensives, & chaque partie d'un canon. Il examine enfin le terrain ; il confidere les endroits propres à être minés & contreminés ; il se fait raconter comment dans les dernières guerres on dispofoit les armées, comment on s'attaquoit, & comme on se défendoit. Trois mois ne font

rien de trop, lorsqu'on veut les employer à voir la Flandre avec profit. L'air du Pays inspire un goût militaire, qui fait qu'on est charmé de tout ce qui se présente à la vue. On peut regarder la terre qu'on y foule aux pieds, comme le cimetière des Héros. Aussi le Mentor tire-t-il avantage de ce lieu pour donner une juste idée des cinq corps de Troupes qui composent les Armées, l'Infanterie, la Cavalerie, le Génie, l'Artillerie & les Troupes Légères.

L'Infanterie embrasse seule toutes les parties de la Guerre, comme dit très-bien un Auteur dont j'emprunte ici les paroles, & fait la force des Empires. Elle se coule & s'insinue à travers des défilés im-

pénétrables à un Escadron ; elle s'enfonce dans le creux des vallons ; elle atteint , en gravissant , la cime des montagnes , & marche comme en l'air sur le penchant des précipices : elle débouche à la file par des gorges inaccessibles ; elle applaudit , la pique à la main , les voyes à la Cavalerie ; elle suit l'ennemi de poste en poste , le chasse , le débusque & l'enveloppe. Ainsi le Fantassin , héros d'hyver , héros d'été , héros dans la plaine , héros sur les montagnes , héros jusques dans l'épaisseur des forêts , va par-tout cueillir des lauriers jusques sur la pointe des rochers & parmi les glaces de l'Hyver. Il n'en est pas de même du Cavalier , qui dépend de l'instinct aveugle d'un animal , & qui

doit s'arrêter où le cheval s'arrête & ne peut passer. Si la Pologne n'a pas atteint cet état de forces & de puissance que semble lui promettre la vaste étendue de son terrain, à qui s'en prendre ? à la bravoure de la Nation ? non sans doute , car il n'est rien de plus guerrier que la Noblesse Polonoise ; mais il lui manque , pour faire trembler ses voisins, de l'Infanterie. Nous ne craignons point de le dire ; qu'on démonte cette brave Noblesse, & on la rendra invincible. On vit sous les Rois François de la troisieme Race, la fameuse Gendarmerie, accoutumée jusqu'alors à combattre à cheval, mettre pied à terre dans les grandes occasions, se mesurer d'homme à homme : on vit aux ba-

tailles de Crecy, d'Azincourt, au combat Cocherel, les Gendarmes Anglois & François quitter l'étrier & se ranger comme de concert en Bataillon. La Cavalerie se métamorphosa d'elle-même en Infanterie, & le génie fantassin gagna de proche en proche les parties de l'Europe, & devint enfin le génie dominant.

La Cavalerie, quoique plus bornée que l'Infanterie dans ses opérations, mérite le second rang dans les Armées. Elle influe à sa manière sur tous les services militaires; elle sert de sauve-garde & d'appui à l'Infanterie; elle couvre le Génie & l'Artillerie contre les sorties de l'Affiégé & les insultes de la campagne. Le Cavalier a pour lui les deux grands ressorts de la guer-

re, la vitesse & la rapidité dans les mouvements, l'impétuosité dans le choc & dans l'exécution. Le moment de la victoire fuit comme un éclair, si on ne le saisit sur le champ. Polybe nous rapporte que la Cavalerie du vainqueur de Cannes porta les plus grands coups; que ce furent ses Escadrons mobiles qui détachèrent la victoire des Romains, & qui ouvrirent dans Cannes le tombeau à plus de quarante mille. On fut prêt de voir alors Rome même s'ensevelir avec eux, ainsi que les Destins qui lui promettoient l'empire du monde. L'Infanterie est comme un roc immobile que rien ne peut renverser; la Cavalerie est une vague menaçante qui renverse tout. L'une a plus de

lenteur & de symmétrie, l'autre a plus de fougue & de saillie. Le Bataillon enfonce & fait plier ; l'Escadron culbute & précipite dans un instant : d'où il faut conclure qu'une Armée sans Cavalerie ne sauroit profiter de ses triomphes, ni réparer ses pertes ; que sa déroute enfin est assurée , parce qu'elle ne peut échapper à l'ennemi vainqueur.

Le Génie est absolument nécessaire à la guerre , parce que la guerre n'a rien de solide, si elle n'a pour terme l'attaque & la défense des Places , & qu'elle ne sauroit réussir dans ce double objet qu'elle se propose, sans le secours du Génie. C'est lui qui passe rapidement du cabinet à la tranchée, qui puise

dans les Livres les principes spéculatifs, & affeoit sur les remparts les conséquences pratiques; c'est lui qui donne à la régularité des figures géométriques l'épaisseur & la faillie du relief, qui invente & dirige le projet d'une Place de guerre, le devis d'une Forteresse, qui en assortit toutes les parties, fait servir à l'économie de son ouvrage jusqu'aux irrégularités du terrain, & force la Nature, malgré qu'elle en ait, de se plier aux règles de son art; c'est le Génie enfin, qui également versé dans l'attaque & dans la défense, devient la sûreté de sa Patrie, dont il couvre les limites; la terreur de l'ennemi, dont il ouvre les frontieres; qui, par les prestiges de son art, s'ouvre par-tout

un accès, & rend tout inaccessible, qui, par une force souterraine, déracine & fait disparoître le rempart & les défenseurs. Si nous ouvrons les Archives militaires, nous trouverons à chaque page les opérations du Genie & les secours qu'on en tire. Ces fameuses Catapultes, & sur-tout celle de Syracuse, d'où partoient des masses énormes, qui après avoir fendu les airs avec un sifflement épouvantable, vinrent écraser sous leur poids la Sambusque de Marcellus, furent l'ouvrage du Génie. Les inventions de nos modernes Ingénieurs, quoique plus simples, ont par leur simplicité même surpassé tout le merveilleux des Anciens : aussi la science de l'Ingénieur est-elle immense

dans son étendue ; il faut qu'elle corresponde à son intrépidité ; intrépidité qui laisse à peine échapper un Ingénieur à quatre ou cinq sieges. Aussi n'en voit-on presque point atteindre, pour mourir , le déclin des années. Malgré ces talents, malgré 'cette valeur, le corps des Ingénieurs ne passe, selon l'ordre militaire , qu'après l'Infanterie & la Cavalerie.

L'Artillerie doit au Génie, sans contredit, une grande partie de son mérite : aussi ne peut-elle, avec justice, lui disputer la prééminence. C'est l'Ingénieur qui lui trace dans les sieges le plan de son attaque, ou de sa défense ; c'est lui qui dirige l'emplacement des batteries, c'est-à-dire, l'opération la plus déli-

cate du service de l'artillerie. Quant à celle-ci, personne n'ignore les prodiges qu'elle opere, & l'habileté de ses manœuvres. Ici, il faut presser le feu sans le prodiguer, le ménager sans l'affoiblir ; là, il faut l'étendre sans le partager, le diriger vers la partie la plus foible, & l'y conduire par la ligne la plus directe, pour donner à la batterie un front parallele à l'ouvrage attaqué, pour enfiler la Place, & se dérober à l'enfilade, pour écraser, par le feu parabolique, l'intérieur d'un ouvrage inaccessible au feu direct, pour faire tomber, avec justesse, le coup qu'on médite. Que n'ajouterions-nous point ici sur les merveilles de l'Artillerie ? Jusqu'en rase campagne on a lieu de les ad-

mirer. Riende plus efficace qu'un boulet de canon pour labourer un Bataillon ennemi, & nettoyer un champ de bataille; rien de plus terrible que ces bouches à feu, qui bien différentes de l'arme blanche, ne laissent aucune ressource à l'ennemi, ni pour esquiver, ni pour parer; rien de plus propre que la construction des batteries, tantôt enterrées, tantôt croisées, tantôt en barbe, tantôt en écharpe, tantôt par enfilades, tantôt par ricochets, pour abrégér un siege. L'Artillerie fait foudroyer les murailles tout-à-coup, à l'aide d'une poudre victorieuse, & que l'ignorance de certains siecles eût nommé magique : elle perce la pierre & le ciment; elle détruit les plus anciens

ouvrages, de façon qu'il n'est point de rempart, qui par sa chute précipitée ne rende hommage à l'Artillerie, lorsqu'elle fait employer ses avantages à propos. Les Troupes légères, quoiqu'admirables dans plusieurs rencontres, ne sauroient balancer les grandes exécutions de l'Artillerie : voilà pourquoi nous lui avons donné la préférence. Rien n'est comparable à l'activité & à l'adresse d'un Hussard en campagne. A pied, à cheval, en course, en embuscade, il fait souvent lui seul la fonction des deux Corps militaires d'Infanterie & de Cavalerie. Tantôt c'est un convoi sur lequel il fond comme l'épervier sur la proie, tantôt c'est un fourrage avec les fourrageurs

qu'il moissonne le sabre à la main; tantôt c'est un corps-de-garde ennemi qu'il met pour toujours hors d'état de veiller, avant que la sentinelle ait seulement eu le loisir de crier : *Qui vive?* On croit un Officier de Troupes légères au camp, & déjà il est aux prises avec l'ennemi; on ignore encore le succès de la première expédition, qu'il a commencé la troisième & songé à la quatrième.

Ainsi, comme il est aisé de le voir, chaque Corps militaire a de grandes parties à remplir, & chaque Corps militaire, quoique partagé dans des classes différentes, est nécessaire pour composer une bonne Armée. Ces Corps se prêtent mutuellement secours, & ser-

vent d'appui les uns aux autres. Voilà ce que doit faire envisager le Mentor à son Eleve, & voilà l'idée qu'il lui doit donner de l'Art militaire; cet Art qui forme les Héros, & les rend dignes de vivre dans l'Histoire. Mais reprenons la suite de nos voyages.

Madrid, qu'on iroit voir avec plaisir, si les routes en Espagne étoient plus pratiquées, & les Auberges plus commodes, offre aux yeux des curieux le spectacle d'une Noblesse qui pense & qui agit avec dignité. Rien ne surpasse la générosité des Espagnols. Il y a des traits uniques de cette Nation, grande en tout genre, & qui le feroit encore davantage, si elle vouloit s'appliquer aux Sciences. L'Escorial &

les Jardins de Saint-Ildéfonse méritent d'être vus, & notés comme un monument digne de la majesté des Rois. On juge, en voyant l'Espagne, si les richesses du nouveau Monde lui sont plus nuisibles que profitables. Il est certain qu'une bonne population & qu'une bonne Agriculture enrichissent un Pays plus que tous les trésors.

Paris, cette ville immense, ou plutôt ce monde qu'on cite de toutes parts, & dont on n'a l'idée que lorsqu'on l'a pratiqué, fournit lui seul la plupart des connoissances & des avantages qu'on ne trouve ailleurs qu'en partie. Il est le séjour des Sciences & des Arts, l'asyle des Savants, l'assemblée des Langues de tout Pays; il est le cen-

tre, en un mot, de la piété & de l'irréligion, de la Sageſſe & du libertinage, du faſte & de la ſimplicité, du papillotage & de la gravité. Il renferme dans ſon enceinte des Jardins & des Palais, chefs-d'œuvres de l'art, qui dans l'univers même ne ſe trouvent répétés qu'à Verſailles. Tout à Paris mérite attention : la plus petite boutique contient ſouvent des merveilles. Les François, de tout temps amis des modes & des commodités, ont rendu leur Capitale telle qu'on nous peint le Palais des Fées. D'un coup d'œil on diſpoſe la ſymmétrie des repas les plus ſplendides & les plus délicieux, d'un ſeul geſte on fait paroître une fête des plus galantes & des mieux ordonnées.

Aussi de Paris, comme d'une source féconde, il s'est répandu dans l'Europe tout ce que nous y trouvons de commode & de gracieux. Mais ce n'est pas sur ce point de vue que nous fixerons un jeune Seigneur, quoiqu'il soit souvent très-à propos qu'il examine ces sortes d'agréments & qu'il les copie. Si les Grands qui ont voyagé avoient suivi ce plan, on ne trouveroit pas chez eux des appartements où tout manque, & où il n'y a pas même une chaise pour s'asseoir ; on ne verroit pas des tables où il n'y a ni ordre, ni propreté, ni goût ; & voilà pourquoi le François, né au milieu des aïssances, regrette sans cesse sa Patrie, lorsqu'il vit chez l'Etranger. L'utilité des voyages consiste à

prendre le bon d'une Nation & à s'en servir.

Pierre le Grand voulut voir le Parlement exercer ses fonctions, & il assista à une de ses séances. Il convient qu'un Seigneur ait idée de ce Tribunal toujours fameux, & toujours fidèle à ses Rois : on y plaide avec éloquence, on y prononce avec dignité. Il semble qu'on se retrouve au milieu de ce Sénat Romain, si célèbre dans les Histoires. La Science du Barreau fait partie d'une noble éducation, & il faut en avoir une teinture. Les Plaidoyers de Mr. le Maître, d'Olivier Patru, suffiront pour connoître le genre d'éloquence qui convient au Palais. Il y a aussi dans le Recueil des Causes célèbres quelque

chose d'intéressant sur cet article.

La Sorbonne, comme un Corps auguste, créé pour enfanter des Docteurs, mérite qu'on assiste à une de ses Theses: on verra comme on y traite avec dignité les questions importantes de la Théologie. De là on pourra passer dans un College de l'Université, & prendre une idée des exercices classiques qui s'y font. Le Mentor ne néglige point ces sortes de visites: il va même avec son Eleve jusques chez l'Imprimeur & le Libraire, afin de connoître le goût du Pays dans les Livres qui sont le plus à la mode. On ne doit pas douter, après ce détail, que l'Observatoire, les Académies, les Bibliothèques enfin, & sur-tout celle du Roi, ne devien-

nent des objets importants aux yeux d'un Gouverneur. Quand on suit ce plan dans les différents Pays, on peut comparer le plus ou le moins de progrès que les Peuples ont fait dans les études. On voit les uns qui ne sont encore qu'à la porte des Sciences, & les autres qui rendent des oracles dans leur sanctuaire. Ceux-ci plus avancés que Descartes & Newton même, pénètrent dans de nouveaux sentiers; ceux-là cheminent encore lentement avec Aristote : d'où il faut conclurre qu'il y a quelques Nations qui pensent trop, quelques autres point assez, & qu'il s'en trouve enfin qui ne pensent point du tout.

Le Jardin du Roi ne sauroit échapper à la curiosité du Mentor :

il conduit son Disciple en cet endroit fameux, où l'œil étonné voit toute la Nature en abrégé. Les plantes, les minéraux, les fossiles, les coquillages, les insectes étalent leurs propriétés & leurs phénomènes dans une ordre qui ravit. Plusieurs cabinets particuliers offrent, quoiqu'avec moins de magnificence, le même spectacle, & méritent par conséquent d'être vus : ces perspectives exciteront naturellement l'envie de se procurer l'Histoire naturelle & l'Histoire des Insectes ; car un Mentor a soin de prendre une liste des meilleurs Ouvrages, & de la remettre ensuite à son Eleve. Un Seigneur, par ce moyen, connoît les bons Livres modernes, & il peut les acheter quand

quand bon lui semble. Mais ce n'est pas assez de connoître les productions des Savants; il faut connoître les Savants mêmes. Voilà des médailles vivantes qu'on ne peut trop respecter & trop observer : ainsi l'on fait des visites aux hommes illustres par leurs talents. Il réfléchit des rayons de lumière sur ceux qui cultivent ces génies heureux qui courent à l'immortalité. La seule conversation des Philosophes, animée par leurs regards, soutenue par l'éclat de leur réputation, étend l'ame de quiconque les écoute, l'orne & l'élève.

Je voudrois en conséquence que la table d'un Seigneur qui parcourt l'Europe fût souvent décorée d'un Savant. Il s'en trouve heureuse-

ment dans chaque Pays. Par ce moyen on se familiarise avec les Sciences, on retourne dans sa Patrie plein d'excellentes choses qu'on a entendu dire, & l'on goûte un plaisir indicible, lorsqu'à la lecture des nouvelles publiques, on voit citer un Savant qu'on a connu & qu'on a pratiqué. La connoissance du monde littéraire doit autant intéresser que celle du monde politique, & ce sont deux mondes qu'il faut étudier de bonne heure pour le faire avec succès. Les Grands doivent respecter & ménager les Ecrivains plus qu'ils ne s'imaginent ; car ce sont ces Auteurs qui transmettent à la postérité, & la gloire de leurs exploits, & la noblesse de leur maison. Avec quel

empressement n'iroit-on pas au-devant de Platon & de Socrate, de Virgile & de Cicéron, si ces grands hommes renaissent ? Chacun voudroit les voir & leur parler. Voyons donc les Platons & les Virgiles de notre siècle, & jouissons d'un avantage que la postérité nous enviera : mais tel est le sort des plus célèbres Ecrivains ; on ne connoît bien tout ce qu'ils valent que lorsqu'ils ne sont plus.

Le véritable Mentor aura soin de s'informer dans chaque Ville des Savants qui y résident, & de les faire connoître à son Disciple. Il aura soin d'en tenir une espee de catalogue, & de s'informer d'eux des faits relatifs à leur Patrie & à leur savoir.

268 LE VÉRITABLE

Christine Reine de Suede, passant à Lyon lorsqu'elle alloit à Rome, demanda, avec empressement, le célèbre Pere Ménéstrier, Jésuite, habile dans l'Art des décorations & l'étude du Blason. Elle le vit, & l'admira. Louis le Grand lui-même, lors de son passage à Toulouse, se fit gloire d'aller visiter la cellule du Pere Maignan, Minime, ce fameux Mathématicien, & d'examiner tous les différents travaux de ce Religieux. Il en fut frappé, & voulut en conséquence l'attirer à Paris. Beaux exemples ! mais qui condamnent la dissipation de tant de jeunes Seigneurs qui se croient perdus, lorsqu'ils mettent le pied dans un Cloître. On ne fera pas moins attentif

à visiter les tombeaux des illustres Personnages dont nous pleurons la perte. Ainsi à Rome on ira voir l'endroit où le Tasse est enseveli ; à Paris on ira lire l'építaphe de Descartes. On trouve une sorte de plaisir jusques dans les larmes mêmes qu'on verse sur le mausolée des grands Hommes , & l'on s'occupe du contraste qui se rencontre entre le petit espace que contient leur corps , & la carrière immense que parcourt encore leur esprit : *Volitat per ora vivorum.*

Les visites que le Mentor fait aux Savants , ne dérangent en rien les visites qu'un jeune Seigneur doit aux Grands de chaque Pays : celles-ci sont les premières dont il s'acquitte. Il convient toujours de com-

mencer par l'Ambassadeur de son Souverain : c'est lui qui introduit dans les bonnes compagnies, & qui présente un Etranger dans les Cours. Il ne faut dans ces sortes de présentations que beaucoup de respect de la part d'un jeune Seigneur, & une honnête hardiesse qui lui laisse la liberté de répondre avec dignité aux Têtes couronnées, si elles daignent l'interroger.

Plusieurs peres redoutent le séjour de Paris pour leurs enfants, comme l'écueil des mœurs & de la Religion, comme un endroit, en un mot, d'où les jeunes gens reviennent suffisans, volages, amateurs de leur petite figure & de mille manieres ridicules. Nous ne prétendons point diminuer ces défauts,

& disconvenir de ces écueils : nous allons même commencer par en faire une peinture ; mais nous ajouterons qu'il est facile d'en garantir la jeunesse au milieu même de Paris.

Oui , il faut l'avouer , le débordement de tous les Peuples qui abondent dans Paris , y a introduit une confusion pire que celle de Babel. C'est là que des pelottons d'animaux , hommes & femmelettes tout à la fois , & qu'on nomme *petits-mâîtres* , voulant mettre leur esprit & leur foi à la mode ainsi que leurs habits , ont pris le parti de ne plus croire une Religion qui a commencé avec le monde. Ils ont voulu que les sentiments sur cet article si essentiel , suivissent la variété de leurs frisures & la bigarrure de

leurs vêtements. Ainsi, dans le siècle dernier, le Calvinisme devoit être à la mode comme les longues per-ruques ; & dans celui-ci le Déisme sera en usage comme les cheveux en *béquille* ou en *vergette*. Tel est l'homme, disoit Sénèque, tel est son langage : *Talis vir, talis oratio*. Penser comme un paysan , prier Dieu à sa maniere, ce seroit s'avilir, ont dit ces petits hommes superbes : mais , par malheur , leur prétendue philosophie née tout-à-coup dans un Café ou devant un miroir , n'a ni principes, ni conséquences ; car au moment qu'ils croient se ravalier en agissant comme le Peuple, ils se rangent dans la classe des bêtes mêmes. Nul d'entre eux qui ne publie, à haute voix,

que tout meurt avec lui, & qu'il est de même nature que la taupe & le hibou. Quelle extravagance ! quel contraste !

Il y a dans chaque siècle des défauts ainsi que des maladies. Celui qui domine en France aujourd'hui, c'est donc l'impertinence du petit-maître ; nom qu'on a donné par dérision, parce que ceux qui le méritent, n'ont ni le génie, ni l'élévation qui forment les grands maîtres. On les connoît au premier coup d'œil ; car toute leur habileté se réduit à faire de leur tête une girouette, de tout leur corps un pantin, de leur langage un jargon précieuxment ridicule. Ce sont eux qui ont imaginé les termes *éduquer*, *persiffler*, *impressionner*, &

tant d'autres inconnus jusqu'alors; ce sont eux, qui, depuis plus de trente ans, sont les premiers Comédiens de Paris; disons mieux, des Pantomimes. Ils ont des mouvements réglés, des contorsions de cérémonie; de sorte que jamais Marionnette ne joua mieux son personnage. Quoi qu'il en soit, on n'a pu encore les détruire à fond : de toutes parts ils se reproduisent, ainsi que les insectes se multiplient tout-à-coup au milieu des chaleurs. Il n'est pas jusqu'à une Nation tout-à-fait sérieuse & Philosophe, qui n'imité aujourd'hui les airs de petit-maître, & qui en cela excite un ris de pitié; car il faut convenir que la copie d'un mauvais original devient pire que l'original même, &

que quiconque veut imiter le François dans l'art du petit-maître, rappelle la fable de l'Ane qui veut imiter son maître.

Le ridicule dont nous venons de donner une idée, n'est pas le seul inconvénient qu'on trouve à Paris; car nous ne voulons rien dissimuler. Des milliers d'hommes équivoques, sous les noms de *Marquis*, de *Comte*, de *Chevalier*, de *Baron*, n'y cherchent qu'à faire des dupes. Des milliers de femmes, même de qualité, ruinées par leur luxe & par leur jeu, ou rajeunissent des charmes surannés, ou s'associent de petites soubrettes qu'elles traînent par-tout pour surprendre dans leurs filets la jeune Noblesse. On se persuade, au moyen de certains

titres qui font illusion, qu'on est dans le centre de la bonne compagnie, & l'on se trouve au milieu des rapines & des vices. Ainsi l'on est perdu lorsque dans Paris on donne dans l'aventure, lorsqu'on se livre au jeu & à la galanterie. Bientôt la dépense vous ruine, la débauche vous consume, & vous vous avilissez plus que le dernier des hommes. Voilà cependant ce qu'une jeunesse imprudente & aveugle appelle *bonne fortune*. La belle fortune de précipiter ainsi sa bourse, sa réputation & sa vie ! car c'est toujours la fin de la scène, ainsi qu'un mariage est la fin des Romans.

Mais si ces périls sont à redouter, ce n'est point pour un Seigneur conduit par le parfait Mentor, qui

a l'expérience du monde, & surtout d'un Pays tel que Paris. Il ne laisse son Eleve se faufiler qu'avec la Noblesse vraiment distinguée par la vertu ; il ne l'introduit que dans ces sociétés avouées par une réputation hors d'atteinte ; il ne tourne ses yeux que du côté des bons exemples ; il couvre d'un ridicule éternel tout ce qui a la moindre apparence de petit-maître ; il en contrefait les manieres, mais en les exprimant de la façon la plus ironique ; il fuit ces Caffés & ces Académies de jeu, où des tas de jeunes libertins de toute espece osent s'élever contre la science de Dieu, sans avoir même celle des hommes les moins savants. Comment les sophismes de l'incrédule

pourroient-ils alors parvenir aux oreilles de son Disciple? Il ne sort qu'avec lui, il le couvre, pour ainsi dire, de ses aîles, & ne lui laisse former de liaisons que celles qu'il fait lui être utiles. Il affecte enfin de combler d'éloges les jeunes gens vertueux, & de ne nommer qu'avec indignation & horreur les monstres du vice.

Ce n'est point le séjour de Paris qu'on doit appeller contagieux; mais la mauvaise compagnie à laquelle on se livre, mais les passions qu'on y porte. Un jeune Seigneur sort ordinairement de la maison paternelle avec le cœur déjà tout corrompu; il revient des Pays étrangers quatre ans après : alors il explique sans contrainte des passions

que la timidité de son âge l'obligeoit de taire auparavant , & l'on en conclut que le séjour de Paris l'a gâté. Si les parents veilloient davantage sur leurs enfans , s'ils les suivoient des yeux , ils s'apperoiroient que les domestiques les ont ordinairement pervertis avant leur départ , & ils n'attribueroient qu'à eux-mêmes le malheur qu'ils rejettent sur Paris. Le Parisien , naturellement bon parent , bon ami , bon Citoyen , remplit exactement ses devoirs d'honnête homme & de Chrétien. Aussi le Peuple de Paris vaut-il mieux que la Noblesse même de bien des Pays. Il n'y a que des Etrangers qui viennent de toutes parts semer leurs préjugés & leurs dissolutions au milieu des

vertus des Citoyens. Où vit-on en effet plus de décence dans le Clergé, plus de modestie dans les Eglises, plus de personnes édifiantes qu'à Paris? Où les satyres contre les petits-mâîtres sont-elles plus vives & plus fréquentes? On les contrefait sur les théâtres, on en rit à la Ville & à la Cour, on les décrie dans tous les Livres; de maniere qu'ils n'oseroient paroître, s'ils fa-voient rougir.

Plusieurs Hôtels, où l'on ne joue jamais, & dont les Seigneurs ont soin de rassembler les Nouvellistes & les Savants, sont des asyles contre le libertinage. Un Etranger y est volontiers admis, & il y apprend le ton de la bonne conversation; ce ton qui consiste à ne point crier,

à ne point disputer, à ne point dogmatifer; mais à garder la réserve sans contrainte, à répandre l'enjouement sans bouffonnerie, à se faire entendre sans bruit, à écouter sans distraction. Plusieurs Dames de qualité, sans être précieuses ridicules, tiennent pareilles conversations, & ce n'est pas un petit avantage; car il faut avouer que le commerce des personnes du sexe qui sont bien nées, contribue beaucoup à la bonne éducation d'un jeune Seigneur. C'est l'école de la décence & de la circonspection; école dont la jeunesse d'aujourd'hui a grand besoin pour mettre un frein à sa langue. On n'entendit jamais tant d'horreurs sortir de la bouche des jeunes gens que dans ces jours

malheureux. A peine ont-ils atteint l'âge de dix ans, que leurs lèvres prononcent des mots infâmes : leur gosier est déjà un sépulcre qui exhale l'infection. Ainsi devient-on la copie du vice, avant que d'avoir seulement entrevu la vertu. On parle comme les hommes de la lie du Peuple, & l'on se persuade que c'est du bel air. Quel contraste dans les sociétés du monde ! Quelqu'un entretient-il les autres avec complaisance d'un bon repas qu'il a fait, on se moque de lui, on le méprise comme un gourmand, quoiqu'un repas se prenne en public, & qu'on se fasse honneur d'y assister. Quelqu'un au contraire raconte-t-il certaines actions deshonnêtes, on lui applaudit, on l'écoute, & cepen-

dant il a fallu se cacher même de son meilleur ami pour se livrer à de telles débauches. Siecle pervers, tu nous donnes à douter qu'il vienne jamais après toi un temps aussi funeste aux mœurs & à l'innocence ! Nos peres , où êtes vous ? Ah ! vous ne le pourriez croire.

J'ai remarqué que le dérangement des Seigneurs qui voyagent naissoit ordinairement des assemblées nocturnes, & que, pour y remédier, il falloit établir chez soi un souper tous les soirs, excepté certaines occasions où l'on ne peut se refuser à une fête de Cour, ou à un repas solennel. Le Mentor en conséquence rappelle son Disciple vers les neuf à dix heures du

soir, & il l'arrache à la dissipation des compagnies. On revient à la maison, on soupe, la nuit s'avance, le sommeil vient, on s'y livre, & on a évité bien des inconvénients, & ménagé une santé que les veilles alterent toujours.

Ce n'est pas un soin qu'on doive négliger que celui de conserver sa santé. Combien de jeunes Seigneurs périssent de débauches par la faute de leurs guides? combien en reviennent chez eux épuisés de maladies? Le vrai Mentor a des yeux qui lui servent de sentinelles: il les promene par-tout; il examine les démarches des domestiques, & il les avertit de l'expulsion qui s'en suivra, si jamais ils se prêtent à la moindre intrigue. Sans avoir des

espions, il a des personnes de confiance qui l'instruisent de ce qui se passe; & au cas qu'il y ait des maladies feintes de la part du Disciple, qui toujours rusé prend toutes sortes de moyens, le Mentor alors, encore plus rusé, reste à la maison, & n'abandonne point le prétendu malade. Mais enfin, si, malgré ces précautions, il se formoit quelque liaison suspecte avec ces personnes de qualité, dont on ne peut décemment interdire l'entrevue, c'est alors que Mentor arrache brusquement Télémaque à l'Isle d'Eucharis. Le grand point est de persuader à un jeune homme qu'il ne doit rien faire dont il puisse se repentir. On ne voit que trop de personnes à la mort qui crient

à haute voix : Je me repens d'avoir vécu en libertin, d'avoir perdu le temps de ma jeunesse; & jamais on n'en a entendu dire : Je me repens d'avoir pratiqué la vertu, d'avoir consacré mes premières années à l'étude & à la sagesse.

Quand un Gouverneur est aussi attentif, un jeune Seigneur doit passer un an à Paris; car il ne s'agit pas de voyager comme la plupart des Seigneurs, qui font beaucoup de dépense, & qui en reviennent sans avoir vu autre chose que des maisons & des clochers. Il faut, par exemple, à Paris apprendre bien la vraie politesse qui y regne, s'y familiariser avec le goût du bon & du beau, savoir dîner chez le Financier comme chez le Prince,

avec une civilité proportionnée à chacun , connoître , en un mot, la décence & les commodités avec lesquelles y vit le Bourgeois & même l'Artisan. Il faut prendre une idée des promenades publiques , y considérer l'épanouissement des fleurs & des visages. Il faut enfin passer au moins un Hyver & un Printemps dans Paris ; l'Hyver pour y admirer Paris dans son lustre , & le Printemps pour voir les Châteaux des environs , égayés alors par le jeu des eaux & la verdure des jardins.

On ne sauroit vivre quelque temps à Paris, sans y goûter la société la plus agréable ; car il faut convenir que ce même François, qui, selon Mr, de Voltaire, paroît

tout'étourdi dans le Pays étranger, est tout aimable chez lui.

Un des événements les plus critiques dans un voyage, c'est la maladie; car, hélas! la mort qui nous environne, est sans cesse aux prises avec les enfants d'Adam. Partout on la rencontre, & par-tout on en voit l'image : les voyages mêmes ne font que nous la peindre plus vivement, puisqu'aujourd'hui on y meurt à une Ville qu'on ne reverra plus, & demain à des personnes qu'on ne retrouvera jamais. Chaque absence & chaque adieu font autant de préludes de la séparation universelle que bientôt il nous faudra faire. Chaque ligne que je trace maintenant, m'annonce que ma vie suit la rapidité de ma plume;

plume ; qu'enfin tout passe , & le temps que j'ai employé à composer cet Ouvrage , & le temps qu'un Lecteur mettra à le parcourir.

Nous supposons donc qu'un jeune Seigneur tombe malade en route : si c'est au milieu d'une Ville , le Mentor fait venir le meilleur Médecin ; si c'est au milieu d'une campagne , il envoie aux environs chercher le plus renommé. Il rapporte avec fidélité le commencement de la maladie , & il donne une idée du tempérament de son Disciple , de ses goûts & de sa manière de vivre. Afin de ne rien prendre sur lui-même , il prie quelqu'un des Grands à qui il est adressé , de vouloir bien envoyer une personne de sa part ; car il est bon , en pareille

occasion , d'avoir des témoins respectables qui puissent certifier toute l'attention du Gouverneur. Il a soin que le malade observe le régime qu'on lui prescrit , & qu'il ne se livre point à ses appétits particuliers, ni à ses fantaisies. Il lui tient fidelle compagnie, il le console, & il place autour de lui des personnes attentives & expérimentées. Si, malgré ces soins, le mal augmente, il avertit lui-même son Eleve de se disposer à recevoir les Sacrements, il l'exhorte, il lui procure un Confesseur zélé, enfin il se conforme à tous les événements , & la mort même ne peut le détacher de celui dont il a été comme le Pere & comme le Tuteur. On ne manque pas, lorsqu'il y'a deux ou trois Seigneurs,

de les écarter, & de les placer même dans différentes maisons, au cas que la maladie fût contagieuse.

Mais quant à ce nombre de plusieurs Seigneurs, un parfait Gouverneur ne s'en charge pas, à moins qu'ils ne soient freres, ou qu'il ne soit bien assuré par lui-même du sujet qu'on associe à son Eleve. Rarement ce mélange réussit. Les jeunes gens se joignent ensemble; ils cabalent, ils font des projets, & si l'un est mécontent, il communique sa mauvaise humeur aux autres, & les fait entrer dans ses intérêts. Plus il y a de passions réunies, plus il y a de désordre.

Je voudrois aussi qu'on ne donnât point de grade militaire à un Seigneur, lorsqu'il est prêt de voya-

ger. Il s'autorise ordinairement de ce titre , pour prendre un ascendant. Il n'y a point de jeune homme , qui , se sachant Colonel , ne se croye déjà Général d'Armée , & ne s'imagine , en conséquence , avoir droit de donner des ordres à tout le monde , & de n'en recevoir de personne. Situation critique pour le Mentor , qui doit toujours avoir l'autorité toute entiere ; & voilà pourquoi il est contre toutes les regles , qu'un Disciple détermine le temps du séjour ou du départ. Il n'y a que des Gouverneurs imbécilles qui puissent tolérer de pareils écarts. C'est au Gouverneur qu'il appartient de régler les jours & les heures , de partir quand bon lui semble , ou de s'arrêter ; parce qu'il

est à présumer que des parents judicieux & éclairés le laissent maître de prolonger les séjours dans chaque Pays, ou de les abrégés. Si un jeune Seigneur doit apprendre en voyage plusieurs exercices, il peut en prendre des leçons dans différentes Villes. Il voit par-là l'endroit où l'on enseigne mieux. Nous pensons qu'on ne doit pas laisser un jeune Seigneur sans argent, & que le Gouverneur, lorsqu'il sera content de lui, doit lui donner tant par mois. On connoît, par ce moyen, si un jeune homme est avare ou généreux, & on l'empêche d'emprunter d'un domestique, & de faire de la dépense en cachette; ce qui devient un double inconvénient. L'argent qu'on donnoit à

feu Monseigneur le Duc de Berry, lui fournit la facilité de montrer un bel exemple de générosité. Il gratifia de trente louis, destinés pour ses menus plaisirs, un pauvre Soldat, en disant : J'aime bien mieux me priver de jouer, que de manquer à soulager un malheureux qui expose sa vie pour le bien public. Ainsi l'argent qu'on accorde à la jeunesse, l'accoutume à aimer les pauvres, & à les assister ; car le Mentor doit suivre des yeux l'usage que son Pupille fait de sa petite bourse.

Ceci nous conduit à parler de la manière dont le Gouverneur lui-même doit être économe & généreux. Il pense que l'argent qu'il a entre les mains, n'est qu'un dé-

pôt sacré, & qu'il ne peut l'employer que pour faire honneur à son Eleve, & dans des occasions indispensables. Ainsi il tiendra un compte exact de toute la dépense, bien détaillé article par article; mais compte dont il chargera un honnête valet-de-chambre : car la décence exige qu'un Mentor ne fasse pas de sa place un métier. Il est à propos qu'un jeune Seigneur ne sache point l'argent qu'on fait tenir pour les voyages : cela l'engageroit souvent à vouloir dépenser beaucoup en faste & en bagatelles. L'économie dont un Gouverneur, qui a de la probité, ne sauroit jamais se départir, ne doit pas l'engager à faire crier les domestiques d'une Auberge, lorsqu'on en sort,

faute de quelques misérables piéces de monnoye. Cent ducats peut-être répandus à propos dans tout le cours d'un voyage, empêchent pareilles plaintes toujours deshonorantes pour des Seigneurs. On ne doit jamais voyager sans avoir une lettre de crédit pour toutes les Villes un peu considérables, & sans être bien persuadé que tout voyage coûte le triple de ce qu'on a supputé dans son cabinet.

Nous dirons un mot du journal que doit faire un jeune voyageur, & de la maniere de le faire; car nous voulons entrer dans tous les détails. Ce journal contiendra des remarques. Le Mentor obligera donc son Eleve à écrire chaque soir un abrégé de ce qu'on aura vu dans la

journée, & à mettre exactement la date du jour. Par ce moyen, on se rappelle d'année en année, à tel jour je visitois tel endroit, j'assistois à telle cérémonie, je fus présenté à tel Souverain : ce souvenir cause un plaisir indicible. Ce ne seront pas seulement les Eglises, les Antiquités, les Palais qui feront la matière du journal en question; mais les fêtes des Cours & leur cérémonial, la singularité de certaines coutumes & de certains habillements, la liste de certains Livres modernes, & les noms des Savants qu'on aura vus, avec un portrait de leur caractère & de leur physionomie. Voici l'ordre qu'on donnera à ce journal. On distribuera plusieurs feuilles par Chapitres alpha-

bétiques : ainsi sur la lettre *A*, on lira *in capite* : Académies, Antiquités, Arsenaux ; sur la lettre *B*, Bâtimens, Bibliothèques ; sur la lettre *C*, Colonels, Cours, Coutumes, & ainsi sur toutes les lettres suivantes. Les parents doivent recommander exactement aux jeunes gens qui vont voyager, de leur présenter à leur retour un journal fait de la sorte, & orné des plans de certaines Villes & de certaines curiosités les plus remarquables. Cet ordre tient un jeune Seigneur en haleine, & le rend attentif à tout ce qu'il voit. Le Gouverneur ne manquera point de lui répéter souvent qu'on jugera du fruit de ses voyages par la manière dont il écrira ses observations.

Le registre qu'on tient ainsi de tout ce qui paroît intéressant, a encore une autre utilité; c'est de mettre un Seigneur en état de répondre à propos aux interrogations qu'on lui fait. Il n'est gueres de Grand qui ne demande à un jeune Etranger qu'on lui présente, ce qu'il a vu & ce qui l'a frappé davantage. Quel chagrin pour un Gouverneur qui pense, d'être souvent triste témoin de l'embarras & de la stupidité d'un Disciple qui ne fait pas donner une réponse, ou qui en donne une toute de travers ! Cela n'arrive que trop fréquemment. J'en citerai un exemple. Un Seigneur répondit à un Pape qui l'interrogeoit sur son séjour à Rome : J'ai tout vu, Très-saint-Père, & je

n'ai plus rien à desirer que de voir un Conclave. On prévient de tels Inconvénients, en accoutumant la jeunesse à ne parler qu'avec jugement & circonspection. La précipitation des paroles engendre toujours des inepties, & elle suppose un étourdi. Le Sage, dit l'Ecriture, tourne plusieurs fois sa langue avant que de s'exprimer; mais un jeune homme ne goûte pas volontiers cette morale; il croit qu'à l'abri de son nom, d'une chevelure bien étagée, & d'un habit chamarré d'or, il a droit de dire tout ce qu'il veut, & de rendre bon tout ce qu'il dit. Cependant rien n'avilit plus un Seigneur que de parler & d'agir sans retenue. Il se met alors au niveau du vulgaire, & il mérite qu'on ne

le respecte pas davantage. Ces maux naissent en partie de la grande familiarité des jeunes gens de qualité avec les domestiques. Ils s'accoutument à écouter tous leurs fots discours, & insensiblement ils copient leurs façons, & ils imitent leur jargon. Le Gouverneur fait y mettre ordre, en empêchant une communication qui suppose une ame basse & un petit génie; car lorsqu'on a les sentiments relevés & l'esprit étendu, on ne recherche que la conversation des personnes distinguées, & l'entretien avec de bons Livres.

Il y a un autre excès, qui ne devient que trop à la mode, & qui consiste à se faire un langage de Roman, & à ne plus parler qu'en

précieuse ridicule. L'heureuse justesse d'esprit fait elle seule tenir un juste milieu : mais comment est-elle si rare ? On n'étudie, on ne lit, on ne voyage que pour acquérir, & cependant la plupart des hommes l'abandonnent pour courir après un prétendu bel esprit, qu'on peut nommer le délire de la raison. Ce mal n'étend point sa contagion sur le Seigneur formé par le parfait Gouverneur, parce qu'on y donne ses soins, & qu'on use de puissants préservatifs. Les meilleurs sont l'ironie, & l'attention d'écarter au loin tout ce qui pourroit ressentir le petit-maître.

Malgré toutes ces attentions de la part du Mentor, il aura des ennemis, & peut-être n'aura-t-il pas

encore l'art de plaire aux parents. On donnera de mauvaises couleurs à ses démarches , on lui supposera des torts, ou des vices qu'il n'a pas ; car tel est le malheur des Grands : ils se laissent souvent prévenir contre l'homme de bien ; & ils donnent leur confiance à de mauvais Sujets. Ne nous en étonnons pas. Un homme vrai , un homme philosophe ne fait pas faire assiduellement sa cour : il regrette le temps perdu dans une antichambre , ou dans d'insipides compliments. Un adulateur , au contraire , gratte sans cesse à la porte d'un Prince, & se tourne toujours de son côté comme l'héliotrope vers le soleil. Mais qu'importe au véritable Mentor ? Qu'on l'approuve , qu'on le con-

damme, il se tient en paix, parce qu'il n'agit ni par amour des louanges, ni par appréhension du blâme. Sa conscience est son guide, son honneur est sa regle, & rien de plus.

Ce n'est pas que le parfait Gouverneur ne puisse faire des fautes. Il en fait, puisque la foiblesse est l'appanage de notre humanité : *Omnis homo mendax*. Il ne réussira même pas dans l'éducation de son Eleve, s'il n'a entre ses mains un Disciple qui ait reçu une belle ame en partage : *Sortitus animam bonam*. Mais telle est la fatalité de cette vie : les bons Gouverneurs ont souvent les plus mauvais Sujets, & les Guides sans talents ont des prodiges d'esprit & de vertu sous leur con-

duite. Cela fait que parmi les jeunes gens les uns ne profitent en rien , & les autres avortent & se pervertissent.

Cependant le grand bien qui puisse arriver aux enfants, c'est d'avoir des parents qui sachent trouver le Mentor que nous avons dépeint, & s'en reposer sur lui : mais cela arrive rarement ; & quand ce bonheur arrive , des parents , tout vertueux qu'ils sont , abondent souvent dans leur propre sens , & veulent qu'on suive leurs idées plutôt que de déférer aux avis du Mentor. On doit néanmoins le laisser maître de diriger les études & les voyages , & lui donner plein pouvoir d'agir selon les circonstances. Il faut qu'un pere dise à son fils avant

son départ pour les Pays étrangers, ce qu'un Seigneur bien respectable dit au sien en pareille circonstance : *Mon fils , voilà votre maître , celui-là même qui doit me représenter en tout & par-tout. Je lui confie toute mon autorité ; il pourra , en conséquence , prendre les voyes les plus fortes , au cas que vous méconnoissiez son commandement , & que vous fassiez quelque démarche contraire à votre nom , qui puisse vous deshonoré dans le Public. Si vous êtes jamais assez hardi pour m'écrire contre votre Gouverneur , & pour vouloir surprendre ma Religion , je vous fais revenir sur le champ , & vous trouverez une prison dans ma propre maison. Si enfin je reçois des plaintes graves sur votre maniere de vous comporter , je*

vous menace de toute ma disgrâce, & vous en sentirez les effets tant que je vivrai, & peut-être même encore après ma mort. Telles furent les paroles de ce digne pere, & telle sera la façon d'agir de tous les parents qui seront jaloux de la bonne éducation de leurs enfants.

Nous n'avons point assez de présomption pour croire avoir épuisé la matiere à ce sujet ; mais nous avons assez d'expérience pour assurer qu'il y a tout lieu d'espérer qu'on rendra un Seigneur honnête homme & bon Citoyen, si l'on suit notre plan.

Un Mentor qui le suivra , formera son Eleve selon le cœur de Dieu, & le fera respecter & chérir des hommes. Il l'engagera à main-

tenir les constitutions de son Royaume , & à ne se départir jamais de l'obéissance due aux légitimes Souverains ; il lui apprendra la véritable prudence , & dans le choix des amis , & dans l'administration des affaires ; il le rendra propre à garder fidèlement un secret , & à entretenir le bon ordre , quand il aura l'autorité en main ; en un mot , à devenir dans la suite digne époux & bon pere de famille.

Les voyages étant achevés , le Mentor ramenera son Eleve à la maison paternelle , & en le remerciant entre les mains de ses parents , il pourra dire alors ce que Jacob dit autrefois à Laban , lorsqu'il lui remit ses troupeaux : J'ai souffert le chaud & le froid , j'ai

supporté des fatigues de toutes façons , & je n'ai rien perdu de ce que vous m'avez confié. *Die noctuque æstu urebar & gelu , fugiebatque somnus ab oculis meis , sicque servivi tibi,*

Ensuite il se retirera , plus sensible au bonheur d'avoir formé un Citoyen pour la Patrie & un Disciple pour la Vertu , qu'à toutes les récompenses dont on pourra le gratifier. Il aura mis son Eleve en état de dire avec vérité pendant toute sa vie : Ce n'est pas un homme ordinaire qui m'a conduit , mais un Sage par excellence , mais un Mentor plus que Minerve même ; puisque celle-ci ne fut qu'une divinité païenne , & que mon Gouverneur fut un véritable Chrétien. Que ce

titre deviendrait précieux à tous les mortels, s'ils en connoissoient bien toute la dignité ! Quoi de plus grand que de voir un homme tenir, pour ainsi dire, son ame entre ses mains, régler ses démarches, mesurer ses mouvements, ne se permettre rien d'indigne du cœur, maîtriser ses sens, les ramener au joug de la Loi, étouffer mille desirs qui flattent, mille espérances qui séduisent, tenir contre la force des exemples, ne permettre enfin à son cœur aucune bassesse capable de deshonorer un héritier du Ciel ! Tels sont les effets de la Religion, sans laquelle tout Gouverneur, quelque habile qu'il soit, ne fera jamais de son Disciple qu'un sépulcre blanchi.

Si le véritable Mentor a le malheur d'avoir un mauvais Sujet, ou, du moins, un jeune homme indifférent à ses conseils & entièrement dissipé, il retombe sur sa conscience qui le console, & il pense avec raison que l'Eleve qui a cru le tromper n'a trompé que soi-même. En effet, la jeunesse s' imagine avoir remporté de grandes victoires, lorsqu'elle a évité des occasions de s'instruire & de pratiquer le bien, & elle ne voit pas que ces prétendues victoires font son ignominie. Le Mentor n'en est ni moins savant ni moins respectable.

F I N.